



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

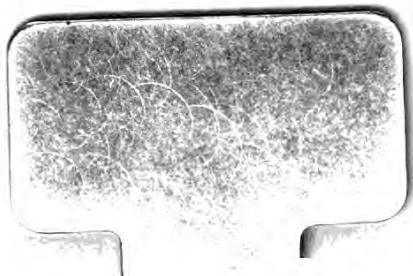


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





J 60 (Finch)



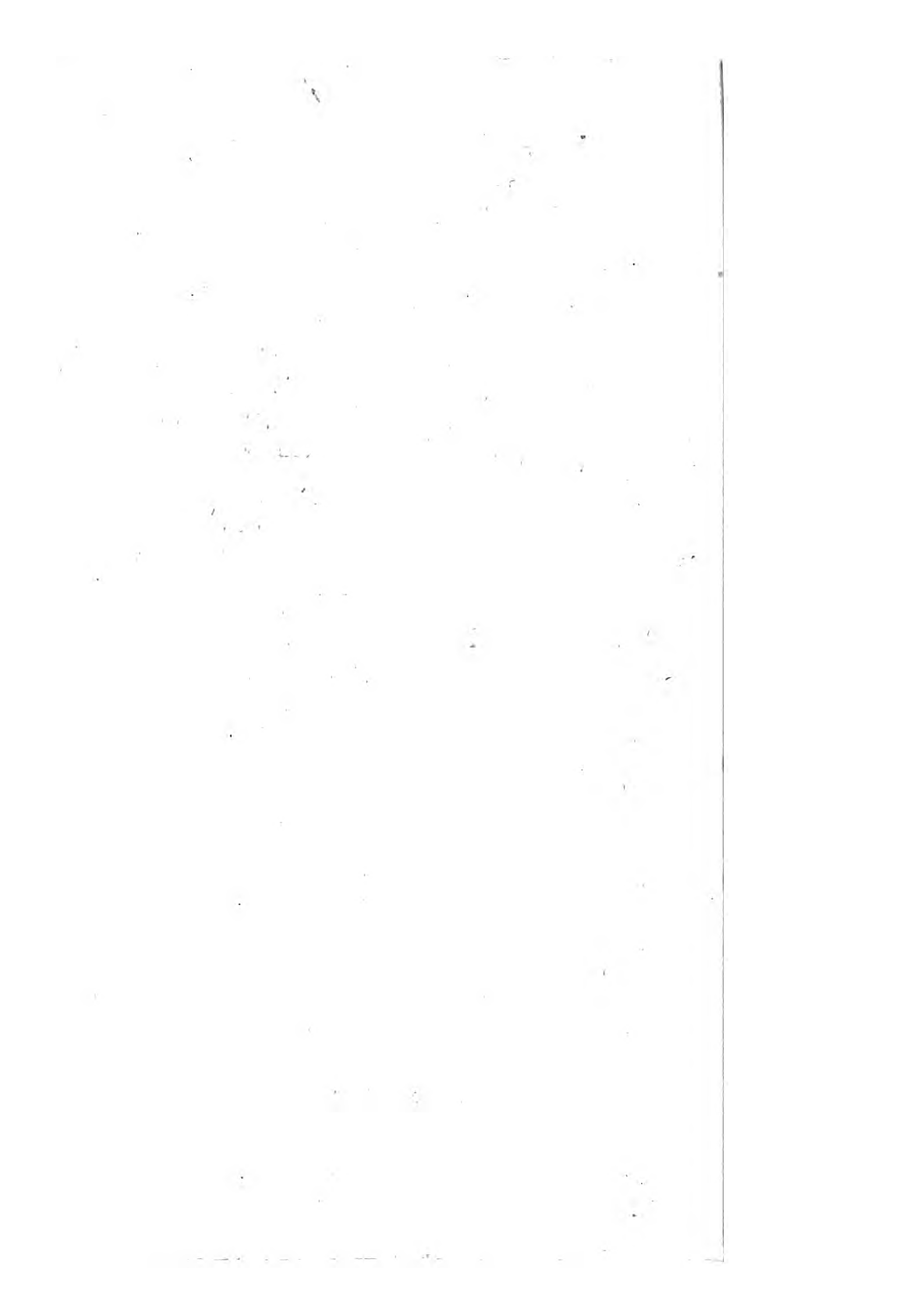




*M^o. Siméon
Girard*

**PROVERBES
DRAMATIQUES.**

TOME PREMIER.



PROVERBES DRAMATIQUES.

DEUXIEME EDITION.

TOME PREMIER.



A VERSAILLES,

Chez POINÇOT, Libraire, rue Dauphine.

Et à PARIS,

Chez { MÉRIGOT Jeune, Quai des Augustins,
NYON Jeune, Quai des quatre Nations,
LA PORTE, rue des Noyers, } Libraires.
BÉLIN, rue S. Jacques,
DE SAINTE, au Palais Royal, }

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

*C*E que l'on donne ici au public, n'est autre chose qu'une partie d'un manuscrit trouvé dans les rues de Paris la nuit, & dont l'adresse étoit entièrement effacée. On l'a annoncé en vain plusieurs fois dans les Petites-Affiches, & personne ne l'a réclamé; l'on a vu seulement qu'il étoit adressé à une dame qui est en province: ainsi il lui parviendra par la voie de l'impression.

Ce qui a déterminé l'éditeur de cet ouvrage, c'est le goût qu'il paroît que beaucoup de personnes ont pris à voir jouer des proverbes, & même à en jouer. L'on en trouvera ici qui ont été représentés quelquefois dans différentes sociétés.

En parcourant la lettre que l'auteur écrivoit à la dame à qui il adressoit ce recueil, on verra pourquoi l'auteur a dialogué ces proverbes. Il y

4 AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR:

dit aussi pourquoi ils ne sont pas écrits avec plus de soin. S'ils réussissent vis-à-vis du public, on lui donnera tout ce que contient le manuscrit trouvé.





L E T T R E

DE L'AUTEUR, A MADAME DE ***.

J'ARRIVE de la campagne, madame, où vous savez que j'ai été obligé de passer plusieurs mois, & presque tout seul, sur-tout les soirées & pendant l'hiver. J'étois déterminé à lire beaucoup; mais le desir de faire une chose qui pût répondre exactement aux questions que vous m'avez faites dans vos lettres, où vous m'avez demandé ce que c'est que des *proverbes*, m'a fourni un genre d'occupation qui ne m'a pas laissé un instant de vuide. Je vais donc avoir l'honneur de vous rendre compte, dans ce recueil, des proverbes que l'on joue à Paris, dans quelques sociétés, & de la maniere dont on les joue.

Votre curiosité sur ce sujet, madame, m'a fait croire que vous seriez bien aise de procurer cet amusement à ceux qui ont le bonheur de vous faire leur cour. Je serois charmé de seconder vos intentions, & de leur faire naître le desir d'en jouer devant vous, pour que vous en puissiez mieux juger. Vous sçavez, madame, que l'on

choisit un sujet qui forme plusieurs scènes d'une action, & que le titre de ces scènes doit être un proverbe. Il n'y a presque pas de comédie à laquelle on ne pût donner un proverbe pour titre, si l'on vouloit. On diroit du Joueur, *promettre & tenir sont deux*; du Philosophe marié, *un peu de honte est bientôt passée*, &c.

Le proverbe dramatique est donc une espèce de comédie que l'on fait en inventant un sujet, ou en se servant de quelques traits, quelque historiette, &c. Le mot du proverbe doit être enveloppé dans l'action, de manière que si les spectateurs ne le devinent pas, il faut, lorsqu'on le leur dit, qu'ils s'écrient : *ah ! c'est vrai* : comme lorsqu'on dit le mot d'une énigme, que l'on n'a pu trouver.

Le proverbe dramatique est très-agréable, quand il y a beaucoup de gaieté ; mais il ne l'est pas moins, quand l'action est intéressante, surtout si l'on y joint la vérité du jeu. Cette vérité est ce qui fait le plus de plaisir dans cette sorte d'amusement, & c'est ce que possèdent parfaitement plusieurs dames, à qui j'en ai vu jouer à Paris.

Les sujets pris dans les sociétés ordinaires, donnent une grande facilité pour le jeu.

Toutes les fois que l'on fait ce que l'on a à dire quand on parle à quelqu'un, on le dit sans penser au ton que l'on donnera à chaque mot, parce qu'on ne fait que le fond de la scène, & non les phrases qu'on emploiera : ainsi tous les tons & toutes les manières seront toujours vrais, quand on aura bien fait le caractère que l'on voudra rendre. Il existe tant de modèles vivans dans tous les genres, qu'il s'en présentera en foule à l'imagination. En s'habillant selon les rôles, les proverbes seront plus piquans.

Quand le proverbe est composé d'un certain nombre de scènes, il n'y a pas de mal de faire un canevas dans sa tête ou par écrit ; c'est ce que les Italiens appellent *scenatio*. On le divise par scènes, & l'on y explique ce qui fait le fond de chaque scène. C'étoit de ces espèces de canevas, madame, que j'avois projeté de vous envoyer ; j'en avois ramassé beaucoup, & je me promettois d'en faire aussi d'après plusieurs idées qui me sont venues. Après avoir fait un certain nombre de ces canevas, je les ai trouvés froids & peu propres à vous amuser. J'ai essayé de les dialoguer, pour vous donner des idées plus complètes de la manière dont il faut jouer les proverbes.

8 LETTRE DE L'AUTEUR.

Dans ces dialogues, je n'ai cherché à mettre que le ton de la conversation, & je ne me suis point appliqué à faire de belles phrases, parce qu'il n'en faut point faire en jouant les proverbes : ce qu'il y a d'essentiel, c'est que chaque acteur parle suivant le genre de son rôle; ainsi ce n'est pas du style que vous trouverez ici, mais un grand desir d'avoir le ton de la vérité.

Si les personnes avec qui vous vivez, madame, veulent jouer des proverbes; s'ils n'en inventent pas, & qu'ils veulent essayer de ceux-ci, qu'ils s'assemblent, distribuent les rôles, & lisent le proverbe qu'ils choisiront; mais qu'après ils ne le revoient plus: ils joueront de tête très-bien, & avec la plus grande vérité. S'ils apprenoient les scènes, cela pourroit devenir plus froid que de mauvaises comédies mal jouées.

Je m'apperçois; madame, que sans y penser, j'ai fait une espece de préface; c'est sans doute commencer par être ennuyeux; trop heureux si je ne finis pas de même! Ce seroit bien mal-adroitement m'éloigner du but où j'aspire, qui est celui de vous plaire, &c.

Nota. J'ai donné un titre à chaque proverbe, & je n'ai mis les mots des proverbes qu'à la fin, pour qu'on puisse les deviner en les lisant.

LE MAÎTRE

DE BALLET S.

PREMIER PROVERBE.



P E R S O N N A G E S.

M. DU PAS, *maître de ballets.*

LE COMTE D'ORVILLE.

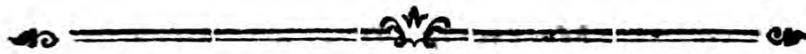
LA FRANCE, *laquais de M. du Pas.*

La scène est chez M. du Pas.



LE MAÎTRE
DE BALLET S.

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

M. DUPAS, LA FRANCE.

M. DUPAS, *en robe-de-chambre & en peignoir, s'ôtant la poudre à la cheminée.*

LA FRANCE, le tailleur a-t-il racommodé mon habit de la chaconne ?

LA FRANCE.

Oui, monsieur ; mais il n'a point d'ordre pour la nouvelle culotte.

M. DUPAS.

Comment, il n'a pas d'ordre ! Il se moque de moi ; je lui ai parlé hier à l'opéra.

LA FRANCE.

Je le fais bien.

M. D U P A S.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire ?

L A F R A N C E.

Il parle de ces messieurs.

M. D U P A S.

Quels messieurs ?

L A F R A N C E.

Je ne fais pas , moi.

M. D U P A S.

Comment ?

L A F R A N C E.

Ils disent que vous avez déjà eu deux culottes pour cet habit-ci , & que trois c'est trop.

M. D U P A S.

Ils disent cela ?

L A F R A N C E.

Oui , monsieur.

M. D U P A S.

Eh bien , je ne danserai pas demain , justement c'est dimanche , j'irai à la campagne ; vous n'avez qu'à le leur dire.

L A F R A N C E.

Oui , monsieur.

M. D U P A S.

C'est trop de trois culottes ! J'en veux douze.

Vous enverrez chercher mon cabriolet chez le sellier, entendez-vous ?

L A F R A N C E.

Oui, monsieur.

M. D U P A S.

Ah, deux culottes ! Je leur apprendrai. Il y a quelqu'un là, voyez un peu. Ils s'en repentiront.



S C E N E II.

M. DU PAS, LE COMTE, LA FRANCE.

L E C O M T E *en chenille.*

M. du Pas est-il ici ?

L A F R A N C E.

Oui, monsieur, le voilà.

M. D U P A S, *sans se retourner.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

L E C O M T E.

M. du Pas, vous ne me connoissez point ?

M. D U P A S, *regardant à peine.*

Non.

L E C O M T E.

C'est que je viens vous prier de vouloir bien me dire ce que vous pensez de ma danse, parce que je voudrais danser dans un opéra.

M. DU PAS, *avec dédain.*

Vous?

L E C O M T E.

Oui.

M. DU PAS, *sans se retourner.*

Vous êtes trop petit.

L E C O M T E.

Cela ne fait rien. Si vous voulez voir. (*Il danse.*)

M. DU PAS, *regardant de côté.*

Cela ne vaut pas le diable.

L E C O M T E.

Mais on m'a pourtant dit... Tenez, voyez ceci.
(*Il danse encore.*)

M. DU PAS, *regardant dans la glace.*

Pitoyable!

L E C O M T E.

Mais, monsieur....

M. D U P A S.

Je vous dis que c'est inutile, vous n'êtes pas ce qu'on appelle un fujet; je vous dirai plus, on ne fera jamais rien de vous; nulle disposition enfin.

L E C O M T E.

Mais ce genre-ci, par exemple. (*Il danse.*)

M. D U P A S.

Eh bien, c'est danser de force, & je ne me

D R A M A T I Q U E S. 15

chargerai point de vous faire danser à l'opéra, pas même parmi les figurans.

L E C O M T E.

Mais, monsieur, ce n'est point à l'opéra où vous dansez, que je veux. . .

M. D U P A S.

Quoi, à l'opéra de Lyon, de Bordeaux ? Voilà une belle ambition ! Fi, fi !

L E C O M T E.

Eh, non, ce n'est pas cela ; c'est dans un opéra de société, à la campagne, & je suis le comte d'Orville.

M. D U P A S.

Ah ! cela est différent. Monsieur le Comte, je vous demande bien pardon ; mais c'est que si vous saviez comme je suis persécuté. . . On ne finiroit jamais avec ces messieurs-là, si on vouloit les écouter.

L E C O M T E.

Je le crois bien.

M. D U P A S.

Revoyons un peu. (*A la France ôtant son peignoir.*) Otez-moi cela.

L E C O M T E.

Tenez, parlez-moi vrai. (*Il danse.*)

M. D U P A S.

Ne vous inquiétez pas, allez toujours. Pas mal, la tête & les épaules sont placées. Point de force, moëlleusement. A [merveilles ! Voilà ce qui s'appelle danser, cela.

L E C O M T E.

Trouvez-vous réellement ?

M. D U P A S.

Très-bien, très-bien.

L E C O M T E.

Je suis bien aisé que vous soyez content. Vous allez voir actuellement ceci. (*Il danse.*)

M. D U P A S.

Soutenez ; fort bien. De la précision de l'oreille. Comment diable, M. le Comte ! allez, allez, là, enlevez, à miracle ! voilà ce que c'est.

L E C O M T E.

Vous croyez donc que je pourrai hasarder ?

M. D U P A S.

Comment, hasarder ? Je voudrais avoir un danseur comme vous à l'opéra, & je ne fais pas où j'avois l'esprit tout-à-l'heure, en vous disant ce que je vous ai dit.

L E C O M T E.

Parbleu, vous me ravissez ! J'aime votre franchise.

M.

M. D U P A S.

C'est, je vous dis, qu'on me tracasse pour des miseres; j'aurois été au désespoir de ne vous avoir pas vu avec attention.

L E C O M T E.

Enfin, vous êtes content. Les bras, comment les trouvez-vous ?

M. D U P A S.

Moëlleux, sans contradiction.

L E C O M T E.

Oh, oui, c'est ce que j'ai. La tête ?

M. D U P A S.

Je vous l'ai dit, fort bien. Suivez votre oreille, soutenez, enlevez, point de force.

L E C O M T E.

C'est tout ce que j'aime; je viendrai vous remercier.

M. D U P A S.

Cela n'en vaut pas la peine.

L E C O M T E.

Je vous demande pardon, & puis j'aurai encore besoin de vos conseils sur un pas de deux que j'ai composé, qui est charmant; mais ce sera pour une autre fois.

18 PROVERBES DRAMATIQUES.

M. D U P A S.

Quand vous voudrez, M. le Comte, je ferai toujours à vos ordres. (*Il conduit le Comte.*)

L E C O M T E.

Où allez-vous donc ? Point de cérémonies entre nous autres danseurs.

M. D U P A S.

Je vous rends ce que je vous dois.

L E C O M T E.

Soutenez, enlevez & point de force. Je me souviendrai de cela.

M. D U P A S.

Vous n'en aurez pas besoin, cela ira à merveilles.

L E C O M T E.

Adieu, M. du Pas.

M. D U P A S.

M. le Comte, je suis bien votre serviteur.

L E S
DEUX ANGLOIS.

PROVERBE II.



P E R S O N N A G E S.

MILORD WITTHAM.

MILORD HENRI.

La scene est dans un café.



L E S

DEUX ANGLOIS.

P R O V E R B E.



SCENE PREMIERE.

WITTHAM *se promene en rêvant tristement,*
HENRI *se promene de même, & heurte Witt-*
ham en le rencontrant.

W I T T H A M.

VOUS pouvez vous promener, ainsi que moi,
monfieur; mais vous me poussez trop fort, &
cela est fort mal fait.

H E N R I.

Eh bien, monfieur, tuez-moi, si vous le trou-
vez mauvais; cela m'est fort égal; vous me ferez
même grand plaisir, parce que dans le moment
je vais me jeter dans la riviere.

W I T T H A M.

Vous allez vous jeter dans la riviere?

B iij

H E N R I.

Oui, monsieur.

W I T T H A M.

Et moi aussi, monsieur.

H E N R I.

Vous ?

W I T T H A M.

Oui, je vous dis; mais je trouve fort extraordinaire que vous, vous y alliez aussi.

H E N R I.

Je ne vois pas pourquoi. Je suis maître de faire ce qui me plait apparemment.

W I T T H A M.

Sûrement; je ne dispute pas sur la liberté; mais je trouve seulement que vous êtes bien jeune pour cela.

H E N R I.

Monsieur, je crois que l'âge ne fait rien, puisque je n'en suis pas moins malheureux.

W I T T H A M.

Et pourquoi malheureux ?

H E N R I.

J'ai tout perdu, je n'ai point d'autre ressource que la mort.

W I T T H A M.

Tout perdu ? Ce n'est pas un malheur. Je vou-

drois être comme vous : je suis embarrassé avec tout mon bien , cela m'ennuie , je ne fais plus que faire ; je veux finir cet embarras-là , en me noyant.

H E N R I.

Ce n'est pas seulement de l'argent que je perds ; c'est un bonheur dont rien ne peut me consoler.

W I T T H A M.

Je ne comprends pas bien quel est le bonheur dont vous parlez ; j'ai connu tout ce qu'on appelle bonheur : il n'en est point.

H E N R I.

Et l'amour , monsieur ?

W I T T H A M.

L'amour ? Oui , j'en ai entendu parler ; mais je n'en ai point trouvé de bon. Il y a long - tems que je n'en connois plus.

H E N R I.

Ah ! monsieur , si vous connoissiez lady

W I T T H A M.

Vous dites , lady ?

H E N R I.

Permettez-moi de ne vous la pas nommer.

W I T T H A M.

Comme il vous plaira.

H E N R I.

Il y a deux mois que je vis lady à la campagne chez une de ses parentes : j'eus le bonheur de lui plaire. Son père est très-riche , & sans bien ; je ne puis me présenter à lui pour épouser sa fille , sur-tout ne le connoissant pas.

W I T T H A M.

Pourquoi ?

H E N R I.

Parce que le vaisseau qui portoit tout ce que je possédois à la Jamaïque , vient de périr.

W I T T H A M.

Et pour cela, vous allez vous noyer ?

H E N R I.

Sûrement : il vaut mieux finir , que de vivre dans le désespoir.

W I T T H A M.

Ce n'est point une bonne raison pour mourir , je vous dis ; il faut être sûr qu'on ne sera plus heureux.

H E N R I.

Et puis-je en douter ?

W I T T H A M.

Sûrement : je réponds pour vous ; si c'est du bien qu'il vous faut , j'en ai beaucoup trop , je

vous dis , & je vous en donne la moitié pour que vous ayez votre lady. Il en restera encore plus qu'il ne faut à ma fille pour la marier ; & le pere de votre lady a tort de vouloir un gendre riche.

H E N R I.

Quel excès de générosité !

W I T T H A M.

Non , je ne suis point généreux ; au contraire , je voudrois avoir trouvé un gendre comme vous , qui voulût se charger du poids des affaires que le bien entraîne : je lui donnerois ma fille tout présentement.

H E N R I.

Ah , que milord Wittham ne pense-t-il comme vous !

W I T T H A M.

Que dites-vous de milord Wittham ? Prenez garde.

H E N R I.

C'est le pere de ladi Sophie , que j'aime.

W I T T H A M.

Milord Wittham ? Hé bien , je suis milord Wittham , & je trouve fort mal que vous pensiez de moi comme vous avez dit.

H E N R I.

Ah ! milord , je vous demande pardon ; je ne vous connoissois pas.

W I T T H A M.

Ce n'est point là une raison pour mal penser des gens. Je ne fais point votre nom & je n'en suis pas plus capable , pour cela , de mal penser de vous.

H E N R I.

Je me nomme Henri.

W I T T A M.

Vous êtes fils de milord Williams ?

H E N R I.

Oui , milord. Vous a-t-il été connu ?

W I T T H A M.

Sûrement : il m'a donné à Boston cinq coups d'épée dont j'ai été fort long-tems malade.

H E N R I , *à part.*

Que je suis malheureux !

W I T T H A M.

Mais c'étoit un brave homme , un peu Toris ; & j'ai toujours été son ami depuis. Allons , je vous donne ma fille & tout mon bien , si vous voulez les accepter.

H E N R I.

Quoi , vous consentiriez ? . . .

W I T T H A M.

Oui, je vous dis, à condition que vous prendrez tout le bien & que je ne ferai plus aucun calcul, que je n'en entendrai plus parler. Pour lors, je retourne avec vous à Londres.

H E N R I.

Quels remerciemens! Vous me donnez Sophie? J'en mourrai de joie.

W I T T H A M.

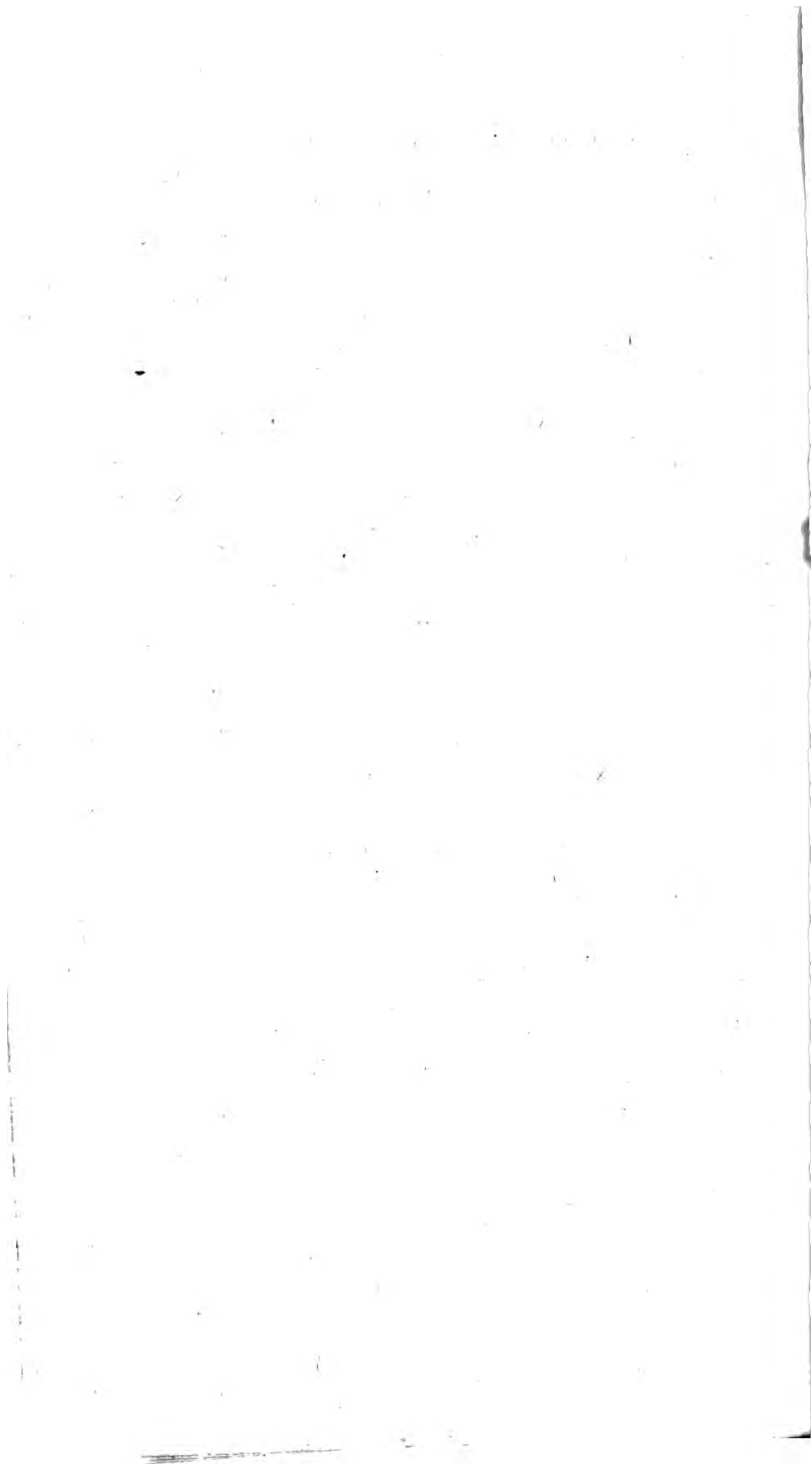
Vous voyez bien que vous n'étiez pas encore dans le moment de mourir dans la riviere.

H E N R I.

Que ne vous devrai-je pas!

W I T T H A M.

C'est de l'embarras que je vous donne, & non pas un présent; & avec vous & ma fille, je veux vivre encore, & je serai plus content si vous le devenez. Allons, partons sur le moment sans perdre plus de tems.



E P O U L E T .

PROVERBE III.



P E R S O N N A G E S .

M. D'ORVILLE.

M. FRÉMONT, *médecin.*

LA BRIE, }
COMTOIS, } *laquais de M. d'Orville.*

La scène est chez M. d'Orville.

LE POULET,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. D'ORVILLE, COMTOIS, LA BRIE.

M. D'ORVILLE.

PARBLEU, cette médecine-là m'a bien fatigué.
Je meurs de faim. Et mon poulet, la Brie ?

LA BRIE.

Monfieur, vous allez l'avoir tout-à-l'heure.

M. D'ORVILLE.

Pourquoi Comtois n'y est-il pas allé ?

COMTOIS.

Monfieur, il falloit bien être auprès de vous
pour vous habiller. Nous allons mettre le couvert.

M. D'ORVILLE.

Ils ne finiront pas ! Est-ce qu'il ne peut pas
faire cela tout feul ? Allons, va-t-en.

COMTOIS.

J'y vais, j'y vais.

M. D'ORVILLE.

Je tombe d'inanition. Donnez-moi un fauteuil,
(*Il s'assied.*) Allons, finis donc.

L A B R I E.

Je vais mettre la table devant vous. (*Il l'ap-
proche.*) Je m'en vais chercher du pain.

M. D' O R V I L L E.

Je crois qu'ils me feront mourir d'impatience.

L A B R I E.

Déployez toujours votre serviette, pour ne pas
perdre de tems.

S C E N E II.

M. D' O R V I L L E *seul.*

JE n'en puis plus. Je m'endors de fatigue &
de foiblesse. *Il s'endort & ronfle.*

S C E N E III.

M. D'ORVILLE, LA BRIE, COMTOIS *por-
tant le poulet.*

L A B R I E.

A P P O R T E du pain.

C O M T O I S.

Il y en a là. J'apporte le poulet. Quoi ! il dort
déjà ?

L A B R I E.

L A B R I E.

Je ne fais pourtant que de le quitter.

C O M T O I S.

Mais son poulet va refroidir. Réveille - le.

L A B R I E.

Moi ? je ne m'y joue pas , il crieroit comme un aigle.

C O M T O I S.

Comment ferons - nous ?

L A B R I E.

Je n'en fais rien, cela nous fera dîner à je ne fais quelle heure, & je meurs de faim.

C O M T O I S.

Et moi aussi ; ma foi, je m'en vais l'éveiller.

L A B R I E.

Tu n'en viendras jamais à bout.

C O M T O I S, *criant.*

Monsieur !

L A B R I E.

Oui, oui. Vois comme il remue ; il n'en ronfle que plus fort.

C O M T O I S.

Quel diable d'homme ! Coupe le poulet ; en cas qu'il se réveille, ce sera toujours autant de fait.

L A B R I E.

Oui, & il fera plus froid ; je ne m'y joue pas.

C O M T O I S.

Hé bien, je m'en vais le couper, moi. (*Il coupe une cuisse.*) Tiens, vois comme cela sent bon.

L A B R I E.

Je n'ai pas besoin de sentir pour avoir encore plus de faim.

C O M T O I S.

Ma foi, j'ai envie de manger cette cuisse-là. M. Frémont lui a ordonné de ne manger qu'une aile ; il n'y prendra peut-être pas garde. (*Il mange la cuisse.*) Ma foi, elle est bonne. Je m'en vais boire un coup. Donne-moi un verre. *Il se verse à boire & boit.*

L A B R I E.

Et s'il se réveille ?

C O M T O I S.

Hé bien, il me chassera, & je m'en irai.

L A B R I E.

Ah, tu le prends sur ce ton-là ! Oh ! j'en ferai bien autant que toi. Allons, allons, donne-moi l'autre cuisse.

C O M T O I S.

Je le veux bien : nous ferons deux contre lui,

il ne saura lequel renvoyer. Tiens. (*Il lui donne l'autre cuisse.*)

L A B R I E.

Donne-moi donc du pain.

C O M T O I S.

Tiens, en voilà.

L A B R I E.

Ma foi, tu as raison; ce poulet est excellent. Mais je veux boire aussi.

C O M T O I S.

Hé bien, bois. Je songe une chose; comme il ne doit manger qu'une aile, il ne m'en coûtera pas davantage de manger l'autre, je m'en vais en mettre une sur son assiette. *Il mange.*

L A B R I E.

C'est bien dit, donne-moi le corps.

C O M T O I S.

Ah! le corps; c'est trop, je m'en vais te donner le croupion. *Ils mangent tous les deux.*

L A B R I E.

Cela ne vaut pas l'aile.

C O M T O I S.

Mange, mange toujours.

L A B R I E.

Buvons aussi.

C O M T O I S.

Allons , à ta fanté.

L A B R I E.

A la tienne. *Ils boivent.*

C O M T O I S.

Ce vin-là est bon. Quoi, tu manges le haut
du corps ?

L A B R I E.

Ma foi, oui.

C O M T O I S.

Oh, je m'en vais manger son aile.

L A B R I E.

Attends donc.

C O M T O I S.

Je suis ton serviteur , je veux en avoir autant
que toi.

L A B R I E.

Tu es bien gourmand.

C O M T O I S.

Tu ne l'es pas toi? ah ça buvons , buvons.

L A B R I E.

Prends ton verre. *Ils boivent.*

C O M T O I S.

A présent , que ferons-nous quand il s'éveillera?

L A B R I E.

Je n'en fais rien. Buvons pour nous aviser.

C O M T O I S.

Il ne reste plus rien dans la bouteille.

L A B R I E.

Non ? Et que dira dame Jeanne , quand elle verra la bouteille vuide ?

C O M T O I S.

Et les restes du poulet ?

L A B R I E.

Ma foi , elle dira ce qu'elle voudra. Attends , le voilà qui remue.

C O M T O I S.

Comment ferons - nous ? que dirons - nous ?

L A B R I E.

Tiens , mets tous les os sur son assiette , & dis comme moi.

C O M T O I S.

Oui , oui , ne t'embarrasse pas.

L A B R I E.

Paix donc.

M. D' O R V I L L E , *se frottant les yeux.*

Hé bien , qu'est - ce que vous faites là vous autres ?

L A B R I E.

Monfieur , nous attendons. (*A Comtois.*)
Rince son verre & mets de l'eau dedans.

M. D'ORVILLE.

Hé bien, ces coquins-là ne veulent donc pas me donner mon poulet ?

L A B R I E.

Votre poulet, monsieur ?

M. D'ORVILLE.

Oui. Comment, depuis deux heures que j'attends ?

L A B R I E.

Que vous attendez, monsieur ? vous badinez, il est bien loin.

M. D'ORVILLE.

Comment bien loin ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

L A B R I E.

Tenez, monsieur, regardez devant vous.

M. D'ORVILLE.

Quoi !

L A B R I E.

Vous ne vous souvenez pas que vous l'avez mangé ?

M D'ORVILLE.

Moi !

L A B R I E.

Oui, monsieur.

C O M T O I S.

Monsieur a dormi depuis,

M. D'ORVILLE.

Je n'en reviens pas ! Je l'ai mangé ?

L A B R I E.

Oui, monsieur, & vous n'avez rien laissé ; voyez.

M. D'ORVILLE.

Je l'ai mangé ! C'est incompréhensible ! & je meurs de faim.

C O M T O I S.

Cela n'est pas étonnant, vous n'aviez rien dans le corps ; cela a passé tout de suite en dormant.

M. D'ORVILLE.

Mais je voudrais boire un coup du moins.

L A B R I E.

Vous avez tout bu. Nous ne vous avons jamais vu une soif & un appétit pareils.

M. D'ORVILLE.

Je le crois bien : car je l'ai encore.

C O M T O I S.

C'est sûrement la médecine qui fait cela. Monsieur veut-il son verre d'eau ?

M. D'ORVILLE.

Un verre d'eau ?

C O M T O I S.

Oui , pour vous rincer la bouche ; parce que nous irons dîner , nous , après cela.

M. D' O R V I L L E.

Je n'y comprends rien. (*Il se rince la bouche.*)

L A B R I E à Comtois , bas.

Tu vois bien que dame Jeanne n'aura rien à dire non plus.



(S C E N E I V.

M. D' O R V I L L E , M. F R É M O N T , L A B R I E ,
C O M T O I S.

L A B R I E annonçant :

M O N S I E U R Frémont.

M. F R É M O N T.

Hé bien , la médecine depuis ce matin ?

M. D' O R V I L L E.

Ah , monsieur , elle m'a donné un appétit dévorant !

M. F R É M O N T.

Tant mieux , cela prouve qu'elle a balayé le reste des humeurs.

C O M T O I S.

C'est ce que nous avons dit à monsieur.

M. D'ORVILLE.

Mais, monsieur, je meurs de faim.

M. FRÉMONT.

N'avez-vous pas mangé votre aile de poulet, comme je vous l'avois ordonné?

L A B R I E.

Bon ! Monsieur a bien plus fait, il a mangé le poulet tout entier.

M. FRÉMONT *en colere.*

Le poulet entier ?

C O M T O I S.

Et bu sa bouteille de vin.

M. FRÉMONT.

Sa bouteille de vin & un poulet !

M. D'ORVILLE.

Eh, monsieur, je mourrois de faim.

M. FRÉMONT *en colere.*

Vous mouriez de faim ! Vous n'êtes pas plus raisonnable que cela ?

M. D'ORVILLE.

Eh, monsieur, c'est comme si je n'avois rien mangé, je me sens toujours le même besoin.

M. FRÉMONT *en colere.*

Le même besoin ! N'êtes - vous pas honteux ? Ne voyez - vous pas que ce sont vos entrailles qui sont irritées ?

M. D'ORVILLE.

Mais, monsieur, considérez...

M. FRÉMONT *en colère.*

Je vous ordonne une aile de poulet, &....
Allez, allez, monsieur, avec une intempérance
comme celle-là, vous ne méritez pas qu'on s'at-
tache à vous, & qu'on en prenne soin.

M. D'ORVILLE.

Mais, je vous prie...

M. FRÉMONT.

Non, monsieur; il faut vous mettre à la diette
pendant huit jours.

M. D'ORVILLE.

Ah, M. Frémont!

M. FRÉMONT.

A l'eau de poulet.

M. D'ORVILLE.

A l'eau de poulet?

M. FRÉMONT.

Oui, si vous ne voulez pas avoir une maladie
épouvantable, une inflammation!... Ou bien je
ne vous verrai plus, je ferai mieux.

M. D'ORVILLE.

Quoi, M. Frémont, vous pourriez m'aban-
donner?

M. F R É M O N T.

Oui, monsieur, si vous ne faites tout ce que je vous dirai.

M. D' O R V I L L E.

Mais, monsieur, rien que de l'eau de poulet?...

M. F R É M O N T.

Ah, vous ne voulez pas? Adieu, monsieur.

M. D' O R V I L L E.

Et non, monsieur, j'en prendrai. Allez-vous-en tous deux, dire qu'on en fasse tout-à-l'heure.

L A B R I E.

Oui, monsieur.

M. F R É M O N T.

Non pas pour aujourd'hui, de l'eau de chien-dent seulement.

M. D' O R V I L L E.

De l'eau de chien-dent?

M. F R É M O N T.

Oui, monsieur, il faut laver.

M. D' O R V I L L E.

Et vous reviendrez?

M. F R É M O N T.

A cette condition-là.

44 *PROVERBES DRAMATIQUES.*

M. D'ORVILLE.

. Si vous me le promettez, je ferai tout ce que vous voudrez. Je vais vous suivre jusqu'à ce que vous m'ayez donné votre parole.

M. FRÉMONT.

Nous verrons comment vous vous conduirez.
Ils sortent.

LE S O U R D.

P R O V E R B E I V.



P E R S O N N A G E S.

M. DE L'ORME, *sourd.*

Mlle. DE L'ORME, *filie de M. de l'Orme.*

M. DE MIRVILLE.

M. DUMONT.

HENRIETTE, *femme-de-chambre de Mlle
de l'Orme.*

M. RONSIN, *notaire.*

La scene est chez M. de l'Orme.



LE SOURD,

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

M. DE L'ORME, Mlle. DE L'ORME.

M. DE L'ORME.

AH ça, ma fille, je n'ai point voulu vous parler de mariage jusqu'à présent; mais vous verrez arriver aujourd'hui le fils de M. Dumont, qui est un garçon sage, aimable, que je vous destine. Il vient ici par le carrosse de Tours: préparez - vous à le bien recevoir.

Mlle. DE L'ORME.

Mais, mon pere, je ne veux point me séparer de vous, & je n'ai point envie de me marier.

M. DE L'ORME.

Vous serez ravie de vous marier! Je le crois bien. Je voudrais voir le contraire, quand c'est moi qui ai arrangé cette affaire depuis dix ans.

Mlle. D E L' O R M E.

Je ne dis pas cela, mon pere ; je dis que rien ne presse, & que je veux rester avec vous.

M. D E L' O R M E.

Vous marier paroît doux, parce que c'est ma volonté apparemment ?

Mlle. D E L' O R M E.

Mais, mon pere. . . .

M. D E L' O R M E.

Hem ?

Mlle. D E L' O R M E.

Je ne dis pas cela.

M. D E L' O R M E.

Vous aimez cela ? Voilà ce qu'une fille ne doit pas dire ; mais aujourd'hui je vous le passe. Il ne faut pourtant pas que M. Dumont le sache ; mais il faut le bien recevoir.

Mlle. D E L' O R M E.

Vous ne m'entendez pas.

M. D E L' O R M E.

Que je ne m'y attende pas ?

Mlle. D E L' O R M E.

Je vous dis, mon pere, que je ne veux pas me marier si-tôt.

M.

M. D E L' O R M E.

Il faut vous marier au plutôt ? Eh bien , puisque vous êtes si pressée , je ne veux pas perdre de tems , je suis de votre avis ; je m'en vais chez mon notaire faire dresser les articles , je ne veux pas que cela traîne ; peste ! Avec cet empressement là , on ne fait pas ce qu'il peut arriver.

Mlle. D E L' O R M E.

Mais , mon pere , écoutez donc mes raisons.

M. D E L' O R M E.

Oh , je le crois bien , que vous trouvez que j'ai raison. A la bonne heure ; c'est toujours bien fait de s'expliquer , on ne se querelle jamais , que faute de s'entendre. Je n'ai plus que faire de vous recommander de bien recevoir M. Dumont. Adieu , adieu , je reviendrai bien-tôt.



S C E N E I I.

Mlle. D E L' O R M E , H E N R I E T T E.

H E N R I E T T E.

EH bien , mademoiselle ; avez - vous parlé à M. votre pere ? Est - il vrai que M. Dumont arrive aujourd'hui ?

Mlle. D E L' O R M E.

Il n'est que trop vrai.

H E N R I E T T E.

De quoi êtes - vous convenue avec lui ?

Mlle. D E L' O R M E.

De rien ; je n'ai jamais pu m'en faire entendre.

H E N R I E T T E.

Cela est quelquefois commode d'avoir un père ou un mari sourd ; mais non pas dans ce moment - ci, où il n'y a pas de tems à perdre. Cependant il faut que vous sachiez une chose ; c'est que votre amant du couvent est ici.

Mlle. D E L' O R M E.

Le chevalier de Mirville ? Et comment cela ?

H E N R I E T T E.

Il a appris à Tours, que M. Dumont marioit son fils à Paris, à la fille de M. de l'Orme, il est parti sur - le - champ ; il veut vous parler, il croit que vous le trahissez & que vous consentez à ce mariage, je l'ai vu, il va venir ici dans le moment.

Mlle. D E L' O R M E.

Ah, qu'il s'en garde bien ! Mon père va ren-

trer : Henriette vas plutôt le trouver , dis - lui bien.....

H E N R I E T T E.

Ma foi , mademoiselle , dites-lui vous-même ; car le voilà.

S C E N E I I I.

Mlle. DE L'ORME , M. DE MIRVILLE ,
HENRIETTE.

M. D E M I R V I L L E.

OUI , mademoiselle ; c'est moi qui veux savoir de vous - même , si vous m'abandonnez , si vous m'avez assez peu aimé pour consentir aujourd'hui à en épouser un autre ?

Mlle D E L' O R M E.

Ah , chevalier , pouvez-vous avoir cette pensée ? Mais si vous m'aimez encore , à quoi m'exposez - vous par cette imprudence ? Mon pere peut nous surprendre , fuyez promptement.

M. D E M I R V I L L E.

Ne craignez rien , il ne me connoît pas , & il me sera facile de le tromper : mais dites-moi donc quel est votre dessein & comment parer ce ma-

riage odieux ? Il n'y a rien que je ne fasse pour le rompre , si vous y consentez , & si vous m'aimez encore.

Mlle. D E L' O R M E.

Ah , chevalier , si je vous aime ! Mais comment parvenir seulement à éloigner ce mariage ?

M. D E M I R V I L L E.

En ayant la fermeté de refuser celui qu'on vous propose.

Mlle. D E L' O R M E.

Mais , si mon pere veut absolument me forcer.

M. D E M I R V I L L E.

Vous forcer ! le peut-il ? Est-il maître de vous faire signer malgré vous ? Il vous mettra dans un couvent ; mais peut-il vous faire religieuse sans votre consentement ? Il est question du bonheur de votre vie , du mien , vous dites que vous m'aimez , & vous croyez que je souffrirai. . . .

Mlle. D E L' O R M E.

Comment ? . . .

M. D E M I R V I L L E.

Non , ne croyez pas que Dumont vous épouse tant que je vivrai.

H E N R I E T T É.

Mais, mademoiselle, M. le chevalier à raison ; qui peut engager M. votre pere, à faire ce mariage ? Connoît-il seulement celui qu'on vous destine ? C'est le fils d'un de ses anciens amis ; mais il ne l'a jamais vu. On marie ses enfans, comme on vend son cheval ; on dit toujours que c'est la meilleure acquisition qu'on puisse proposer, & l'on ne cherche qu'à s'en défaire & à se tromper l'un l'autre.

M. D E M I R V I L L E.

Et l'on défunit deux cœurs, que le ciel sembloit avoir formés, pour faire leur bonheur.

H E N R I E T T É.

J'entends quelqu'un. Ah, c'est M. votre pere, mademoiselle !

M. D E M I R V I L L E.

Soyez tranquille & laissez-moi faire.





S C E N E I V.

M. DE L'ORME, Mlle. DE L'ORME, M. DE
MIRVILLE, HENRIETTE.

M. DE L'ORME, *embrassant M. de Mirville.*

HH, le voilà, ce cher enfant ! embrasse - moi.

M. D E M I R V I L L E.

Monfieur. . . .

H E N R I E T T E.

D'où connoît-il donc le chevalier, mademoi-
selle ?

Mlle. D E L' O R M E.

Je n'en fais rien.

M. D E M I R V I L L E.

Monfieur, j'arrive dans l'inftant de Verfail-
les. . . .

M. D E L' O R M E.

De Marfeille ! mais tu rêves. Ton pere m'a
écrit que tu n'étois jamais forti de Tours.

M. D E M I R V I L L E.

Mon pere ?

M. D E L' O R M E.

Par terre ? ah, c'est que tu as voyagé par la

Loire apparemment ; c'est une belle riviere. Eh bien , dis-moi donc , pourquoi ne vient - il pas aussi le bon-homme Dumont ? Est - ce qu'il est toujours aussi déterminé que de mon tems ? C'est insupportable ?

H E N R I E T T E à M. de Mirville.

Il vous prend pour son gendre futur , profitez de la circonstance.

M. D E M I R V I L L E.

Il engage fort à le tromper , toujours.

M. D E L' O R M E.

Tu ne dis rien. Est-ce que tu n'es pas content de ma fille ? Quant à moi , je la trouverois bien dégoûtée , si elle ne t'aimoit pas déjà.

M. D E M I R V I L L E.

Monfieur , elle a trop d'appas....

M. D E L' O R M E.

Quand nous ferons le contrat ? Ah , voilà un empressement qui me plaît ; mais ce sera tout-à-l'heure , je viens de chez mon notaire qui doit se rendre ici , tout est arrangé.



S C E N E V.

M. DE L'ORME, Mlle. DE L'ORME,
M. DE MIRVILLE, M. RONSIN,
HENRIETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR Ronfin.

M. DE L'ORME.

Qu'est-ce que tu dis ? Approche ici.

LE LAQUAIS.

Monfieur Ronfin, monfieur.

M. DE L'ORME.

Ah , le voilà , monfieur Ronfin ! vous ne
pouviez pas venir plus à propos. Affeyons-nous.
Tenez, voilà mon gendre.

M. RONSIN.

Monfieur , mademoifelle votre fille doit en
être contente.

M. DE L'ORME.

Combien il a de rentes ? voilà bien comme
font les gens d'affaires , ils n'estiment un homme
que felon le revenu qu'il a ; pour moi , celui-ci
me plaît fort.

H E N R I E T T E à M. de Mirville.

Cet homme-ci est incorruptible, je vous en avertis, & je ne fais pas comment vous sortirez de ceci.

M. D E M I R V I L L E.

Ma foi, ni moi non plus. Nous verrons.

M. R O N S I N.

Monfieur, je n'ai pas mis vos qualités, parce que je ne les favois pas. Il ne manque que cela au contrat.

M. D E M I R V I L L E.

Je vous les dicterai.

M. D E L' O R M E.

Qu'est-ce qu'il dit ?

M. R O N S I N.

Qu'il va me dicter ses qualités.

M. D E L' O R M E.

Que vous êtes entêté ? il vous connoît bien.

M. R O N S I N.

Allons, monfieur, quand il vous plaira.

M. D E M I R V I L L E.

Mettez, Germain de Monfort, chevalier de Mirville.

M. R O N S I N.

Mais ce n'est pas ce nom là que M. de l'Orme m'avoit dit.

M. D E M I R V I L L E.

C'est qu'il ne le favoit pas.

Mlle. D E L' O R M E,

Henriette, je tremble.

M. D E L' O R M E,

Qu'est-ce qu'il dit ?

M. R O N S I N.

Qu'il s'appelle Monfort de Mirville.

M. D E L' O R M E.

Mirtil, c'est un nom de berger ; tant mieux, ce sera un mari constant, ma fille. Mais pourquoi Mirtil ?

M. D E M I R V I L L E.

C'est un nom de terre.

M. D E L' O R M E.

C'est le nom de ton pere, je ne savois pas cela, moi ; pourquoi diable a-t-il deux noms ?

M. R O N S I N.

Vos qualités ?

M. D E M I R V I L L E.

Capitaine des grenadiers au régiment de Forêt.

M. R O N S I N.

Fort bien.

M. D E L' O R M E.

Après.

M. R O N S I N.

Capitaine des grenadiers au régiment de Forêt.

M. D E L' O R M E.

Maître particulier des eaux & forêts, c'est une belle charge; mais ton pere ne m'avoit pas mandé un mot de cette charge. A la bonne heure.

M. R O N S I N.

Monfieur de l'Orme, je ne comprends rien à cela.

M. D E L' O R M E.

Vous entendez bien cela? Et moi auffi.

M. R O N S I N.

Mais il n'y a pas un mot de tout ce que vous m'avez dit chez moi.

M. D E L' O R M E.

Je fuis fervi fur les deux toîts? eh! mais je le crois bien, je ne fais que de bonnes affaires, moi; signons, signons.

M. R O N S I N.

Mais auparavant, fongez à ce que vous allez faire, je ne vous confeille pas de figner.

M. D E L' O R M E.

Si mon gendre voudra figner?

M. D E M I R V I L L E.

Ah, monsieur, je ne demande pas mieux, rien ne peut m'arrêter.

M. D E L' O R M E.

Oui, oui, vous avez raison, il est vieux & ne fait que radotter; signons, signons. (*Ils signent tous.*)

M. R O N S I N.

Ma foi, comme vous voudrez, cela ne me fait rien du tout.

M. D E M I R V I L L E.

Monsieur Ronfin, il n'y a pas de votre faute, laissez les choses comme elles sont.

M. R O N S I N.

Moi, monsieur, quand un acte est passé & signé, je ne peux rien y changer; si tout cela vous rend heureux, mademoiselle & vous, j'en serai charmé. *Serviteur. (Il sort.)*



S C E N É V I.

M. DE L'ORME, Mlle. DE L'ORME, HENRIETTE, M. DE MIRVILLE.

M. D E L' O R M E.

QU'EST-CE qu'il vous a dit là? Vous l'avez connu d'abord; il est vrai qu'il est d'un entête-

ment à impatienter. Ah , il faut que je lui dise un mot. (*Il va pour sortir & il revient.*)

M. D E M I R V I L L E.

Croyez-vous à présent que notre bonheur ne soit pas entièrement assuré ?

Mlle. D E L ' O R M E.

Je n'ose encore m'en flatter. Mon pere revient.

M. D E L ' O R M E.

Oh , je lui parlerai demain. Oui , mes enfans , je ne veux pas vous quitter.

S C E N E VII.

M. DE L'ORME , Mlle. DE L'ORME , M. DE MIRVILLE , HENRIETTE , M. DUMONT , UN LAQUAIS.

L E L A Q U A I S.

MONSIEUR Dumont , monsieur.

M. D E L ' O R M E.

Eh bien , le voilà. Pourquoi crier si fort ? Il semble qu'il parle à un sourd. (*A M. Dumont.*)

Ah , monsieur , qu'est-ce que vous voulez ?

Mlle. D E L ' O R M E.

Ah , chevalier !

HENRIETTE à M. Dumont.

Vous voyez que M. de l'Orme n'aime pas qu'on crie en lui parlant.

M. D E L' O R M E.

Eh bien, parlez donc.

M. D U M O N T.

Monfieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; mais vous faurez qui je fuis, quand vous aurez lu la lettre de mon pere.

M. D E L' O R M E.

Une lettre d'affaire, nous verrons cela demain.
(*Il met la lettre dans fa poche.*)

M. D U M O N T.

Mais, monfieur....

M. D E L' O R M E.

Vous voulez peut-être une réponse. Allons, allons. Mon gendre, vous voulez bien ?

M. D U M O N T.

Son gendre !

M. D E L' O R M E. (*Il lit.*)

Hum, hum, hum, ... Ah, le pauvre bon homme ! hum, hum ... Fort bien, fort bien. C'est une lettre de votre pere : mais pourquoi ne me l'avez-vous pas remise ? Ah, c'est que vous l'aviez oubliée, & vous l'avez envoyée

chercher. (*A M. Dumont.*) Allons , c'est bon , laissez-nous.

M. D U M O N T.

Comment , monsieur , auriez-vous pris mon nom pour ?

M. D E M I R V I L L E.

Non , monsieur , & vous pouvez voir le contrat qui vient d'être signé ; j'aimois mademoiselle & son pere vient de me l'accorder.

M. D U M O N T.

J'entends , monsieur , je serois fâché de troubler votre bonheur ; mais M. de l'Orme a tort de venir me faire essuyer un affront ; oui , M. de l'Orme.

M. D E L ' O R M E.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

M. D U M O N T, *criant.*

Monsieur , je me nomme Dumont.

M. D E L ' O R M E.

Vous ?

M. D U M O N T, *criant.*

Oui , monsieur , & il n'est pas honnête à vous de me faire venir ici pour me manquer de parole.

M. D E L ' O R M E.

Comment ?

M. D U M O N T, *criant.*

Vous venez d'accorder mademoiselle votre fille à monsieur.

M. D E L' O R M E.

Sans doute : est-ce que vous êtes son frere ?

M. D U M O N T, *criant.*

Non , monsieur , mais il ne se nomme pas Dumont.

M. D E L' O R M E.

Je le fais bien.

M. D U M O N T, *criant.*

Et c'est moi qui venois pour l'épouser.

M. D E L' O R M E.

Et pour me quereller. Allons , allons ; laissez-nous. Vas , j'écrirai à ton pere. Ah , parbleu, j'aurois eu là un joli gendre , moi qui aime la paix.

Mlle. D E L' O R M E.

Monsieur , je ne favois pas que mon pere vous choisiroit quand j'ai aimé monsieur le chevalier , & lui-même n'a rien fait dont vous puissiez vous plaindre.

M. D U M O N T.

Je le crois , mademoiselle , j'ai l'honneur de le connoître ; & en vous voyant , je sens tout

ce

ce que je perds ; mais rien ne me fera troubler une si belle union ; je suis seulement fâché que vous ayez pû le craindre un instant , & je me retire.



S C E N E V I I I .

M. DE L'ORME , Mlle. DE L'ORME , M. DE
MIRVILLE , HENRIETTE.

M. D E L ' O R M E .

MAIS voyez un peu ce petit monsieur-là ; qui arrive de Tours pour me quereller. Est-ce ma faute à moi ? Que n'arrivoit-il plus tôt ?

Mlle. D E L ' O R M E .

Ah , mon pere !

M. D E M I R V I L L E .

Ah , monsieur !

M. D E L ' O R M E .

Demain nous éclaircirons tout cela.

M. D E M I R V I L L E .

J'espere que vous serez content.

M. D E L ' O R M E .

C'est attendre long-tems ? Vous êtes impatient : mais je vous le pardonne ; parce que vous

66 PROVERBES DRAMATIQUES.

m'avez débarrassé de ce petit Dumont qui ne me convenoit point du tout ; mais laissons tout cela , & allons - nous en souper.

LE SUISSE

MALADE.

PROVERBE V.



P E R S O N N A G E S.

LE BARON DE ROTTBERG, *capitaine Suisse.*

LE MAJOR.

M. ROSELIN, *médecin.*

UN CAPORAL.

UNE SENTINELLE.

UN LAQUAIS.

UN GARÇON DE CABARET.

La scène est chez le baron de Rottberg.



LE SUISSE MALADE.

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

LE BARON *en robe-de-chambre*, LE MAJOR.

LE MAJOR.

EH BIEN, M. la baron, comment aujourd'hui
porte-vous, porte-vous bien ?

LE BARON.

Non, major, je suis tout embarrassé des jam-
bes, de la tête, de la ventre.

LE MAJOR.

Fumé in bibe de tabac, car il fera fort bien,
che vous assure, moi.

LE BARON.

Pon, j'ai déjà fumé plus que trois, & tout
au contraire il ne fait rien, je suis tout de même
qu'auparavant.

E ij

L E M A J O R.

Tiuple ! je comprends pas comment cela il fait :
il faut envoyer chez la docteur.

L E B A R O N.

Hé bien , envoye vous.

L E M A J O R.

Je vais dire tout présentement. Oh là - bas ,
André.



S C E N E II.

L E B A R O N , L E M A J O R , U N L A Q U A I S .

L E L A Q U A I S .

QU'EST-CE que vous voulez , M. le major ?

L E M A J O R.

Apporte ci à ste moment la docteur Roselin.

L E L A Q U A I S .

Il est ici dans la maison , chez un monsieur
qui est malade. Tenez le voilà qui descend.

L E M A J O R.

Hé bien , fais endrer ici , chez M. la Baron.
Marche donc. (*Le laquais sort.*) Cette docteur ,
il dira la mal avec la remede.





S C E N E I I I .

LE BARON, LE MAJOR, M. ROSELIN,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

PAR ici, monsieur le docteur.

M. ROSELIN.

Ah, c'est vous, monsieur le major : est-ce que vous êtes malade ?

LE MAJOR.

C'est bien autrement, c'est M. la capitaine.

M. ROSELIN.

Ah, cela n'est pas étonnant, dans ce tems-ci, il y a beaucoup de maladies ; voyons, voyons.

LE MAJOR.

Tenez, placez-vous ici, avec M. la baron.

M. ROSELIN, *tâtant le pouls du baron.*

Qu'est-ce que vous sentez, monsieur ?

LE BARON.

Je sente fort la tabac de fumée.

M. ROSELIN.

Je comprends fort bien ; cela vient d'un grand feu dans les entrailles, & crachez-vous ?

L E B A R O N.

M. la docteur, toute le jour je ne fais pas autrement ; & plus je crache , plus je suis altéré.

L E M A J O R.

C'est-il pon cela , M. la docteur ?

M. R O S E L I N.

Un moment ; plus je pense & plus je vous trouve heureux , monsieur ; votre maladie est une chose rare ! admirable ! surprenante ! c'est un bonheur pour moi de vous avoir vu !

L E M A J O R.

Un bonheur , M. la docteur ?

M. R O S E L I N , *avec joie.*

Oui , un bonheur ! votre maladie est la pituite vitrée des anciens , que nous avons perdue depuis long-tems , & que vous nous faites retrouver.

L E M A J O R.

Une petite huitre vitrée , vous croyez , M. la docteur ?

M. R O S E L I N.

J'en suis sûr , & toute la faculté m'en aura obligation.

L E B A R O N.

Mais , monsieur , que faut-il que je fasse ?

M. R O S E L I N.

Il faut . . . la pituite vitrée ! cela aura des sui-

tes ! il faut , monsieur . . . la pituite vitrée ! . . .

L E M A J O R.

Dites à ce moment , M. la baron , il attend votre ordonnance.

M. R O S E L I N.

Il faut , monsieur , faire boire beaucoup le malade & lui donner une garde ; je reviendrai bientôt. La pituite vitrée ! . . . Adieu , messieurs , adieu , ne perdez pas de tems.



S C E N E I V.

LE BARON , LE MAJOR , LE LAQUAIS.

L E M A J O R.

ANDRÉ , allez sur le moment , à la corps-de-garde , chercher une garde de quatre hommes , avec un caporal , & qu'ils viennent tout présentement.

L E L A Q U A I S.

Oui , monsieur le major.

L E M A J O R.

Et faites apporter ici , six bouteilles de vin , du meilleur , & après on portera encore . . . Al-lons , marche.



S C E N E V.

LE BARON, LE MAJOR.

L E M A J O R.

J E comprend pas bien ce petit huître que la docteur il dit que vous avez , M. la baron.

L E B A R O N.

C'est peut-être que j'ai mangé beaucoup à Dunkerque , de celles de Blankenberg , avant de venir ici.

L E M A J O R.

Ho , cela il pourroit être fort bien comme cela ; mais il dit que c'est in bonheur ; c'est in tiaple de bonheur ; j'aimerois mieux avoir in pon fanté.

L E B A R O N.

La remede il fera peut-être guérir un peu.

L E M A J O R.

Oh , pour moi , je crois bien. Ah ! voilà déjà la vin.





SCENE VI.

LE BARON, LE MAJOR, UN GARÇON
DE CABARET, *avec des bouteilles de vin,*
LE CAPORAL, DES SOLDATS, LE
LAQUAIS.

LE GARÇON DE CABARET.

N'EST - CE pas ici que demeure M. le baron
de Rottberg.

LE MAJOR.

Oui, porte là le vin & les verres.

LE LAQUAIS.

Monfieur le major, voilà le caporal.

LE MAJOR.

Ah, fort pon. Caporal, mettez in sentinelle
à la porte de M. la baron, qu'on ne laiffe point
entrer ici perfonne, fans mon ordre entendez-
vous ?

LE CAPORAL.

Fort pon, M. le major.

LE MAJOR.

Ecoutez encore. Vous aurez foin de verfer à
boire à M. la baron, voilà du vin ; n'épargne

pas , & vous boirez aussi avec lui pour l'inviter.

L E C A P O R A L.

Fort pon , M. la major.

L E M A J O R.

Je reviendrai à ste moment , après que la parade il sera fini. Portez - vous bien M. la baron.

L E B A R O N.

Adieu major.



S C E N E V I I.

L E B A R O N , L E C A P O R A L , L A
S E N T I N E L L E.

L E C A P O R A L.

S E N T I N E L L E entre dehors , & prendre garde s'il vient quelqu'un qu'il ne doit pas entrer , que M. la major.

L E B A R O N.

Caporal , je suis fort altéré.

L E C A P O R A L.

C'est fort pon ; voilà in bouteille que nous boirons premièrement ; tenez , mon capitaine ; c'est pour votre bon fanté. (*Ils boivent.*) C'est

un pon vin. Puvons encore un coup. A la major.
(*Ils boivent.*) Fort pon!

L E B A R O N.

La docteur, je crois, il a raison.

L E C A P O R A L.

C'est un pon ordonnance, ils donnent pas
comme cela à l'hôpital. Voulez - vous encore?
pour moi, je veux bien. Au santé de tout la ré-
giment. (*Ils boivent.*)

L E B A R O N.

C'est un pon médecin, la docteur.

L E C A P O R A L.

Oh, in fort habile homme! voule-vous poire
aux compagnies de grenadiers; c'est braves gens,
par mon foi.

L E B A R O N.

Je suis fort en train, verse, caporal. (*Ils boi-
vent.*)

L E C A P O R A L.

Nous poirons après la drapeaux.

L E B A R O N.

La drapeaux? Oui, il faut commencer par la
drapeaux, & puis nous retournerons après: c'est
un grand bêtise que nous avons fait. Puvons, pu-
vons. (*Ils boivent.*)

P R O V E R B E S

L E C A P O R A L.

Je disois pas d'abord, mais je pensois.

L E B A R O N.

Je suis plus gaillard, la parole il me revient!

L E C A P O R A L.

La tambour, la fifre, le musique, il faut poire aussi, mon capitaine. (*Il verse.*)

L E B A R O N.

Le musique, oui; c'est un pon camarade pour poire aussi le musique. Donne donc encore.

L E C A P O R A L.

Votre verre il est tout plein.

L E B A R O N.

Ah, tu as raison, caporal, c'est que je ne voyois pas. (*Ils boivent.*)

L E C A P O R A L.

Mon capitaine, voule-vous chanter un petit chanson, cela il vous altérera encore plus fort.

L E B A R O N.

Je veux bien, caporal. Chante un peu, je chante avec.

L E C A P O R A L *chante.**Air du Noël Suisse.*C'est un pon grivoise
Que mameselle Fanchon,

Elle vous amboise
Et se rend sans façon.

LE BARON chante.

C'est un bon grivoise...

Oui, tu avois raison, cela il altere beaucoup
de chanter, verse un peu à boire. (*Ils boivent.*)

LE CAPORAL.

C'est fort pon. Allons, chantons.

E N S E M B L E.

C'est un pon grivoise
Que mameselle Fanchon,
Elle vous amboise
Et se rend sans façon.

LE BARON.

Gott, Gott, puvons. (*Ils boivent.*)

LE CAPORAL.

Mon capitaine, écoute avec moi.

On lui dit, mamselle,
Je vous aime bien.

LE BARON.

On lui dit, mamselle,
Je vous aime bien.

LE CAPORAL.

Et jamais la belle
Ne dit, je n'en crois rien.

L E B A R O N.

Ah, fort pon, celui-là ! puvons à son fanté,
(*Ils boivent.*)

E N S E M B L E.

Et jamais la belle
Ne dit, je n'en crois rien.

L E C A P O R A L.

Chacun se l'arrache,
Sans qu'elle se fâche,
Qui porte moustache
A toujours son tour,
Du sergent au tambour.

L E B A R O N.

Du sergent au tambour.

Il est fallé, celui-là, puvons. (*Ils boivent & ils commencent à être ivres.*)



S C E N E V I I I.

LE BARON, LE CAPORAL, M. ROSELIN,
LA SENTINELLE, (*tous deux en-dehors.*)

L A S E N T I N E L L E.

Où allez-vous, monsieur ? On n'entre pas.

M. R O S E L I N.

Je vais chez M. le baron.

L A

D R A M A T I Q U E S. 81

L A S E N T I N E L L E.

Monfieur la baron, là - dedans ?

M. R O S E L I N.

Oui, M. le baron qui eft malade.

L A S E N T I N E L L E.

Malade ?

M. R O S E L I N.

Oui, je fuis fon médecin.

L A S E N T I N E L L E.

Malade ? On m'a point dit. Alle-vous trouver la major, il vous fera entrer.

M. R O S E L I N.

Quoi, je ne puis pas entrer fans le major ?

L A S E N T I N E L L E.

Non, je vous dis, allons, marche.

M. R O S E L I N.

Quels diables de gens !

L A S E N T I N E L L E.

Allons, allons, vous dire point autre chose.

M. R O S E L I N.

Eh bien, je m'en vas trouver le major.

L A C A P O R A L.

Sentinelle, qu'est-ce donc là ?

L A S E N T I N E L L E.

In monfieur, qui eft allé marcher fur la major.

Ah , pon , pon.

S C E N E I X.

L E B A R O N , L E C A P O R A L.

L E B A R O N.

C A P O R A L , qu'est-ce qui est donc là avec vous ?

L E C A P O R A L.

C'est moi.

L E B A R O N.

Ah , je croyois voir encore un autre.

L E C A P O R A L.

C'est la brouillard.

L E B A R O N.

Oui , je comprends. Puvons à présent.

L E C A P O R A L.

Au brouillard ? (*Versant à boire.*)

L E B A R O N.

Non , à les treize cantons.

L E C A P O R A L.

Eh bien , au premier.

LE BARON.

Zurich ?

LE CAPORAL.

Non, Berne.

LE BARON.

Non, c'est Zurich, je suis de Zurich ; ainsi pour moi, c'est la premier.

LE CAPORAL.

Buve-vous à Zurich, moi je pois à Berne.

LE BARON.

Berne, Zurich, Zurich, Berne, je pois toujours. (*Ils boivent.*)



SCENE X.

LE BARON, LE MAJOR, M. ROSELIN,
LE CAPORAL.

LE MAJOR.

EH BIEN, baron, comment va présentement ?

LE BARON.

Ah, major ! nous avons pu à votre santé, voule-vous poire avec nous ?

M. ROSELIN.

Comment ! il est ivre, je crois ! vous lui avez

84 *PROVERBES DRAMATIQUES.*

lâissé boire du vin ; c'est donc pour cela qu'on ne vouloit pas me laisser entrer ?

LE MAJOR.

N'avez-vous pas dit de faire poire ?

M. ROSELIN.

Oui, mais pas de vin.

LE MAJOR.

Et de donner une garde ? Voilà la caporal, & puis encore quatre fusiliers.

M. ROSELIN.

Comment ! c'est une garde-malade, & c'étoit de la tifanne qu'il falloit lui faire boire.

LE MAJOR.

Ah bien, dame, il falloit donc vous expliquer mieux !

M. ROSELIN.

J'ai cru que vous m'entendriez, ce n'est pas ma faute ; mais il n'a pas besoin de moi à présent, je vous souhaite le bon jour.

LE MAJOR.

Pon jour, M. la docteur.

L'APRÈS-DINÉE.

PROVERBE VI.

PERSONNAGES.

M. DE VERNANT, *receveur - général des finances.*

Madame DE VERNANT.

M. L'ABBÉ DE LA BRUYERE.

M. LE CHEVALIER DES GLANDS,
officier.

ROSALIE, *femme - de - chambre de madame de Vernant.*

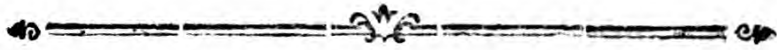
UN LAQUAIS.

La scène est dans la chambre de madame de Vernant.



L'APRÈS-DINÉE,

P R O V E R B E .



SCENE PREMIERE.

Madame DE VERNANT, ROSALIE.

Madame D E V E R N A N T .

EH bien , mademoiselle , on ne peut donc pas vous avoir ?

R O S A L I E .

Madame , j'étois là-dedans.

Madame D E V E R N A N T .

Allons , donnez-moi... Je ne fais plus ce que je voulois dire... Ah , un autre collet monté , celui-là va à faire horreur.

R O S A L I E .

Mais , madame n'a qu'à le rendre , si elle n'en veut pas ; cependant , il est bien fait ; c'est qu'il y a là un pli.... Attendez. (*Elle le recommande.*)

F iv

Madame D E V E R N A N T.

Oui, un pli ; voyons. (*Elle se mire.*) Eh bien , voilà ce que je veux dire. Il va à merveille comme celà. Ayez soin que mademoiselle Dufour m'en fasse un autre, tout pareil ; mais je dis tout de même, mademoiselle.

R O S A L I E.

Oui, madame. Et quand madame le veut-elle ?

Madame D E V E R N A N T.

Quand ? mais demain matin, il n'y a qu'à envoyer Saint-Pierre, tout - à - l'heure, j'en suis très-pressée.

R O S A L I E.

Mais il n'y a pas assez de tems.

Madame D E V E R N A N T.

Oh, vous voilà comme tous les ouvriers qui vous persécutent pour avoir votre pratique, & puis dont on ne peut rien tirer.

R O S A L I E.

Je dis seulement à madame que le tems est bien court.

Madame D E V E R N A N T.

Eh bien, cela ne fait rien, mademoiselle, je

veux l'avoir. Vous trouvez toujours ce que je desire impossible, & puis vous viendrez me dire que vous m'êtes bien attachée.

R O S A L I E.

Mais je ne dis pas cela : madame me gronde toujours.

Madame D E V E R N A N T.

Vous verrez que j'ai de l'humeur, parce que je veux avoir quelque chose dont j'ai besoin. Faites-moi venir Henriette, que je fache. . . Bon, voilà mon mari. Donnez-moi ce petit tabouret sous mes pieds, & allez vous-en. Il a des façons avec vous qui ne me plaisent point du tout, songez-y. Emportez un peu tout cela.



S C E N E I I.

Mad. DE VERNANT, M. DE VERNANT.

Madame D E V E R N A N T.

AH, monsieur, vous faites toujours un bruit épouvantable quand vous entrez chez moi ; je n'ai pas dormi de la nuit, j'ai une migraine affreuse, & vous venez là. . . .

M. D E V E R N A N T.

Moi, madame, je ne fais pas cela; on ne peut jamais vous voir le matin.

Madame D E V E R N A N T.

N'allez-vous pas me quereller?

M. D E V E R N A N T.

Allons; c'est fort bien: c'est moi qui ai tort. Voilà comme font toujours les femmes. (*Il se regarde dans la glace de la cheminée.*) Comment trouvez-vous cette perruque-là?

Madame D E V E R N A N T.

Hideuse!

M. D E V E R N A N T.

Comment, hideuse? Je vous réponds qu'elle va très-bien, tout le monde m'en a fait compliment aujourd'hui à dîner.

Madame D E V E R N A N T.

Des gens sans goût, apparemment.

M. D E V E R N A N T.

Parbleu, non; car c'est votre président que vous admirez tant.

Madame D E V E R N A N T.

Il se moque de vous. A propos, monsieur, voilà le printemps, il me faut quatre robes, & je n'ai pas le fol.

M. D E V E R N A N T.

Ma foi , madame , ce n'est pas mon affaire , que n'avez-vous plus d'arrangement ? (*Il regarde une brochure qui est sur la cheminée.*) Qu'est-ce que c'est que ce livre là ? je ne connois pas cela.

Madame D E V E R N A N T.

C'est l'abbé de Grand-Pré qui me l'a apporté ; il est charmant : si vous voulez , je vous le prêterai.

M. D E V E R N A N T , *feuilletant le livre.*

Qu'est-ce que c'est ; une traduction ?

Madame D E V E R N A N T.

Je crois que oui. Monsieur , dites-donc à M. Dupleffis de me donner cinquante louis.

M. D E V E R N A N T.

L'original est anglois ?

Madame D E V E R N A N T.

Oui : répondez-moi donc , monsieur.

M. D E V E R N A N T.

Je vous dis , madame , que cela est inutile. Depuis quand cela paroît-il ?

Madame D E V E R N A N T.

Il y a deux jours. Je ne pourrai me montrer

nulle part, je n'ai que de vieilleries, & en vérité monsieur, il est inconcevable. . . .

M. D E V E R N A N T.

Des vieilleries, des vieilleries ! je ne vous ai pas donné, il y a deux mois, deux toiles superbes ?

Madame D E V E R N A N T.

Bon, des toiles ! cela ne tient lieu de rien. Je dirai donc à M. Duplessis. . . .

M. D E V E R N A N T.

Il n'a rien du tout, je vous assure.

S C E N E III.

Mad. DE VERNANT, M. DE VERNANT,
L'ABBÉ, UN LAQUAIS.

L E L A Q U A I S.

MONSIEUR l'abbé de la Bruyere.

M. D E V E R N A N T.

Ah, bon ; il est affomant, je m'en fuis.

Madame D E V E R N A N T.

Mais, monsieur, écoutez donc un instant.

M. D E V E R N A N T.

Eh, non parbleu, je manquerois la piece nouvelle, il est tout-à-l'heure la demie.

MADAME DE VERNANT.

Mais il faut que je vous parle absolument.
Soupez-vous ici ?

M. DE VERNANT.

Je n'en fais rien ; M. l'abbé , je vous donne
bien le bon jour.

L'ABBÉ.

Vous êtes bien pressé !

SCENE IV.

MADAME DE VERNANT, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

QU'EST-CE que vous avez donc aujourd'hui ,
madame ?

MADAME DE VERNANT.

C'est mon mari ; vous savez bien comme font
ces messieurs-là.

L'ABBÉ.

Oui , je les connois un peu. En vérité , je
n' imagine pas comment les femmes peuvent se
déterminer à se marier.

MADAME DE VERNANT.

Vous n' imaginez pas ? C'est bientôt dit : eh ,

fait-on ce qu'on fait ? Cela vous est bien aisé à dire.

L' A B B É.

Il est vrai que. . . .

Madame D E V E R N A N T.

Ce n'est pas nous qui nous marions : aussi si je peux jamais devenir veuve, croyez que. . .

L' A B B É.

Oh, pour cela, vous avez bien raison ; voilà l'état que j'aurois ambitionné, si j'avois été femme.

Madame D E V E R N A N T.

Mais c'est qu'il n'y a que celui-là. Vous apportez un bien considérable à votre mari, & vous n'en jouissez pas ; ce n'est pas la peine.

L' A B B É.

Voilà ce que j'ai pensé cent fois.

Madame D E V E R N A N T.

Et encore ils refusent tout, pour donner à des créatures qui font mal au cœur.

L' A B B É.

Il est vrai que je ne conçois pas le goût des hommes d'à présent. A propos de cela, votre beau-frère, à ce qu'on m'a dit, vient de prendre la petite Réminy.

Madame D E V E R N A N T.

Eh bien, oui, & l'on trouvera mauvais...

L' A B B É.

Elle est très-jolie.

Madame D E V E R N A N T.

Oui, c'est une petite horreur, qui ne fait pas danser, & l'on trouve cela charmant.

L' A B B É.

Elle a de jolis yeux.

Madame D E V E R N A N T.

Vous trouvez cela, vous ?

L' A B B É.

Quand je dis... c'est joli pour une fille.

Madame D E V E R N A N T.

Allons, l'abbé, vous ne vous y connoissez point du tout.

L' A B B É.

Cela peut être, vous savez bien que je ne vois pas de loin ; mais c'est madame de Rouviere qui est charmante.

Madame D E V E R N A N T.

Madame de Rouviere ?

L' A B B É.

Oui, elle est revenue de Bretagne, j'ai dîné aujourd'hui avec elle ; d'honneur, elle est éblouissante !

Madame D E V E R N A N T.

Mais, ne dites donc pas de ces choses - là, l'abbé; nous avons été ensemble au couvent, elle est noire à faire peur, mal faite...

L' A B B É.

Pour la taille, je ne fais pas; cependant il me semble que...

Madame D E V E R N A N T.

Allons, vous êtes comme le président à qui chat coëffé tourne la tête.

L' A B B É.

Il se peut bien que...

Madame D E V E R N A N T.

C'est madame de Mirevault qui est charmante: voilà ce qu'on appelle une femme, cela!

L' A B B É.

Oui, mais elle a quarante ans.

Madame D E V E R N A N T.

Eh bien, qu'est-ce que cela fait? Voilà comme font les hommes; que fait l'âge, quand une femme est aimable?

L' A B B É.

Vous avez raison.

Madame D E V E R N A N T.

Soupez - vous ici ce soir, l'abbé?

L' A B B É.

L' A B B É.

Non , j'en suis désespéré.

Madame D E V E R N A N T.

Vous venez pour vous excuser apparemment ;
car vous m'aviez promis hier.

L' A B B É.

Je ne crois pas , parce que je suis engagé il y
a plus de quinze jours.

Madame D E V E R N A N T.

Cela n'est pas vrai ; voyons où ?

L' A B B É.

Chez la comtesse.

Madame D E V E R N A N T.

C'est encore une jolie personne que votre
comtesse ! une petite sotte , qui ne reconnoît per-
sonne , qui est plus ridicule : elle a des dents qui
ne finissent pas ; mais vous ne voyez rien de tout
cela , vous autres hommes , voilà comme vous
êtes.

L' A B B É.

Je vous assure que vous seriez très-contente
d'elle , si vous la connoissiez.

Madame D E V E R N A N T.

Je ne crois pas que cela m'arrive.



SCENE V.

Madame DE VERNANT, L'ABBÉ, LE
CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR le chevalier des Glands.

L'ABBÉ.

Je m'en vais.

Madame DE VERNANT.

Où allez-vous donc l'abbé ? est-ce le chevalier qui vous chasse ?

L'ABBÉ.

Non ; mais vous savez bien...

LE CHEVALIER.

Eh bien , M. l'abbé , je romps un tête-à-tête ? cela vous fâche , il est dangereux , l'abbé , madame.

Madame DE VERNANT.

Je vous dis , l'abbé , que je veux que vous restiez.

L'ABBÉ.

Mais , j'ai affaire , en honneur.

L E C H E V A L I E R.

Sans doute, il a quelque veuve à consoler, c'est le consolateur des veuves, madame ; grand joueur de cavagnole, j'ai découvert cela, moi : tel que vous me voyez.

MADAME D E V E R N A N T.

Ah, voilà pourquoi il ne veut pas souper ici.

L E C H E V A L I E R.

Oui, & quand la partie est finie, il reste le dernier pour faire les comptes.

L' A B B É.

M. le chevalier, je n'aime point ces plaisanteries-là, je vous prie.

L E C H E V A L I E R.

Je ne plaisante point, il fait le modeste, l'abbé ; si donc ! c'est le plus mauvais ton du monde... Attendez, comment est-ce qu'elle se nomme ? Madame de... C'est dans le Marais toujours, mais non ; je crois que je me trompe ; la rue Cassette ; c'est au faubourg... Eh bien, il s'en va réellement.

MADAME D E V E R N A N T.

Adieu donc, l'abbé.





S C E N E V I.

Madame DE VERNANT, LE CHEVALIER.

Madame D E V E R N A N T.

VOUS le tourmentez horriblement , ce pauvre abbé.

L E C H E V A L I E R.

Bon !

Madame D E V E R N A N T.

Pourquoi donc en uniforme aujourd'hui ?

L E C H E V A L I E R.

Est-ce que nous n'avons pas eu la revue du commissaire ; je n'ai eu que le tems de faire ôter mes guêtres.

Madame D E V E R N A N T.

Vous devez être fatigué.

L E C H E V A L I E R.

Je vous le demande ! & je dois aller souper à la campagne encore.

Madame D E V E R N A N T.

Cela ne va-t-il pas finir ?

L E C H E V A L I E R.

Je l'espère ; la revue du roi est le vingt-un.

Il faisoit aujourd'hui une pouffiere abominable.

MADAME DE VERNANT.

Vous n'avez donc pas dîné ?

LE CHEVALIER.

J'ai mangé un morceau avec nos messieurs. A propos , madame de Mirecourt est venue nous voir à cheval.

MADAME DE VERNANT.

A cheval ? je crois qu'elle y est bien mal.

LE CHEVALIER.

Non , pas trop , elle est assez hardie à cheval.

MADAME DE VERNANT.

Pour ce qui est d'être hardie , ce n'est pas là ce qui lui manque ; elle a l'air un peu fille.

LE CHEVALIER.

Ah , ne dites donc pas cela ; il est vrai que je ne crois pas qu'on languisse long-tems avec elle , & j'ose me flatter que si j'avois voulu . . . mais dans ce tems-là . . . vous savez bien . . .

MADAME DE VERNANT.

Aviez-vous déjà madame de Mirevault ?

LE CHEVALIER.

Madame de Mirevault ? si donc !



 S C E N E VII.

Madame DE VERNANT, LE CHEVALIER,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

C'EST un billet de la part de madame de Rouviere.

Madame DE VERNANT.

. Madame de Rouviere ! de quoi s'avise-t-elle ?
(*Elle lit.*) Non. Dites à son laquais que je ne
peux pas , que je vais sortir dans le moment ,
& revenez. (*Au chevalier.*) Elle me demande
à souper ; elle dit qu'elle va me venir prendre
pour aller au rempart , je ne la puis souffrir. Son-
nez un peu , chevalier. Je m'en vais aller à l'opéra ;
il m'ennuye à mourir , cela ne fait rien. Venez-
y , chevalier , nous causerons. (*Au laquais qui
entre.*) Mes chevaux.

LE LAQUAIS.

Madame , ils font mis.

LE CHEVALIER.

Est - ce aujourd'hui votre loge ?

Madame D E V E R N A N T.

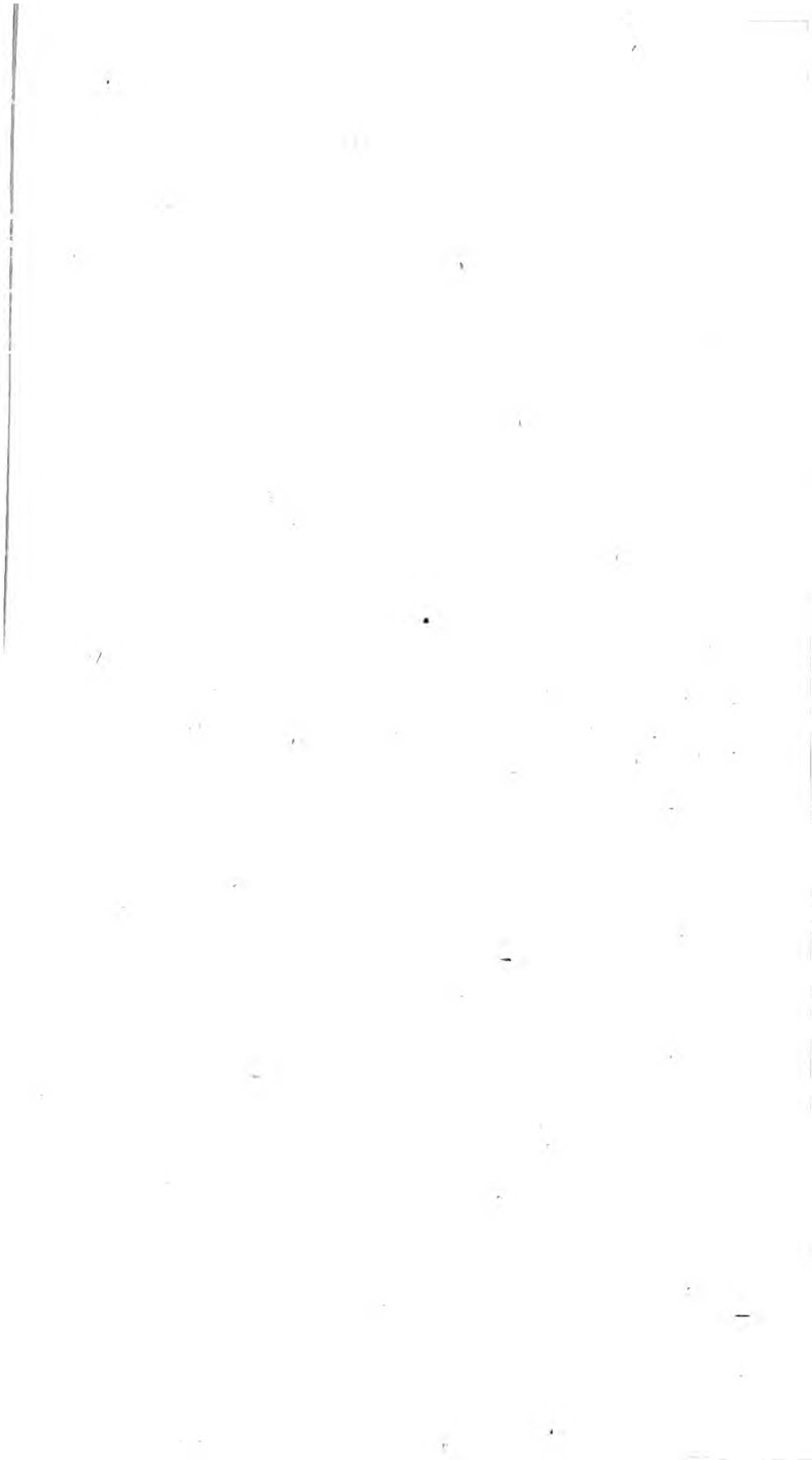
Oui, laissez-là votre campagne, & venez souper chez ma mere ; madame de Perfin y fera.

L E C H E V A L I E R.

Vous le croyez ?

Madame D E V E R N A N T.

J'en suis sûre. Cela vous détermine, n'est-ce pas ? C'est honnête. (*Au laquais.*) Dites que je ne souperai pas ici. (*Ils s'en vont.*)



LES FAUX
INDIFFÉRENS.

PROVERBE VII.



P E R S O N N A G E S .

LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

HENRIETTE , *femme-de-chambre de la
comtesse.*

La scene est chez la comtesse.



LES FAUX

INDIFFÉRENS,

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

HENRIETTE !

HENRIETTE.

Madame !

LA COMTESSE.

Donnez-moi. . . .

HENRIETTE.

Quoi, madame ?

LA COMTESSE.

Mon écritoire. . . . Non, un siege.

HENRIETTE.

Madame me paroît bien inquiète, bien agitée.

L A C O M T E S S E , *s'asseyant.*

Ah, Henriette ! ma situation est inconcevable !

H E N R I E T T E .

Comment, madame, auriez-vous à vous plaindre de M. le chevalier ?

L A C O M T E S S E .

Eh non, au contraire ; il ne m'est que trop fidele.

H E N R I E T T E .

Que trop fidele ! Voilà un reproche qui est nouveau.

L A C O M T E S S E .

Sans doute, & plus il est rare, plus il me semble que j'ai de torts.

H E N R I E T T E .

Comment, vous trouvez qu'il vous aime trop ?

L A C O M T E S S E .

Oui.

H E N R I E T T E .

Eh bien, épousez-le, il changera bientôt.

L A C O M T E S S E .

Quoi, tu veux que j'épouse un homme que je n'aime pas ?

H E N R I E T T E .

Vous ne l'aimez plus ?

L A C O M T E S S E.

Non , & voilà ce qui me tourmente.

H E N R I E T T E.

C'est pourtant ce qui devoit vous tranquilliser ; ce n'est que lorsque l'on aime , qu'on est en proie aux tourmens , aux ennuis , aux . . .

L A C O M T E S S E.

Je vois bien que tu ne me comprends pas ; car enfin , qu'ai-je à reprocher au chevalier ? Rien. On ne sauroit aimer plus vivement , avec plus de délicatesse . . . Il est affreux d'être ingrate sans le vouloir , sans aucun sujet de plainte.

H E N R I E T T E.

Moi , madame , je ne vois rien là d'affreux ; vous êtes comme vous étiez avant de l'aimer.

L A C O M T E S S E.

Tu ne conçois pas que mon indifférence va faire son malheur ?

H E N R I E T T E.

Il est vrai qu'il perdra beaucoup , en perdant un cœur comme le votre , madame ; mais puisque vous ne le quittez pas pour en aimer un autre , quel tort avez-vous ? On n'est pas maître de son cœur , & d'ailleurs laissez-le toujours vous aimer , cela ne vous coûtera rien.

L A C O M T E S S E .

Quoi, je le tromperois ?

H E N R I E T T E .

Il fera encore trop heureux.

L A C O M T E S S E .

Oui ; mais c'est une fausseté dont je suis incapable ; cependant , lui laisser appercevoir que je ne l'aime plus , c'est lui donner la mort. Non , je ne puis m'y déterminer. Sa présence m'embarasse , & je crains autant de le voir , qu'il desire d'être avec moi.

H E N R I E T T E .

Eh bien , madame , ne le voyez pas ; mais écrivez-lui.

L A C O M T E S S E .

Quelle sera sa douleur ! à quel désespoir il va se livrer !

H E N R I E T T E .

J'entends quelqu'un , c'est lui-même , déterminez-vous.

L A C O M T E S S E .

Oh ciel ! dis-lui d'attendre je vais rêver au parti que je dois suivre.



SCENE II.

LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE.

MONSIEUR le chevalier.....

LE CHEVALIER.

Eh bien, que fait la comtesse ? Puis-je la voir ?

HENRIETTE.

Elle est très-occupée. Si vous voulez pourtant, je vais lui demander.

LE CHEVALIER.

J'avois à lui parler ; mais cela ne presse pas.

HENRIETTE.

Je m'en vais lui dire que vous êtes ici.]

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas la détourner.

HENRIETTE.

Attendez un instant.





S C E N E I I I.

LE CHEVALIER, *révant.*

JE n'aurois pas dû rester. Par où m'y prendre pour lui annoncer ? Qui m'eût dit qu'un jour j'aurois pu cesser de l'aimer ? Cependant, il n'est que trop vrai ! . . . Est-elle moins belle , moins tendre ? Non , voilà ce qui me désespère ! . . . Sur le point de l'épouser , rompre sans raison . . . Il le faut bien . . . Je consens qu'elle me haïsse ; mais je ne veux pas que jamais elle puisse me mépriser . . . Que lui dire ? que je ne l'aime plus ? Moi qui lui ai juré cent fois de ne vivre que pour elle , de l'adorer jusqu'au dernier soupir . . . Ah , quelle barbarie ! je pourrois me résoudre à lui plonger le poignard dans le sein , moi qu'elle aime ! ah que dis-je ? dont elle attend le bonheur de sa vie ; je serois un monstre ? . . . Mais si je lui écrivois ? . . . Oui , si je rougis de mon indifférence , je ne dois pas rougir d'une action qui prouve l'honnêteté de mon ame. (*Il écrit.*) « Mon cœur » m'avoit trompé , madame. » O ciel ! elle en mourra.

mourra. (*Il écrit.*) « Si vous le voulez cependant, je tiendrai ma promesse, je ne peux pas être à un autre qu'à vous; je ne suis pas capable d'une pareille perfidie. Je perds bien plus que vous, puisque rien ne pourra jamais me tenir lieu d'un amour qui m'étoit si précieux. » Donnons cette lettre à Henriette, & fuyons promptement. *Il plie & cache la lettre.*

S C E N E I V.

LE CHEVALIER, HENRIETTE.

H E N R I E T T E.

MONSIEUR le chevalier, madame ne fauroit vous voir aujourd'hui, & elle m'a chargée de vous remettre ce billet.

L E C H E V A L I E R.

Eh bien, comme il lui plaira. Je lui ai écrit aussi, donnez-lui cela.

H E N R I E T T E.

Je vais le lui remettre dans l'instant.

S C E N E V.

L E C H E V A L I E R.

QU'ELLE est éloignée d'imaginer ce qu'elle va

lire ! Voyons ce qu'elle peut me mander. (*Il lit bas.*) Est-il possible ? ai-je bien lu ! *Il lit haut.* C'est avec la plus vive douleur, M. le chevalier, que je vous écris ceci. Il ne faut plus nous voir : je ne suis plus digne de vous. Je ne saurois vous tromper ; il ne sera plus de bonheur pour moi, vous seul me l'aviez fait concevoir, mon cœur s'y refuse, il n'est plus sensible, j'y perds plus que vous ; vous êtes vengé, & vous devez l'être ; c'est une satisfaction que je vous dois. Ménagez-vous, & que votre désespoir ne me fasse pas repentir d'avoir été trop vraie. Adieu.

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

Elle ne m'aime plus ! Avec quelle froideur elle me l'annonce ! Elle m'avoit prévenu, & je craignois de lui déchirer le sein ! L'ingrate ! qui a pu me faire perdre son cœur ? Mais que dis-je ! Non, elle ne m'a jamais aimé. Quelle affreuse pensée ! Elle auroit pu me tromper ! Dieux ! quelle horrible situation ! (*Il s'appuie sur la table, la tête sur ses deux mains. La comtesse entre, & le voit dans cette situation.*)



SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

QUOI, chevalier, vous ! vous avez pu écrire que vous ne m'aimiez plus !

LE CHEVALIER.

Aurois-je jamais pu penser que je dusse avoir un pareil reproche à vous faire, sans craindre de vous offenser ! Ah, comtesse, non, votre cœur n'a pu vous dicter ce billet !

LA COMTESSE.

Quoi, vous vous plaignez, quand au même instant vous êtes encore plus coupable, quand je craignois tout de votre désespoir !...

LE CHEVALIER.

Et vous êtes-vous trompée ? Non, madame, j'en mourrai ! Vivez heureuse, puisque vous pouvez l'être encore sans moi.

LA COMTESSE.

Ingrat, connoissez - vous si peu mon cœur ! Ah ! sans doute, puisque vous avez consenti à le perdre. Quelle étoit mon erreur !

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, ô ciel !... quelle joie infen-

116 PROVERBES DRAMATIQUES.

fée !... Ah , madame , si je vous paroïs actuellement indigne d'un si doux retour , le tems , mon repentir , tout vous prouvera que c'est un égarement que je ne me pardonnerai jamais. Trop heureux , si je puis espérer qu'un jour vous me regretterez !

L A C O M T E S S E .

Et que fais-je donc à présent ?

L E C H E V A L I E R .

Quoi , vous me pardonneriez ! Quelle seroit mon bonheur ! Vous m'aimeriez encore ?

L A C O M T E S S E .

Ai - je jamais cessé ? Mon cœur n'étoit - il pas alarmé de tout ce que vous souffririez par ce cruel aveu ? C'est une erreur de l'esprit , que je ne puis comprendre.

L E C H E V A L I E R .

Àh , nos cœurs ne sont pas faits pour être désunis ! Ne différons plus de former un lien dont le retard avoit irrité l'amour contre nous.

L A C O M T E S S E .

Il en deviendra plus fort & plus durable. Oui , chevalier , l'indifférence a manqué son coup ; elle va nous fuir sans retour.

L E C H E V A L I E R .

Je jure & je sens que je vais vous aimer jusqu'au dernier soupir. (*Il lui baise la main.*)

LE PORTRAIT.

PROVERBE VIII.

P E R S O N N A G E S.

M. BERNARD, *peintre en portrait.*
M. DURBAIN, *peintre d'histoire.*
LA COMTESSE DE MINEVILLE.
LE COMTE DE MINEVILLE.
LA PRÉSIDENTE DE BERMONT.
L'ABBÉ DES ÉGARDS.
LE CHEVALIER DE ROUVIERE.
LE BARON D'ORBAN, *amateur.*
CHAMPAGNE, } *laquais.*
COMTOIS, }
LA FRANCE, *cocher.*
GERMAIN, *élève de M. Bernard.*

La scène est dans l'atelier de M. Bernard, où il y a un portrait de femme sur un chevalet, & beaucoup d'autres portraits autour de l'atelier.



LE PORTRAIT,

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

M. BERNARD , *se promenant , regardant à la fenêtre , revenant au portrait qui est sur le chevalet , & s' impatientant.*

IL se fait déjà tard. La peste soit des femmes ! elles ne finissent jamais rien : si le tems se couvre , c'est une après - midi de perdue. Le jour s'en va. Mais j'entends quelqu'un ; j'avois tort de me fâcher , c'est elle sans doute. Le soleil est encore haut , & j'aurai le tems de faire une bonne séance. Bon. Je me trompois , c'est M. Durbain.





S C E N E I I.

M. BERNARD, M. DURBAIN.

M. DURBAIN.

BONJOUR, mon ami; que faites-vous donc là ?

M. BERNARD.

Rien. J'attends une diable de femme qui m'a déjà manqué de parole cinq ou six fois; elle me fait perdre plus de tems ! . . .

M. DURBAIN.

Il faut faire des esquisses en attendant.

M. BERNARD.

C'est bon pour vous qui peignez l'histoire; mais nous autres peintres de portraits, à quoi cela nous serviroit-il ?

M. DURBAIN.

Qu'est-ce que vous avez là sur votre cheval ?

M. BERNARD.

C'est cette comtesse de Mineville, que j'attends.

M. DURBAIN.

Ah, ah ! Voilà qui est très-bien ! Le fond est

d'un bon ton , très-vaporeux ; mais c'est fini.

M. B E R N A R D.

Oui , fini ! Et la ressemblance , dont on n'est jamais content !

M. D U R B A I N.

Ah , qu'ils s'accommodent !

M. B E R N A R D.

Cela vous est bien aisé à dire ; on voit bien que vous ne peignez pas le portrait.

M. D U R B A I N.

J'en ferois , si je voulois ; mais je n'aurois jamais cette patience-là. Pourvu que je mette dans mes têtes l'expression que je veux qu'elles aient , c'est tout ce qu'il me faut.

M. B E R N A R D.

Vous avez raison. Eh bien , nous autres , nous mettrions toutes les expressions , les minauderies & les grimaces qu'une femme peut faire , je vous réponds qu'on ne seroit pas encore content.

M. D U R B A I N.

C'est aussi trop fort.

M. B E R N A R D.

Tenez , vous vous souvenez bien de cette jeune mariée que vous trouvâtes ici un jour ,

qui vous parut si jolie & que vous disiez que vous voudriez bien avoir pour faire une tête de Vénus ?

M. D U R B A I N.

Ah ! oui , oui , je me rappelle ; charmante , fraîche ; on voit couler le sang sous la peau , la colorer , l'animer.

M. B E R N A R D.

Eh bien , elle a le plus vilain mâtin de mari qu'on puisse rencontrer.

M. D U R B A I N.

Cette femme-là ?

M. B E R N A R D.

Oui , cette femme-là. J'en ai fait le portrait de ce mari , & très - ressemblant , même trop en beau. Cette diable de femme d'abord en paroïssoit enchantée ; cependant , à force de réflexions , elle se refroidit sur ce portrait : je le regarde ; je n'y vois rien de changé ; je la presse de me dire ce qu'elle y trouve ; elle héfite , regarde son mari tendrement ; il riposte par la plus hideuse grimace , se croyant charmant , & elle s'écrie tout d'un coup , non , ce ne sont pas là les petits yeux de mon mari quand il me regarde.

M. D U R B A I N.

Ah, quel peste de conte !

M. B E R N A R D.

D'honneur, rien n'est plus vrai ; le portrait m'est resté.

M. D U R B A I N.

J'enverrois le métier à tous les diables.

M. B E R N A R D.

J'en ai été tenté bien des fois ; mais il faut vivre. Si j'étois garçon, avec un peu de philosophie je me tirerois d'affaire.

M. D U R B A I N.

Oui, vous avez raison. J'entends quelqu'un.

M. B E R N A R D.

C'est peut-être elle. Non, c'est l'abbé des Egards.

S C E N E III.

M. BERNARD, L'ABBÉ, M. DURBAIN.

L' A B B É.

BONJOUR, M. Bernard. (*A M. Durbain.*)
Monfieur, je fuis votre ferviteur. Eh bien, la comteffe n'est pas encore venue ?

M. BERNARD.

Non , monsieur. Il y a deux heures que je l'attends.

L' A B B É.

Elle est étonnante ! Avez - vous du tabac ? Le mien est un peu sec ; mon laquais a oublié de m'en donner avant de sortir.

M. D U R B A I N.

M. l'abbé , si vous voulez du mien , il n'est pas mauvais.

L' A B B É.

Volontiers. (Prenant du tabac.) Il est très-bon. Eh bien , le portrait ?

M. BERNARD.

Le voilà.

L' A B B É.

A merveilles ! c'est cela. Elle trouve pourtant la bouche un peu grande , & il me semble que vous pourriez. . . .

M. BERNARD.

Mais , monsieur , on veut qu'elle rie.

L' A B B É.

Oui , j'entends bien ; cependant. . . .

M. BERNARD.

Si je la diminue , elle sera sérieuse , ou le portrait ne ressemblera pas.

L' A B B É.

Vous avez raison. Je lui ai dit tout cela ;
c'est le diable avec les femmes , n'est - ce pas ,
M. Bernard ?

M. B E R N A R D.

Ah , monsieur , à qui le dites - vous !

L' A B B É.

Ne pourriez - vous pas un peu agrandir les
yeux ?

M. B E R N A R D.

Mais , M. l'abbé , en conscience , les a-t-elle
aussi grands qu'ils sont là ?

L' A B B É.

Je fais bien que non ; mais pour la contenter ,
si vous pouviez . . .

M. D U R B A I N.

Ne voyez - vous pas , M. l'abbé , qu'il n'y au-
roit plus de proportions dans cette tête ? Puis-
que le portrait ressemble & qu'il est agréable ,
que veut - on de plus ?

L' A B B É.

Moi , je pense comme vous , je le leur ai dit.
Ah , je crois pourtant que la voilà ! Je vais au-
devant d'elle.

M. D U R B A I N.

Adieu, mon ami. Je te souhaite de la patience.

M. B E R N A R D.

J'en ai grand besoin.

M. D U R B A I N.

Je m'en vais à l'académie : viendras-tu souper avec nous ?

M. B E R N A R D.

Je ne fais pas. Je ferai ce que je pourrai.



S C E N E I V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
L'ABBÉ, M. BERNARD.

L A C O M T E S S E.

MONSIEUR Bernard, je crois que vous allez bien me gronder.

M. B E R N A R D.

Madame....

L A C O M T E S S E.

C'est affreux, la quantité de choses que j'ai eu à faire aujourd'hui !

L' A B B É.

Il est vrai, madame la comtesse, que per-

sonne au monde n'est continuellement si occupé que vous.

L A C O M T E S S E.

J'ai cru que la tête m'en tourneroit , & je n'ai rien fini encore. Je n'ai pas trouvé un seul taffetas de joli ; ils sont tous affreux cette année. Il faudra que je m'en fasse apporter d'autres demain.

L ' A B B É.

Avez-vous vu ceux de madame de Mortiere ?

L A C O M T E S S E.

Vous parlez là d'horreur , l'abbé ; allons , vous n'avez pas de goût.

L ' A B B É.

Pouvez-vous me dire cela , à moi qui suis un de vos plus grands admirateurs ?

L A C O M T E S S E.

M. Bernard , où faut-il que je me mette ?

M. B E R N A R D.

Ici , madame.

L A C O M T E S S E.

Comme cela ?

M. B E R N A R D.

Un peu plus de ce côté - ci à gauche.

L A C O M T E S S E.

Du côté de la porte?

M. B E R N A R D.

Non, madame ; au contraire.

L A C O M T E S S E.

Ah, oui, vous avez raison ; c'est à droite : je ne fais ce que je dis. Vous me trouverez les yeux bien petits aujourd'hui, M. Bernard ; je n'ai pas dormi de la nuit. Où est donc le chevalier ? Ah, le voilà !

M. B E R N A R D.

Madame, si vous vouliez seulement me donner un quart d'heure sans remuer, cela seroit plus tôt fini.

L A C O M T E S S E.

Oh, tant que vous voudrez ; mais il faut que j'aille à l'opéra aujourd'hui. Me tiens-je bien ?

M. B E R N A R D.

A merveilles.

L A C O M T E S S E.

Je me tiendrais comme cela tout le jour.

M. B E R N A R D.

Allons, cela ira bien.

L A

LA COMTESSE *se levant.*

Ah, l'abbé ! Je crois que j'ai quelque chose sous moi ; voyez un peu.

M. BERNARD.

Mais, madame. . . .

LA COMTESSE.

Non, non, il n'y a rien. M. Bernard, ne me grondez pas. Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Madame ?

LA COMTESSE.

Mais approchez - vous donc : je ne peux pas vous parler d'une lieue.

LE CHEVALIER.

Eh bien, me voilà.

LA COMTESSE.

Ecoutez que je vous dise. *Elle parle bas au chevalier.*

L'ABBÉ.

Madame, M. Bernard ne peut pas travailler.

LA COMTESSE.

Un moment. Je n'ai qu'un mot à dire au chevalier ; cela fera fini dans l'instant. *Elle continue.*

M. B E R N A R D.

M. l'abbé, je vous demande en conscience s'il est possible de faire quelque chose de bien de cette façon-là.

L E C H E V A L I E R, à la Comtesse.

Oui, oui.

L A C O M T E S S E.

Chevalier, vous entendez? Allons, voilà qui est fini. Je suis entièrement à vous, monsieur. Cela avance-t-il? la bouche, les yeux... L'abbé, vous avez dit?... Ah! chevalier, j'oubliais. *Elle lui parle encore tout bas.*

L' A B B É, *bas à M. Bernard.*

Le trou du menton est-il assez marqué?

M. B E R N A R D.

S'il étoit plus fort...

L A C O M T E S S E.

Je ne me tiens pas trop bien, M. Bernard?

M. B E R N A R D.

Madame.....

L A C O M T E S S E.

L'abbé, vous ne dites rien?

L' A B B É

Madame, je regarde si....

L A C O M T E S S E.

Chevalier, donnez-moi du tabac. (*Elle prend du tabac.*) L'abbé, contez-moi une histoire.

L' A B B É.

Une histoire, madame?

L A C O M T E S S E.

Oui, oui. (*A M. Bernard.*) Monsieur, puis-je regarder actuellement?

M. B E R N A R D.

Non, madame, pas encore; un instant, je vous prie. Un peu à droite.

L A C O M T E S S E.

Eh bien, l'abbé, dites donc?

L' A B B É.

Madame, je me souviens qu'à Bordeaux il y avoit....

L A C O M T E S S E.

Ah! c'est une histoire de son pays. Cela sera délicieux. Où est donc le chevalier?

L E C H E V A L I E R.

Me voilà.

L A C O M T E S S E.

Vous êtes aujourd'hui d'un ennui, d'une tristesse mortelle. Eh bien, l'abbé?

L' A B B É.

Il y avoit donc à Bordeaux une femme charmante.

L A C O M T E S S E.

A Bordeaux ! Je ne crois pas cela.

L' A B B É.

Si vous l'aviez connue , vous diriez comme moi.

L A C O M T E S S E.

Je suis bien fûre que non ; l'abbé.

L' A B B É.

Tout comme il vous plaira ; mais cela est certain. Cette femme avoit un mari , fort honnête homme d'ailleurs , mais le plus ennuyeux des mortels.

L A C O M T E S S E.

Comme mon mari , n'est-ce pas

L' A B B É.

Point du tout ; je ne dis pas cela. Ce mari s'appelloit , je pense , M. de Morangeac.

L E C H E V A L I E R.

L'abbé , est-ce de ces Morangeacs que nous avons dans la maison du roi ?

L' A B B É.

C'est cela même ; ce sont des gens de très-bonne maison.

LE CHEVALIER.

Je le fais bien.

LA COMTESSE.

Chavalier, vous êtes odieux, vous interrompez toujours, & nous ne saurons pas l'histoire.

M. BERNARD.

Madame, un peu de mon côté, s'il vous plait; l'épaule un peu effacée; un moment; bon.

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, je ne pourrai jamais me tenir comme cela. Eh bien, l'abbé, M. de Morangeac?....

L'ABBÉ.

M. de Morangeac étoit très-amoureux de sa femme. Il ne faut pas que cela vous étonne; c'est assez commun en province.

LA COMTESSE.

J'espère qu'elle ne l'aimoit pas, elle, cet ennuyeux - là?

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi.

LA COMTESSE.

La fotte créature!

L'ABBÉ.

Son mari ne la quittoit jamais; on ne les voyoit point l'un sans l'autre.

L A C O M T E S S E .

Et vous dites qu'elle étoit charmante ?

L' A B B É .

Oui, jeune, fraîche, vive, aimable, de l'esprit comme les anges, adorable enfin. Je l'ai connue, moi qui vous parle, comme je vous connois.

L A C O M T E S S E , *dédaigneusement.*

C'étoit donc une vertu ?

L' A B B É .

Une vertu ? Non pas une vertu, si vous voulez. . . Vous allez voir, vous allez voir.

L A C O M T E S S E .

Cette femme - là me déplaît à mourir ; il me semble que je la vois d'ici.

L' A B B É .

Madame de Morangeac se fit donc peindre un jour en Hébé.

L A C O M T E S S E , *faisant la grimace.*

En ? . . .

L' A B B É .

En Hébé, la déesse de la jeunesse,

L A C O M T E S S E .

En Hébé, une provinciale !

L' A B B É.

Quelqu'un qui étoit là , dit à son mari qu'il devoit se faire peindre en Jupiter dans le même tableau.

L A C O M T E S S E, *se récriant.*

M. de Morangeac en Jupiter !

L' A B B É.

M. de Morangeac en Jupiter. Cela lui étoit assez indifférent , & je crois qu'il y auroit été peint ; mais un capitaine de dragons , très-amoureux de madame de Morangeac , qui étoit là , & très-ennuyé de voir son mari toujours avec elle , dit à celui qui donnoit le conseil : quoi , monsieur , vous ne voulez pas que madame soit jamais seule , pas même en peinture ?

L A C O M T E S S E.

Il avoit raison ; comment se nommoit-il ?

L' A B B É.

Le chevalier , de , de . . . de Grainfort , ou un autre nom , je ne me rappelle pas bien. Madame de Morangeac l'entendant , se retourne , rougit , & l'on dit que depuis ce tems-là elle vit son mari comme il paroïssoit à tout le monde.

L A C O M T E S S E.

Vous avez beau dire , je n'aime pas plus pour

cela votre madame de Morangeac. Eh bien ;
M. Bernard ?

M. BERNARD *se levant , & reculant le
portrait.*

Madame , si vous voulez à présent regarder. . .

LA COMTESSE *voulant se lever.*

Affurément. Voyons , voyons ; chevalier ,
vous marchez sur moi. Encore ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas ma faute ; je ne fais par où
passer.

L'ABBÉ.

Madame la comtesse , vous devez être con-
tente !

LA COMTESSE.

Moi , oui , si je ressemble à cela. Je voudrais
pourtant que la coëffure fût plus haute un peu.
M. Bernard , ne pourriez-vous pas ? . . .

M. BERNARD.

Madame , cela est aisé à faire.

LA COMTESSE.

Oui , c'est fort joli ; ne trouvez-vous pas ,
l'abbé ?

L'ABBÉ.

Cela ne peut pas être autrement , fait d'après
vous , & je le trouve à merveilles !

LA COMTESSE.

Au vrai?... Dites-donc?

L'ABBÉ.

On ne peut pas mieux.

LA COMTESSE.

J'en suis très-contente à présent ; & si vous voulez que je vous dise, je n'espérois pas qu'il feroit si bien.

M. BERNARD.

Madame, il faut le tems à tout, & je suis charmé que....

LA COMTESSE.

Chevalier, vous ne dites rien?

LE CHEVALIER.

Moi, je vous ai déjà dit qu'il étoit bien, dès la première fois.

LA COMTESSE.

Et ressemblant?

LE CHEVALIER.

Il n'y a personne qui ne le reconnoisse.

L'ABBÉ.

Madame, voilà M. le comte. Nous verrons ce qu'il dira.





S C E N E V.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, M. BERNARD.

L A C O M T E S S E.

MONSIEUR, monfieur, venez voir.

L E C O M T E *regarde en paffant.*

C'est plus joli que vous.

L A C O M T E S S E.

Voilà bien comme font les maris ! Mais le trouvez-vous reffemblant ?

L E C O M T E.

Très-fort.

L A C O M T E S S E.

Voilà tout ce que nous en aurons.

L E C O M T E.

Bonjour, l'abbé. Chevalier, vous n'êtes pas venu hier au foir.

L E C H E V A L I E R.

Je n'ai pas pu.

L A C O M T E S S E.

Mais, monfieur, laissez cela, & dites - nous ce que vous trouvez.

L E C O M T E.

Je vous l'ai déjà dit, trop joli. *Il parle au chevalier.*

L A C O M T E S S E.

Moi, il me plaît fort. La présidente n'arrive point ! A qui le ferions-nous bien voir ? Ah, l'abbé ! faites entrer mes gens. Ils sont un peu bêtes ; mais cela ne fait rien.

L' A B B É.

C'est bien dit. (*Il va à la porte.*) Entrez, messieurs ; madame la comtesse vous demande.



S C E N E V I.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, M. BERNARD, COMTOIS, CHAMPAGNE.

L A C O M T E S S E.

TENEZ, Champagne, à qui cela ressemble-t-il ?

C H A M P A G N E.

A madame la comtesse.

L A C O M T E S S E.

Et vous, Comtois ?

C O M T O I S.

C'est madame tout craché.

L A C O M T E S S E.

Madame tout craché ! J'aime cela. Moi, je le trouve charmant ! Faisons monter mon cocher. Champagne, faites-le venir, sans lui dire pourquoi.

LE COMTE, *causant avec le chevalier.*

Qu'on tienne les chevaux pendant ce tems-là.

C H A M P A G N E.

Oui, monsieur.



S C E N E V I I.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, M. BERNARD.

L A C O M T E S S E.

M. Bernard, c'est délicieux ! Je me trouve là ; c'est moi entièrement ! Tenez, l'abbé, comme cela de côté. *Elle regarde le tableau de côté.*

L' A B B É.

Oui, oui, très-bien. Vous voyez qu'il faut laisser faire ces messieurs à leur fantaisie ; ils en savent plus long que nous.

L A C O M T E S S E.

Je voudrais bien l'emporter avec moi ; cela se peut-il ?

M. BERNARD.

Non, madame; c'est tout frais, cela ne feche pas si promptement.

LA COMTESSE.

Ah, oui! Voilà la France.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, M. BERNARD, LA FRANCE.

LA COMTESSE.

ALLONS, venez ici, la France. Regardez cela.

LA FRANCE.

Ah! madame, je n'ai que faire de regarder, je vois bien que c'est vous.

LA COMTESSE.

Il l'a reconnu tout de suite.

LA FRANCE.

Est-ce là tout, madame?

LA COMTESSE.

Comment tout? Ils sont excellens, ces gens-là! Oui, oui, c'est tout. Allez-vous-en. J'entends un carrosse; c'est sûrement la présidente. M. le comte, où allez-vous donc?

LE COMTE, *s'en allant.*

Aux Tuileries, avec le chevalier.

LA COMTESSE.

Il est de trop bonne heure; dites donc?... *Ils s'en vont toujours.*



S C E N E I X.

LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE,
L'ABBÉ, M. BERNARD.

LA PRÉSIDENTE.

AH, mon dieu! on étouffe ici.

LA COMTESSE.

Bonjour, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Savez-vous, madame, qu'il y a une heure que je vous cherche dans ce quartier-ci? L'abbé, vous auriez bien dû me venir prendre.

L'ABBÉ.

Il m'a été absolument impossible.

LA PRÉSIDENTE.

Ah, mon dieu, que de portraits! Voilà madame de Clerfont, très-reffemblante, mais bien flattée. Et madame de Grandin? Mais, mon-

fieur, savez-vous que vous en avez fait la plus jolie personne du monde, & qu'elle n'est rien moins que tout cela ? Quoi, voilà aussi ce grand blafard de Durcin ! Mais, madame, regardez donc, il semble qu'il aille vous dire une fauteur. Oh, mais... c'est que tout cela est le plus agréable du monde. Je vous assure bien, monsieur, que je ne me ferai jamais peindre que par vous.

M. B E R N A R D.

Madame, je serai très-flatté d'avoir cet honneur-là.

L A C O M T E S S E, montrant son portrait.

Madame, voyez un peu ceci.

L A P R É S I D E N T E.

Ah ! qu'est-ce-là ? Attendez... je cherche... ne me dites rien. Ce n'est pas vous toujours : mais je connois quelqu'un qui ressemble à cela. Et tenez, l'intendante de...

L A C O M T E S S E.

Madame d'Ancere ? Fi donc !

L A P R É S I D E N T E.

Elle est mieux que cela.

L A C O M T E S S E.

Je vous dis que ce n'est pas elle ; regardez bien.

L A P R É S I D E N T E.

En ce cas-là , je ne fais pas qui c'est. Voyons
le vôtre.

L A C O M T E S S E.

Eh, le voilà.

L A P R É S I D E N T E.

Vous, cela ?

L A C O M T E S S E.

Affurément.

L A P R É S I D E N T E.

Allons, jamais cela ne vous a ressemblé :

L A C O M T E S S E.

Moi, je le trouve fort bien , & tout le monde
le trouve à merveilles.

L A P R É S I D E N T E.

Mais point du tout. (*A M. Bernard.*) Mon-
sieur , qu'en dites-vous ? N'est-il pas vrai qu'il
n'est pas ressemblant ?

M. B E R N A R D.

Je ne peux pas dire cela moi , madame :

L A P R É S I D E N T E.

Mais vous conviendrez bien que ce n'est pas
là son nez , il est moins long que cela ; ni la bou-
che , ni les yeux : il a bien quelque chose du
front ; encore ses cheveux sont mieux plantés.

En

En un mot, elle est plus blanche ; & puis comme c'est peint ! Le rouge est inégal ; c'est un portrait affreux.

M. B E R N A R D.

Mais, madame, considérez....

L A P R É S I D E N T E.

Je dis hideux. . . Et vous en êtes contente, vous, madame ?

L A C O M T E S S E.

Il est vrai que....

L A P R É S I D E N T E.

Que vous êtes cent fois mieux que cela. En vérité, vous n'avez guere d'amour - propre, si vous prenez ce portrait-là.

L A C O M T E S S E.

M. de Mirville dit pourtant qu'il est trop joli.

L A P R É S I D E N T E.

Ecoutez-vous les maris ? Tenez, regardez, avez-vous comme cela le dessous du nez barbouillé ?

M. B E R N A R D.

Eh, madame, c'est l'ombre.

L A P R É S I D E N T E.

Oui ; on dit toujours l'ombre, l'ombre ! Moi je ne vois point d'ombre.

L A C O M T E S S E .

Monfieur , ne pourriez - vous pas ôter cela ?

M. B E R N A R D .

Non , madame .

L A P R É S I D E N T E .

C'est inutile , il ne fera jamais bien .

L A C O M T E S S E .

Comme on voit ! C'est étonnant . Il m'avoit paru affez bien : à préfent que je regarde . . . Tenez , je ne l'avois pas vu comme cela , de côté ; il eft horrible !

M. B E R N A R D .

Eh , madame ! vous ne le voyez pas dans fon jour .

L A C O M T E S S E .

Monfieur , je le vois très-bien ; mais je fuis à préfent comme la préfidente , & je regrette bien le tems que j'ai perdu à me tenir .

M. B E R N A R D .

C'est-à-dire , madame , qu'il n'eft plus reffemblant ?

L A C O M T E S S E .

Oui , monfieur .

L' A B B É .

Mais , madame , fi vous vouliez , M. Bernard y retoucheroit .

LA PRÉSIDENTE.

Je vous dis encore une fois que c'est inutile ;
l'abbé ; vous ne vous connoissez à rien. (*A la
Comtesse.*) Je ne vous conseille pas de le prendre.

LA COMTESSE.

Moi , si donc !

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien , madame , nous perdons ici du tems.
N'allons-nous pas à l'opéra ?

LA COMTESSE.

Je le veux bien.

M. BERNARD.

Madame , que décidez-vous ?

LA COMTESSE.

Monfieur , je croyois qu'il feroit mieux.

M. BERNARD.

C'est-à-dire que vous ne le prendrez pas ?

LA COMTESSE.

Nous verrons.

LA PRÉSIDENTE, *s'en allant.*

Allons , l'abbé. Madame , venez donc.

LA COMTESSE.

Je vous suis , je vous suis. *Elles s'en vont.*





S C E N E X.

M. BERNARD, GERMAIN.

M. BERNARD.

GERMAIN ! (*Il se promène.*) Le diable emporte le métier, les femmes, leurs fots adulateurs !... Tenez, nettoyez un peu ma palette. Je voudrais bien savoir ce qu'elles peuvent trouver à redire à ce portrait. Vous avez vu cette femme-là, vous ; regardez un peu.

G E R M A I N.

Je vous assure, monsieur, que c'est un des plus ressemblans que vous ayez jamais fait.

M. BERNARD.

Elles le trouvent affreux : il me prend envie de le déchirer, de le couper par morceaux, pour ne le plus voir.

G E R M A I N.

Ah ! monsieur, arrêtez ; qu'allez-vous faire ? Je crois entendre M. le baron, son oncle ; il s'y connoît, voyez ce qu'il en dira avant.



SCENE XI.

LE BARON, M. BERNARD, GERMAIN
nettoyant la palette.

LE BARON.

MONSIEUR Bernard, je viens vous dire une bonne nouvelle. Mais qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

M. BERNARD.

Oh ! rien, M. le baron.

LE BARON.

Je l'ai enfin.

M. BERNARD.

Quoi donc ?

LE BARON.

Ce beau portrait de Reimbrand, la femme du bourguemestre d'Anvers.

M. BERNARD, *avec distraction.*

Oui ?

LE BARON.

Il est chez moi. J'ai passé toute mon après-dînée à le regarder ; je ne saurois m'en rassasier. Quelle légéreté de touche ! quelle finesse de pin-

ceau ! quelle vérité ! quelle chaleur ! Cela me coûte deux cents louis ; mais je ne le donnerois pas pour cinq cents.

M. BERNARD.

Vous avez bien raison ; c'est un tableau qui n'a point de prix.

LE BARON.

J'aime la vérité. Vous en mettez dans tout ce que vous faites , voilà pourquoi j'aime vos portraits.

M. BERNARD , *soupirant.*

Ah !

LE BARON

Vous avez du chagrin. Qu'est - ce qui vous est arrivé ?

M. BERNARD.

Tenez , voyez ce portrait-là.

LE BARON , *mettant ses lunettes.*

C'est celui de ma niece. Ah , charmant , mon ami ! Vous n'avez jamais rien fait de mieux.

M. BERNARD.

Eh bien , ces dames le trouvent affreux.

LE BARON.

Quelles dames ?

M. B E R N A R D.

Madame votre niece & une présidente de ses amies.

L E B A R O N.

¶ Ce sont des imbécilles. Je le trouve parfait moi ; laissez - les dire.

M. B E R N A R D.

Si vous le trouvez bien , cela me console.

L E B A R O N.

Je vous dis que... enfin , je fors de voir mon Reimbrand ; eh bien , il ne vous fait point de tort du tout.

M. B E R N A R D, *remerciant.*

Ah, ah !

L E B A R O N.

Non ; cela est vrai , il y a ici une entente de couleurs , un empâté. . . .

M. B E R N A R D.

Cependant elles n'en veulent point ; elles disent qu'il n'y a pas de ressemblance , elles le trouvent mal peint.

L E B A R O N.

Est-ce que les femmes se connoissent en peinture ? Ah , parbleu , j'en suis charmé ! Je le prendrai moi , & je vous répons bien qu'elle n'en

aura seulement pas de copie. Laissez, laissez-moi faire. Cela fera-t-il sec demain ?

M. B E R N A R D.

Oh oui, de ce tems-là. Il faudra seulement attendre, pour le vernir, que les couleurs aient fait leur effet.

L E B A R O N.

Sans doute, sans doute; ne nous pressons pas. J'ai justement une bordure de cette grandeur-là. Faites - le apporter demain, & venez dîner avec moi, nous finirons cela tout de suite.

M. B E R N A R D.

J'aurai cet honneur-là.

L E B A R O N.

Vous verrez mon Reimbrand, il vous fera plaisir. Que je voie encore, je vous prie. Délicieux ! Allons, c'est bon. Sortez - vous ? Voulez-vous que je vous mene quelque part ?

M. B E R N A R D.

Vous avez trop de bonté; je m'en vais prendre un peu l'air aux Tuileries.

L E B A R O N.

Eh bien, j'y vais aussi; nous causerons. Prenez votre épée & votre chapeau.

M. BERNARD, regardant le portrait en
mettant son épée.

Les voici.

L E B A R O N.

Je vous dis, je suis très-content de ce portrait; mais je veux que vous voyiez mon Rembrand. J'ai encore quelque chose de nouveau. Enfin, mon cabinet s'arrange. . . Vous entendez?

M. BERNARD.

C'est la plus belle collection! . . .

L E B A R O N.

Je crois qu'elle ne fera pas vilaine. J'ai encore certain bronze en vue, que je vous dirai en chemin. Allons. *Il s'en va.*

M. BERNARD.

Germain, vous direz que je ne souperai pas ici.

G E R M A I N.

Oui, monsieur. Eh bien, sans moi. . . Avois-je raison?

M. BERNARD.

Sûrement.



LES DEUX AMIS.

PROVERBE IX.



P E R S O N N A G E S.

RASIGNAC, *perruquier.*

LA CORNE, *marchand de peignes.*

UN GARÇON CAFETIER.

La scène est à la porte d'un café du Boulevard.



LES DEUX AMIS,

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

RASIGNAC, LA CORNE.

RASIGNAC.

Eh fandsis, M. de la Corne, je vous trouve donc enfin ! Je viens de chez vous pour avoir des peignes ; l'on m'a dit que vous étiez parti.

LA CORNE.

Oui, j'étois allé voir jouer à la boule sur le Boulevard. Est-ce que ma femme ne vous en a pas donné des peignes ?

RASIGNAC.

Si-fait, si-fait ; mais c'est que je voulois boire une bouteille de vin avec vous.

LA CORNE.

Eh bien, au lieu de vin, buvons de la bière ; il fait assez chaud aujourd'hui pour cela.

RASIGNAC.

Voilà justement une table, mettons-nous là.

L A C O R N E.

Oui, nous ferons plus à l'air.

R A S I G N A C.

Garçon ! (*Ils s'assèyent.*)



S C E N E II.

RASIGNAC, LA CORNE, UN GARÇON.

L E G A R Ç O N.

QU'EST-CE qu'il y a pour ces messieurs ?

R A S I G N A C.

Une bouteille de biere.

L E G A R Ç O N.

Vous allez être servis dans le moment.

L A C O R N E.

Donnez-nous de la meilleure au moins.

L E G A R Ç O N.

Monfieur, nous n'en avons pas d'autre.

L A C O R N E.

C'est qu'il faut un peu parler à ces messieurs-là.

R A S I G N A C.

Sans doute, fans doute ; je n'y manque jamais,
moi.

L E G A R Ç O N.

Tenez, messieurs, voilà ce qu'on appelle une
bouteille de bière.

L A C O R N E.

C'est bon.

L E G A R Ç O N.

Il ne faut pas autre chose à ces messieurs ?

L E G A R Ç O N.

Non, non.

S C E N E III.

R A S I G N A C , L A C O R N E.

L A C O R N E.

Nous allons boire à la santé de madame Ra-
signac.

R A S I G N A C.

Et à celle de madame de la Corne.

L A C O R N E.

Ah, madame de la Corne! elle ne ressem-
ble pas à madame Rassignac.

R A S I G N A C.

Vous lui faites bien de l'honneur; mais il ne
faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

L A C O R N E.

Comment, M. Rassignac, qu'est-ce que vous voulez dire ?

R A S I G N A C.

Eh, mon dieu, vous le savez mieux que moi ! Quand on est dans le cas où nous sommes tous les deux... Cependant, je ne veux pas dire... Allons, allons, avalez cela... Vous m'entendez bien. A votre santé, M. de la Corne.

L A C O R N E.

A la vôtre. (*Ils choquent & boivent.*)

R A S I G N A C.

Tenez, quand on a un ami comme vous, M. de la Corne, cela console de tout.

L A C O R N E.

C'est vrai au moins cela ; il faut se faire un calus sur le front : les paroles ne puent pas.

R A S I G N A C.

Non, mais c'est que vous savez bien ma petite Javotte, qui est si gentille ?

L A C O R N E.

Oui, oui.

R A S I G N A C.

Eh bien, tenez, je trouve qu'elle ressemble à du Croc.

L A

L A C O R N E.

Votre garçon de boutique ?

R A S I G N A C.

Oui, entre amis, là, qu'en dites-vous ? Personne ne nous entend.

L A C O R N E.

Non, je ne le trouve pas, à vous parler naturellement. Vous sentez bien que je ne veux pas vous tromper : je suis trop de vos amis pour cela.

R A S I G N A C.

Tout de bon ?

L A C O R N E.

D'honneur.

R A S I G N A C.

Eh bien, vous me remettez l'esprit.

L A C O R N E.

Et si vous voulez que je vous parle en honnête homme, comme cela se doit, je vous dirai que je trouve qu'elle ressemble plutôt. . . .

R A S I G N A C.

A sa mere ?

L A C O R N E.

Non, non.

R A S I G N A C.

A moi ?

Tome I.

L

L A C O R N E.

Non pas ; à chose....

R A S I G N A C.

Qui cela ?

L A C O R N E.

Eh ! que vous aviez avant du Croc.

R A S I G N A C.

Morin ?

L A C O R N E.

Justement.

R A S I G N A C.

Eh mais , écoutez donc : il étoit son parrain ,
& les parrains.... Tout cela.... Vous entendez
bien ; souvent...

L A C O R N E.

Oui , oui ; voilà pourquoi j'ai été le parrain
de votre dernière petite.

R A S I G N A C.

Louison ?

L A C O R N E.

Oui , oui.

R A S I G N A C.

Et moi donc , n'ai-je pas été le parrain de votre
petite Javotte ?

L A C O R N E.

Sans doute ; mais étoit-ce aussi à cause de ?..

R A S I G N A C.

Oui, voilà pourquoi.

L A C O R N E.

Ah! cela fait une différence; je ne m'étonne plus si ma femme ne vouloit pas que ce fût mon oncle.

R A S I G N A C.

Nous avons arrangé cela ensemble tous les deux.

L A C O R N E.

Voyez ce que c'est; je ne l'aurois jamais cru.

R A S I G N A C.

Convendez que c'étoit bien imaginé; parce que, voilà qui est bien, on dit tout ci, tout ça, & par ce moyen on fait taire les mauvaises langues.

L A C O R N E.

Comme vous dites, & l'on n'en est pas moins amis.

R A S I G N A C, *choquant.*

A vous de tout mon cœur, mon compere.

L A C O R N E.

Et moi, du mien. (*Ils boivent.*)

R A S I G N A C.

Ah ça, une autre fois, nous parlerons de cela un peu plus au long. (*Il se leve.*)

164 PROVERBES DRAMATIQUES.

L A C O R N E.

Où allez-vous donc ?

R A S I G N A C.

Chez moi, emballer de vieilles perruques pour
des joueurs de proverbes.

L A C O R N E.

C'est bien fait. Je vais m'en aller avec vous :
nous causerons en chemin. *Ils s'en vont.*



ALMÉNORADE,

TRAGÉDIE.

PROVERBE X.

P E R S O N N A G E S.

LE SULTAN.

ALMENORADE, *princesse.*

ORCANOR, *général d'armée.*

ELMIRE, *confidente d'Alménorade.*

HASSAN, *confident du Sultan.*

ORMIN, *confident d'Orcanor.*

DEUX GARDES *du Sultan.*

LE SOUFFLEUR.

La scène est dans le palais du Sultan.



ALMÉNORADE,

P R O V E R B E.



SCENE PREMIERE.

LE SULTAN, HASSAN.

LE SULTAN.

ÉCOUTE, cher Haffan, & fois comme une foudre.
Sur ce que tu sauras n'ouvre jamais la bouche,

HASSAN.

Seigneur, des confidens je suis le plus discret :
J'entends & ne dis mot ; parlez, me voilà prêt.

LE SULTAN.

Tu connois de mes feux le douloureux martire ;
Mais à toi, mon ami, je ne peux trop le dire :
L'ingrate Alméronade, en consumant mon cœur,
Dans le prince Orcanor voit toujours son vainqueur.
Je n'en faurois douter, son ardeur est extrême.

HASSAN.

Vous le croyez, seigneur ?

L E S U L T A N.

Tout prouve qu'elle l'aime ;
 Mais pour m'en assurer , de cet ambitieux
 J'avance le retour aujourd'hui dans ces lieux.

H A S S A N.

Quel est votre projet ? Comment ! couvert de gloire ,
 Voulez-vous lui montrer , après cette victoire
 Que sur les Maroquins il vient de remporter ?....

L E S U L T A N.

Lorsque je veux parler , veux-tu bien m'écouter ?
 Fait pour ramper , tu veux , ainsi que le vulgaire ,
 Pénétrer mes desseins ! C'est le sort ordinaire
 De nos ingrats sujets ; leurs desirs curieux
 Sur les décrets du trône osent lever les yeux.
 Quand le fer du fourreau , sortant , brille & s'apprête ,
 On voit encor lever leur imprudente tête....
 Mais j'entends Orcanor. Il vient dans ce séjour
 Aux yeux d'Alménorade exprimer son amour ;
 De cent coups de poignard tu vas , quand tu te flatte ,
 Sentir percer ton cœur , ame vile , ame ingrate !

(*Il met la main sur son poignard.*)

L E S O U F F L E U R.

Mais , monsieur , ce n'est pas encore là le moment
 de tuer.

L E S U L T A N.

Eh, monsieur, je le fais bien. Mêlez-vous de souffler, & laissez-moi faire. (*Il se redresse.*)

Voici quelqu'un, je crois. Je ne me trompe pas.

Ah ! c'est Alméronade. O dieux ! qu'elle a d'appas !



S C E N E I I.

LE SULTAN, ALMENORADE, ELMIRE,
HASSAN.

A L M E N O R A D E.

J E vous cherche, seigneur, en ce jour plein de charmes,
Pour vous féliciter sur le sort de vos armes.

L E S U L T A N.

Il est pour moi bien doux, puisque dans le butin,
Pour vos pantoufles j'ai beaucoup de maroquin.
En voyant à vos pieds cette marque de gloire,
Je goûterai bien mieux le prix de la victoire ;
Mais plus heureux encor, si formant chaque pas,
Elle les dirigeoit pour venir dans mes bras !
En partageant mon trône & ma toute-puissance,
Vous verriez votre roi, sous votre obéissance,
N'avoir plus de desirs, ne former plus de vœux,
Que de voir de vos jours tous les instans heureux.

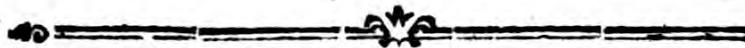
A L M E N O R A D E.

O dieux ! qui ? moi , seigneur ? Je n'y dois point prétendre.

Vous savez de mon cœur que l'amour le plus tendre
Ne pourra s'effacer ; vous connoissez mes vœux.
Songez que vous avez approuvé ces beaux feux....

L E S U L T A N.

Quoi , vous me résistez ! vous méprisez ma flâme !
Ah , si je m'en croyois !... Je ne dis rien , madame ;
Mais le prince Orcanor , que vous allez revoir ,
Ne doit plus près de vous avoir aucun espoir.
Adieu.



S C E N E III.

A L M E N O R A D E , E L M I R E.

A L M E N O R A D E.

QUE m'a-t-il dit ? Quoi , ce n'est pas un songe ?
Dans quel abyme affreux un tel amour me plonge !
Le retour d'Orcanor faisoit tout mon bonheur :
Ce retour à présent me comble de frayeur.
Je crains pour lui , pour moi , pour cet amour fidelle...
Je devrois l'éviter !... Quelle peine cruelle !
Te fuir , cher Orcanor , quand le plus tendre amour

Devroit te couronner avant la fin du jour !
Elmire, soutiens-moi. . . Quels conseils dois-je suivre ?
Pour toi, barbare affreux, non je ne saurois vivre !

E L M I R E.

Diffimulez, madame, & devant le sultan
Ayez ce doux regard qui flatte un tendre amant.
Il est doux de tromper le tyran qu'on abhore,
Quand c'est pour conserver l'amant que l'on adore.

A L M E N O R A D E.

Eh bien, cet art en moi va briller aujourd'hui,
Pour toi, cher Orcanor. . . Mais que vois-je ! c'est lui.



S C E N E I V.

*ALMENORADE, ORCANOR, ELMIRE,
ORMIN.*

O R C A N O R.

OUI, madame, c'est moi que la gloire ramene
Dans les fers de l'amour dont je chéris la chaîne ;
Lui seul fait des héros. En soupirant pour vous,
Qui coupe tête & bras, goûte un plaisir bien doux !
De l'avare Achéron en contenant l'envie,
J'espérois avec vous rendre autant à la vie
Que mon bras à la mort a livré d'ennemis. . . .
Que vois-je ! cet espoir ne m'est-il plus permis ?

A L M É N O R A D E .

Que dites-vous ? O ciel !

O R C A N O R .

Vous soupirez , madame !

Vous répandez des pleurs ! Trahissez-vous ma flâme ?

A L M É N O R A D E .

Le croyez-vous , seigneur ? Un vainqueur tel que vous
D'aucun autre mortel peut-il être jaloux ?Faites-vous cette injure à la plus tendre amante ,
A ce cœur plein de vous , à mon ardeur constante ?

O R C A N O R .

Si vous m'aimez toujours , qui peut vous alarmer ?
Les flambeaux de l'hymen pour nous vont s'allumer.
Je ne vous comprends point : ah ! ma chere princesse ,
Qui peut troubler ainsi ce moment d'alégresse ?

A L M É N O R A D E .

Le fort cruel , hélas ! qui va nous séparer.

O dieux ! je sens mon cœur prêt à se déchirer !

Un amour trop fatal va faire notre perte.

Quelle main à l'instant , cher prince , m'est offerte !

Un maître impérieux veut , dans ce même jour ,

Qu'en partageant ses feux , j'approuve son amour.

O R C A N O R .

Et vous y consentez ?

A L M É N O R A D E .

Ah ! que sur moi la foudre

Plutôt tombe en éclats & me réduise en poudre,
Que de cesser jamais d'adorer & d'aimer
Un prince malheureux qui m'a trop su charmer !

O R C A N O R.

Eh bien, venez, fuyons : il en est tems encore.
Avant que je revoie un monstre que j'abhore,
Même avant que l'ingrat apprenne mon retour,
Nous ferons éloignés de ce fatal séjour.

A L M É N O R A D E.

J'entends du bruit : c'est lui ; calmez votre colere.
Comptez sur mon amour, prince, laissez-moi faire.



S C E N E V.

LE SULTAN, ALMÉNORADE, ORCANOR,
ELMIRE, HASSAN, OSMIN, GARDES.

L E S U L T A N.

QUAND je vous ai mandé, lorsque je vous attends,
Occupé d'autres soins, ici je vous surprends,
Orcanor. Quel dessein en secret vous fait rendre
Auprès d'Alménorade ? Ici je viens l'apprendre.
Parlez, & sans détour.

A L M É N O R A D E.

Il vous cherchoit, seigneur.

L E S U L T A N.

Non , je vois , malgré lui , le trouble de son cœur.
Tous ses soins sont pour vous. Ignorant ma tendresse...

A L M E N O R A D E.

Ah , quelle est votre erreur ! connoissez ma foiblesse.
Il me trompoit l'ingrat ! & lorsque je l'aimois ,
Que m'unissant à vous , de lui je m'occupois ,
J'apprends que ce vainqueur aime une Maroquine ,
Et qu'il veut épouser cette infame coquine.
Par cet hymen affreux puisqu'il fait m'outrager ,
Sans hésiter je dois & je veux me venger.
Dans ces derniers regrets d'une douleur amere ,
Pardonnez-moi , seigneur , cette juste colere ;
En m'occupant de vous , je vais voir effacer
Le trait que son amour avoit su me lancer....

L E S U L T A N.

Orcanor , est-il vrai ? parlez ici sans feinte.

O R C A N O R.

Seigneur , le tendre objet dont mon ame est atteinte ,
Dont je suivrai toujours la trop charmante loi ,
N'attendra pas long-tems pour recevoir ma foi.
Je vous l'ose affurer , même devant madame ,
Rien n'éteindra jamais cette divine flâme.

L E S U L T A N.

Vous vous jouez ainsi de ma crédulité !

Non, non, ne comptez plus, ingrats, sur ma bonté.
J'avois tout entendu, je fais ce qui ce passe;
Dans ma juste fureur, n'attendez point de grace.

(*Il tire son poignard pour frapper Orcanor.*)

Vous périrez.

L E S O U F F L E U R.

Eh non, monsieur !

L E S U L T A N.

Vous périrez. (*Il se tourne du côté d'Alménorade.*)

L E S O U F F L E U R.

Arrêtez donc ; ce n'est pas cela.

L E S U L T A N.

Mais, monsieur, il faut bien que je tue quelqu'un.

L E S O U F F L E U R.

Je vous dis que non.

L E S U L T A N.

Mais c'est dans la pièce.

L E S O U F F L E U R.

Et c'est une faute d'impression.

L E S U L T A N.

Comment, voyons ?

L E S O U F F L E U R, sur le théâtre.

Tenez, lisez vous-même.

L E S U L T A N.

Mais à la fin ?

LE SOUFFLEUR *cherche.*

Ah, cela est vrai !

LE SULTAN.

Eh bien, pour mieux t'apprendre à lire l'errata,
Imbécille souffleur, c'est toi qui périra. *Il le frappe.*

LE SOUFFLEUR, *dans les bras des gardes.*
Que je suis malheureux ! Je meurs. Que l'on m'emporte;
Mais qu'on rende à chacun son argent à la porte.



SORTIE

SORTIE
DE LA COMÉDIE
FRANÇOISE.
PROVERBE XI.

Tome I.

M

P E R S O N N A G E S .

Madame DE VERMONT.

Madame DE MIRVILLE.

LE COMTE DE VERSIN.

LE CHEVALIER.

LE DUC.

LE MARQUIS.

LE VICOMTE.

LE COUREUR *du Duc.*

TANCREDE , *negre , housard du Marquis.*

LUXEMBOURG *appellant les gens.*

*La scene est sur l'escalier de la Comédie
françoise.*



S O R T I E
 DE LA COMÉDIE
 FRANÇOISE,
 PROVERBE.



Madame DE VERMONT, *criant.*

MADAME de Mirville ! attendez - moi donc !
 je suis toute seule.

Madame DE MIRVILLE.

Eh bien , je vous attends : est - ce que vous
 n'avez pas le chevalier ?

Madame DE VERMONT.

Eh , mon dieu , non ! Je l'ai perdu ; je ne
 fais pas ce qu'il est devenu en sortant de la loge.

Madame DE MIRVILLE.

Restons ici , si vous m'en croyez. Le comte
 est allé voir si nos gens sont là.

Madame DE VERMONT.

Madame , n'est-ce pas le duc qui descend là ?

M ij

Madame D E M I R V I L L E.

C'est lui-même ; il ne veut pas nous voir.
M. le duc ! M. le duc ! C'est fort joli de passer
comme cela devant les gens sans les regarder.

L E D U C.

Ah, madame, je me prosterne ! Je suis furieux
de ne vous avoir pas apperçue ; c'est que je re-
gardeois si je verrois mon coureur. Est-on allé
appeller vos gens ?

Madame D E M I R V I L L E.

Oui, oui. Restez avec nous jusqu'à ce qu'on
nous avertisse.

L E D U C.

Comment, si j'y resterai ? Assurément ; je
suis comblé, enchanté de cette rencontre : c'est
une bonne fortune pour moi ; il y a mille ans
que je n'ai eu l'honneur de vous aller chercher :
j'y suis pourtant allé un de ces jours ; je ne fais
si on vous l'aura dit ; je serai encore assez mal-
heureux pour qu'on m'ait oublié. . . .

Madame D E V E R M O N T.

Vous ne me dites rien, à moi, M. le duc ?

L E D U C.

Comment, je crois que c'est aussi madame de
Vermont !

D R A M A T I Q U E S. 181

MADAME DE VERMONT.

Oui, vraiment.

LE DUC.

En vérité, je suis odieux ! Je ne vois rien, je vous demande bien pardon.

MADAME DE VERMONT.

Vous me délaissez aussi un peu, M. le duc.

LE DUC.

Non, je vous assure, ce n'est pas cela ; mais c'est que je suis toujours à Versailles, à Choisy, à Saint-Hubert... Tout mon tems se passe sur les chemins. Je regrette bien celui où... mais je ne veux pas perdre cet instant ; je ne vous quitterai point, je vous en répons, que vous ne partiez d'ici.

MADAME DE MIRVILLE.

C'est bien honnête cela.

LE DUC.

Je suis trop heureux de trouver cette occasion de vous faire ma cour, pour n'en pas profiter le plus long-tems qu'il me sera possible. Il faut bien que nous cautions un peu.

LE COUREUR, criant.

M. le duc ! voilà votre carrosse.

M ij

L E D U C.

C'est bon, c'est bon. Mesdames, je vois bien que je ne puis vous être bon à rien : j'en suis outré, furieux ! Je m'enfuis. Demain j'aurai sûrement l'honneur d'aller à votre porte me présenter. . . .

Madame D E M I R V I L L E.

Justement je soupe chez moi ; madame de Vermont y fera : cela seroit bien honnête à vous si vous veniez.

L E D U C, *en s'en allant.*

Sûrement. Je ferai l'impossible pour ne pas y manquer.

Madame D E M I R V I L L E.

Eh bien, madame, comment trouvez-vous cela ? N'avez-vous pas cru qu'il alloit rester avec nous ?

Madame D E V E R M O N T.

Bon ! voilà comme sont à présent tous les hommes.

Madame D E M I R V I L L E.

Ah, voilà le chevalier ! (*Le chevalier s'approche.*)

Madame D E V E R M O N T.

M. le chevalier, c'est fort honnête. Vous me

Donnez la main pour sortir de la loge , & puis vous me laissez dans la foule ! Je ne savois ce que vous étiez devenu.

L E C H E V A L I E R .

J'ai cru , madame , que vous alliez rester là.

M a d a m e D E V E R M O N T .

Au milieu du corridor , n'est-ce pas ?

L E C H E V A L I E R .

Non ; mais . . . c'est que vous avez bien vu l'homme à qui j'ai parlé , & qui m'a entraîné ? . . .

M a d a m e D E V E R M O N T .

Moi ? je n'ai rien vu.

L E C H E V A L I E R .

C'est celui qui se mêle de mon affaire pour le régiment en question ; j'étois trop heureux de le rencontrer.

M a d a m e D E V E R M O N T .

Eh bien ?

L E C H E V A L I E R .

Je voulois savoir si ce qu'on m'avoit dit étoit vrai.

M a d a m e D E V E R M O N T .

Hum . . .

L E C H E V A L I E R .

Mais , d'honneur . Vous sentez bien que sans cela . . .

Madame D E V E R M O N T,

Vous êtes bien heureux que je sois la première à vous justifier.

Madame D E M I R V I L L E.

Chevalier, qu'est-ce qui descend là ? Cela me paroît bien joli.

L E C H E V A L I E R.

Peste, je le crois bien ; c'est ma foi ce que nous avons de mieux.

Madame D E M I R V I L L E,

Et vous la nommez ?

L E C H E V A L I E R.

Ernestine. C'est une Allemande.

Madame D E V E R M O N T.

Quoi ! c'est là cette beauté que vous nous vantiez tant ? Mais regardez donc, madame : cela n'est point joli du tout.

Madame D E M I R V I L L E.

Mais non, vous avez raison. De loin, elle m'avoit paru avoir de l'éclat ; mais ses yeux ne disent rien. Sa bouche est pincée ; ah ! elle est hideuse.

Madame D E V E R M O N T.

C'est ce que je vous dis. En vérité, l'on ne connoît plus rien au goût des hommes.

Madame DE MIRVILLE.

Ah ! je vous en prie , madame , voyez un peu le président qui gagne la petite porte , comme il a l'air occupé !

LE CHEVALIER.

Je fais bien pourquoi ; c'est qu'il y avoit aux secondes loges quelqu'un à qui il s'intéresse.

Madame DE VERMONT.

Je l'aurois juré ; les hommes ont toujours l'air fots , quand ils suivent leurs filles.

LE CHEVALIER.

Vous ne pouvez pas dire cela du baron , par exemple.

Madame DE MIRVILLE.

Oh , pour celui-là , non ; il donneroit la main droite à une femme de qualité , & l'autre à une danseuse en même tems ; cela ne lui fait rien du tout ; il vous quitte , vous revient dans l'instant , comme il lui plait ; cela lui est égal.

LE CHEVALIER.

On le connoît sur ce ton-là , on ne lui en veut point de mal.

Madame DE MIRVILLE.

Le comte ne revient pas ! Madame , ne seroit-ce pas lui que je vois parler là-bas à deux femmes ?

Madame D E V E R M O N T.

Je ne vois pas bien.

L E M A R Q U I S, *arrivant.*

Quoi, madame, vous étiez ici ! Je ne vous
ai apperçue nulle part.

Madame D E M I R V I L L E.

J'étois dans la loge de madame de Vermont.

L E M A R Q U I S.

Savez-vous que vous êtes éblouissante !

Madame D E M I R V I L L E.

Oui, on me trouve assez bien mise.

L E M A R Q U I S.

Mais c'est de votre fanté que je parle.

Madame D E M I R V I L L E.

Il est vrai que depuis quelques jours je me
porte assez bien.

L E M A R Q U I S.

Mais je dis, on n'a jamais été comme cela.
Y a-t-il long-tems que vous attendez ? Vous êtes
bien mal là.

Madame D E M I R V I L L E.

Pour cela oui. Dites-moi un peu, connoissez-
vous ces deux femmes qui sont là-bas, tout près
de la porte ?

D R A M A T I Q U E S. 187

L E M A R Q U I S.

Oui, c'est la présidente de Guerville, & l'autre, madame de. . . de. . . j'oublie toujours son nom ; une intendante.

M a d a m e D E M I R V I L L E.

Quoi, madame de Préval ?

L E M A R Q U I S.

Justement. Elle est fort jolie.

M a d a m e D E M I R V I L L E.

Comme cela. Et connoissez-vous l'homme qui leur parle ? Je ne puis pas le voir.

L E M A R Q U I S.

Oui ; c'est le comte de Verfin. Il est très-amoureux de madame de Préval.

M a d a m e D E M I R V I L L E.

Le comte ?

L E M A R Q U I S.

Ma foi, on me l'a assuré, & des gens bien instruits.

M a d a m e D E M I R V I L L E.

Et depuis quand ?

L E M A R Q U I S.

Je ne vous dirai pas trop ; mais il me semble qu'on m'a dit qu'il y avoit plus de huit jours, que c'étoit une affaire arrangée.

LE VICOMTE arrivant , frappant sur
l'épaule du Marquis.

Bonjour , marquis ; attends - tu ton carrosse ?

LE MARQUIS.

Oui. Ecoute donc , vicomte. (*Il le prend sous le bras & lui parle à l'oreille.*) Je viens de faire une bonne tracasserie. Tu fais que madame de Mirville a Verfin ?

LE VICOMTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Qu'elle est très - jalouse ? ... Elle vient de me demander ce qu'il faisoit là - bas avec ces deux femmes. Je lui ai dit que c'est qu'il est amoureux , fou de madame de Préval ; que c'étoit une affaire arrangée : & elle le croit.

LE VICOMTE.

Ah , c'est très-bon ! Tu es un homme charmant ! Veux-tu que je te remene ?

LE MARQUIS.

Non , je veux voir un peu ce que deviendra ceci. Ta broderie est jolie.

LE VICOMTE.

Oui , pas mal. As-tu joué à la paume aujourd'hui ?

D R A M A T I Q U E S. 189

L E M A R Q U I S.

Non ; j'ai essayé mes nouveaux Anglois.

L E V I C O M T E.

Comme cela tu ne fais pas ce qu'ils ont fait ?
Ah, voilà le chevalier ! Chevalier, soupes - tu
ce soir à la Nouvelle-France ?

L E C H E V A L I E R.

Non, certainement : il y a mille ans que je
n'y aie été, & je n'irai même plus.

L E V I C O M T E.

Ah ! ce n'est pas à moi qui il faut dire cela.

Madame DE VERMONT, au Chevalier.

Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur ? Quoi,
vous soupez encore avec des filles ? Allez, je ne
veux plus vous voir.

L E C H E V A L I E R.

Quelle folie ! Comment, vous allez croire...
Eh mais, si donc !

L E V I C O M T E., au Chevalier.

Tu as entendu ? Je me suis diverti, & voilà
le chevalier qui est querellé à présent.

L E M A R Q U I S.

J'entends le comte.

Madame D E M I R V I L L E.

En vérité , il est odieux d'attendre si longtemps son carrosse ! Chevalier , voyez donc un peu. J'ai une migraine insupportable.

Madame D E V E R M O N T.

Cette sortie-ci est mortelle ! Le froid vous aura faisie.

LE C O M T E *offrant la main à madame de Mirville.*

Allons , mesdames , voulez-vous bien venir ?
Madame , qu'avez-vous donc ?

Madame D E M I R V I L L E.

Quoi , devant moi , vous avez la hardiesse !...
Allez , vous méritez.... Je n'en puis plus !

L U X E M B O U R G , *criant.*

Madame de Mirville ! madame de Mirville !

L E C O M T E.

Mais , madame , que voulez-vous donc dire ?

L U X E M B O U R G , *criant.*

Le carrosse de madame de Mirville !

L E C O M T E.

Allons , le voilà.

L U X E M B O U R G , *criant.*

Madame de Mirville ! madame de Mirville ,
votre carrosse !

LE CHEVALIER.

Veux-tu bien te taire ?

(Ils s'en vont.)

LE MARQUIS.

Eh bien , cela n'a pas mal réussi , comme tu vois.

LE VICOMTE.

A merveilles ! Où soutes-tu ce soir ?

LE MARQUIS.

Ma foi , je n'en fais rien , je l'ai oublié.

LE VICOMTE.

N'est-il pas bien tard ?

LE MARQUIS.

Non.

LE VICOMTE.

J'ai envie d'aller chez la maréchale. Viens-y.

LE MARQUIS.

Je le veux bien. Mon carrosse est-il là , Tancrede ?

TANCREDE.

Oui , M. le marquis , & celui de M. le vicomte aussi. *(Ils se suivent.)*

LE VICOMTE.

Eh bien , montons dans le tien ; le mien viendra comme il voudra.

192 PROVERBES DRAMATIQUES.

LE MARQUIS.

Je le veux bien ; allons , passe. Chez la maréchale !

Ils montent en carrosse.



L E
SEIGNEUR AUTEUR.

P R O V E R B E X I I .

Tome 1.

N



P E R S O N N A G E S.

LE DUC.

M. RONFLANT, *poète tragique.*

M. DECOÛSU, *poète d'opéra comique.*

DUPRÉ, *valet - de - chambre du Duc.*

La scène est dans le cabinet du Duc.



L E

SEIGNEUR AUTEUR,

P R O V E R B E.



SCENE PREMIERE.

L E D U C , D U P R É.

L E D U C *en robe-de-chambre, s'agitant & se promenant.*

Q U O I , je ne pourrai pas faire un vers , un vers seulement ! Ah , voyons ! (*Il écrit.*) Non , il est trop long. Oui , mais de cette façon ? (*Il écrit.*) Il est trop court. (*Il déchire son papier.*)

D U P R É.

Mais , monseigneur , pourquoi faire ces vers vous-même , puisque vous avez tant de peine ?

L E D U C.

Tant de peine ? Qu'est-ce que c'est que cette façon de parler ? Ai - je jamais eu de la peine à faire des vers ?

D U P R É.

Je fais bien que non, tant que vous avez eu ce secrétaire un peu fou, que vous aimiez tant...

L E D U C.

Allons, taisez-vous ; vous me faites perdre mes idées....

D U P R É.

J'en suis bien éloigné ; & si j'en trouvois, je les donnerois tout - à - l'heure à monseigneur.

L E D U C.

Des idées, vous ? Attendez ; ne faites pas de bruit. Ah, oui-dà ! c'est lyrique tout-à-fait ; écrivons.... (*Il écrit.*) Fort bien. Mais où est la rime ? Cela me fait perdre trop de tems. C'est incroyable qu'aujourd'hui je ne puisse pas....

D U P R É.

En vérité, monseigneur, si vous vouliez m'entendre, vous auriez bientôt fait.

L E D U C.

Eh bien, monsieur le docteur, parlez.

D U P R É.

Je prendrois mon parti, moi ; je ferois faire ces vers tout simplement par les gens du métier.

L E D U C.

Oui, si je n'en savois pas faire, imbécille.

D U P R É.

Ah ! je demande pardon à monseigneur. Je croyois....

L E D U C.

Allons , laisse-moi. ... Voyons encore.

D U P R É.

M. Ronflant & M. Décousu demandent à voir monseigneur.

L E D U C.

Que me veulent-ils ? Je suis en affaire.

D U P R É.

Je le leur ai dit ; cependant je crois que vous feriez bien. ...

L E D U C.

Allons , faites-les entrer.

S C E N E II.

LE DUC, RONFLANT, M. DECOUSU.

L E D U C.

AH , messieurs ! je suis charmé de vous voir ; mais ce ne fera pas pour long-tems , parce que je suis un peu occupé....

M. R O N F L A N T.

M. le duc cultive toujours les muses sans doute ?

M. D E C O U S U.

Eh ! il a raison ; elles le favorisent assez pour qu'il ne les délaisse pas.

L E D U C.

Il est vrai que quelquefois elles ne m'ont pas maltraité.

M. R O N F L A N T , M. D E C O U S U.

Oh , toujours , toujours !

L E D U C.

Par fois elles ont des caprices , comme vous savez.

M. D E C O U S U.

Vous ne les connoissez guere , je crois ?

L E D U C.

Comme un autre.

M. R O N F L A N T.

M. le duc , j'ai l'honneur de vous apporter le cinquieme acte de ma nouvelle tragédie. Si vous aviez un quart d'heure seulement à me donner...

M. D E C O U S U.

Moi , je ne veux faire voir à M. le duc que mon ariette de la Chaise de poste qui va se briquer & qui sonne la ferraille : ce fera encore plus court.

M. R O N F L A N T.

M. Découfu , un moment , s'il vous plait ;
vous ne devez passer qu'après moi.

M. D E C O U S U.

M. Ronflant , vous prenez là un ton. . . .

L E D U C.

Messieurs , vous vous disputerez une autre fois.

M. R O N F L A N T.

Mais , M. le duc , jugez un peu si un poète
d'opéra comique doit avoir le pas sur un poète
tragique. Si quelqu'un doit protéger le ton des
héros , je crois que c'est vous.

M. D E C O U S U.

Oui , le vrai ton des héros ; mais celui qu'ils
n'ont jamais eu & qu'ils n'auront jamais , cela
est différent.

M. R O N F L A N T.

Qu'ils n'auront jamais ?

M. D E C O U S U.

Affurément ; au lieu que moi je peins la nature
& la vérité.

M. R O N F L A N T.

La nature & la vérité ! Il y a bien du mérite
à toujours copier ! Où est donc le génie ?

M. D E C O U S U.

Moliere manquoit de mérite. Osez-vous dire cela ?

M. R O N F L A N T.

Moliere ! Moliere n'a point fait de tragédies.

L E D U C.

Eh, messieurs, ne disputez pas ! Je n'ai pas le tems.

M. R O N F L A N T.

M. le duc, suivant votre conseil, j'ai cherché pour mon dénouement, & j'ai imaginé un tyran de plus.

M. D E C O U S U.

Moi, j'ai cru que ma Chaise de poste étoit une nouveauté dont vous seriez content.

L E D U C.

Je vous ai déjà dit que j'étois occupé très-sérieusement.

M. R O N F L A N T.

Si M. le duc vouloit nous faire part de ses productions. . . .

M. D E C O U S U.

Nous serions bien sûrs d'avoir de quoi admirer.

L E D U C.

Non, vous dis-je ; j'ai passé toute la matinée

à rêver , à barbouiller du papier , sans pouvoir rien faire.

M. R O N F L A N T.

C'est qu'apparemment c'est un nouveau genre que M. le duc a choisi ?

L E D U C.

Non , au contraire : c'est un couplet ; ainsi vous voyez bien....

M. D E C O U S U.

Personne n'en fait assurément aussi facilement que M. le duc.

L E D U C.

Ordinairement cela ne me coûte rien ; mais aujourd'hui je ne fais ce que j'ai.

M. R O N F L A N T.

Est-ce un sujet rare ?

L E D U C.

Non ; c'est un bouquet.

M. D E C O U S U.

Un bouquet ?

L E D U C.

Oui , un bouquet , pour une femme que j'aime ; & vous sentez bien qu'il faut que cela soit neuf , qu'il faut de la pensée. Asseyez , asseyez-vous là.

M. R O N F L A N T.

Mais la pensée , M. le duc l'a trouvée ?

L E D U C.

Moi !

M. D E C O U S U.

Oui, un bouquet.

L E D U C.

C'est vrai ; c'est moi qui veux que ce soit un bouquet. Comme vous dites, voilà la pensée trouvée. Mais il faut la mettre en chant, & voilà le difficile.

M. D E C O U S U.

Avez-vous choisi un air ?

L E D U C.

Bon ! j'en ai cent.

M. D E C O U S U.

Il faut s'arrêter à un seul.

L E D U C.

C'est vrai, aussi j'avois envie de prendre....

M. R O N F L A N T.

M. Découfu vous en dira, M. le duc.

M. D E C O U S U.

Oui, prenez... (*Il chante.*)

C'est la fille à Simonette. (1)

L E D U C.

C'étoit justement celui-là que j'avois en vue.

(1) C'est un air d'Annette & Lubin.

M. R O N F L A N T.

Eh bien, votre couplet est fait.

L E D U C.

Pas tout-à-fait.

M. R O N F L A N T.

Pardonnez-moi, tenez, écrivez.

L E D U C, *prenant sa plume.*

C'est vrai, les choses viennent quelquefois
comme cela sans peine.

M. D E C O U S U.

Sans peine ! Vous n'en avez sûrement pas.

M. R O N F L A N T.

Vous commencez par dire : (*Il chante.*) (2)

Que de fleurs on va répandre . . .

L E D U C.

Oh, pour ce vers - là, je l'ai déjà écrit plus
de vingt fois & je l'ai effacé de même.

M. R O N F L A N T.

Pourquoi l'effacer ? Il est bon ; il annonce la fête :

L E D U C.

C'est vrai. (*Il écrit.*)

Que de fleurs on va répandre,

M. D E C O U S U.

Dans un jour aussi charmant !

(2) Il chante, & l'on chante tous les vers à me-
sure qu'on les fait.

L E D U C.

Voilà ce que j'ai fait.

Que de fleurs on va répandre,
 Dans un jour aussi charmant !

M. R O N F L A N T.

Vous allez d'un train ! Attendez; voyons ce
 que vous allez dire. Laissons faire M. le duc,
 ne le troublons pas.

L E D U C.

Je dirois par exemple...

M. D E C O U S U.

Que de chants se font entendre,

M. R O N F L A N T.

Pour exprimer ce qu'on sent !

L E D U C.

Oui, oui.

Que de chants...

M. D E C O U S U.

Se font entendre,

Un moment s'il vous plait.

Pour.....

M. R O N F L A N T.

Exprimer ce qu'on sent !

L E D U C.

Pour exprimer ce qu'on sent !

Je ne trouve pas mal ces deux vers-là. Qu'en

dites-vous ? Ne me flattez pas ; parlez-moi naturellement.

Que de fleurs se font entendre,

M. D E C O U S U.

Que de chants

L E D U C.

Oui , oui.

Que de chants se font entendre,

Pour exprimer ce qu'on sent !

Cela va bien.

M. R O N F L A N T.

A merveilles !

L E D U C.

Voyons un peu le reste. Je voudrais parler de ses graces.

M. R O N F L A N T.

Oui , de ses graces ; c'est très-bien vu.

M. D E C O U S U.

Vos graces , votre art de plaire.

L E D U C.

Oui , je dis :

Vos graces , votre art de plaire.

Ecrivons.

M. R O N F L A N T.

Ce n'est sûrement pas nous qui le faisons dire à M. le duc.

L E D U C.

Vos graces, votre art de plaire....

M. R O N F L A N T.

Font répéter tous les jours.....

L E D U C.

Se répètent tous les jours.

M. R O N F L A N T.

Non, non, vous dites :

Font répéter tous les jours :

L E D U C.

Oui, oui, je dis :

Font répéter tous les jours :

Font répéter, font répéter ! Il y a bien de
quoi; c'est qu'il faut peindre en chantant....

M. D E C O U S U.

Sans doute, & c'est là votre talent.

L E D U C.

Où, je n'y suis pas absolument mal - adroit.

Font répéter tous les jours :

M. D E C O U S U.

C'est la fête de Cythere.

L E D U C.

Oh, pour celui-là, je me le vole à moi-même
en le faisant; je n'ai pas dit autre chose de la
matinée.

C'est la fête de Cythere,

M. R O N F L A N T.

C'est la fête des amours.

L E D U C.

Cela va de soi-même ; fête de Cythere, fête
des amours. Qui dit l'un , dit l'autre.

M. D E C O U S U.

Dites, qui fait l'un, fait l'autre.

L E D U C.

Sûrement.

C'est la fête des amours.

M. R O N F L A N T.

C'est un tableau charmant !

M. D E C O U S U.

On ne voit que des guirlandes dans les airs.

M. R O N F L A N T.

Des fleurs les parfument ; c'est un spectacle
enchanteur ! Personne que vous ne pourroit dire
aussi bien :

C'est la fête de Cythere ;

C'est la fête des amours.

L E D U C.

Il est vrai que je n'en suis pas mécontent ;
j'ose le dire.

M. D E C O U S U.

Parbleu ! je le crois bien.

L E D U C.

Revoyons tout le couplet , messieurs , je vous
en prie. (*Il chante.*)

Que de fleurs on va répandre ,
Dans un jour aussi charmant !
Que de chants se font entendre ,
Pour exprimer ce qu'on sent !

M. R O N F L A N T.

Je vois la décoration de la fête. Quelle pompe !
Quelle magnificence !

M. D E C O U S U.

Les chœurs chantans font rangés à droite &
à gauche.

L E D U C.

C'est vrai , je n'y avois pas pris garde. :

M. R O N F L A N T.

Bon ! rien ne manque à cette fête ; quelle
imagination !

M. D E C O U S U.

Et dans un seul couplet.

L E D U C.

Vos graces , votre art de plaire
Font répéter tous les jours :
C'est la fête de Cythere ,

T O U S T R O I S E N S E M B L E .

C'est la fête des amours.

M.

M. R O N F L A N T.

Divin!

M. D E C O U S U.

Délicieux!

L E D U C.

Je suis bien aise que vous en soyez contents.

M. D E C O U S U.

Contents?

M. R O N F L A N T.

Nous en sommes enchantés, ravis.

L E D U C.

Eh bien, croiriez-vous que ce matin j'ai été au point de croire que je ne parviendrois jamais à faire ce couplet?

M. D E C O U S U.

Vous ne connoissez pas vos talens, M. le duc.

M. R O N F L A N T.

Quand voulez-vous que je revienne pour mon cinquieme acte? car je voudrois après, obtenir une lecture des comédiens.

L E D U C.

Mais, quand vous voudrez.

M. R O N F L A N T.

J'ai grand besoin que M. le duc veuille bien leur faire parler par quelqu'un.

Tome I.

O

L E D U C.

Je le veux bien : vous me direz par qui.

M. R O N F L A N T.

C'est que c'est difficile.

M. D E C O U S U.

Moi, je ne demande que le suffrage de M. le duc sur mon ariette ; car le musicien est content.

L E D U C.

Nous verrons. Je vous dirai naturellement...

M. D E C O U S U.

C'est là tout ce qui me retient ; les rôles sont déjà distribués, & cela ira tout de suite.

L E D U C.

Je vous le ferai dire.

M. D E C O U S U.

Pour votre couplet, M. le duc, je voudrois l'avoir fait.

M. R O N F L A N T.

Et moi aussi, je vous en réponds.

L E D U C.

Vous me faites le plus grand plaisir...

M. R O N F L A N T.

Je vous en demanderai une copie la première fois.

D R A M A T I Q U E S. 211

L E D U C.

Vous l'aurez,

MM. RONFLANT & DECOUSU, *chantent en
s'en allant.*

C'est la fête de Cythere,

C'est la fête des amours.



S C E N E III.

L E D U C, D U P R É.

L E D U C.

OH là quelqu'un !

D U P R É.

Monseigneur ?

L E D U C.

Allons.

D U P R É.

Eh bien, monseigneur, votre couplet ?

L E D U C.

Il est fait.

D U P R É.

Et vous en êtes content ?

L E D U C.

Je t'en réponds : il est charmant !

O ij

212 *PROVERBES DRAMATIQUES.*

D U P R É.

Je savois bien que vous en viendriez à bout.
Je n'avois garde de [renvoyer ces messieurs.

L E D U C.

Allons , viens ; je te le chanterai en m'habillant.
(*Il s'en va , & il emporte le couplet.*)



LE MARI ABSENT.

PROVERBE XIII.



P E R S O N N A G E S .

LE BAILLI.

GROS - JEAN, *paysan.*

CATHERINE, *femme de Gros - Jean.*

La scene est sur la place du Village.


LE MARI ABSENT,
P R O V E R B E.


SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, CATHERINE *pleurant.*

C A T H E R I N E.

OUI, M. le bailli, mon mari arrive aujourd'hui.

L E B A I L L I.

Ne pleurez pas, mon enfant; il y a remede à tout.

C A T H E R I N E.

Mais voilà le jour bien avancé: il n'y a guere de tems pour y penser; si vous m'abandonnez, M. le bailli, je suis une femme perdue!

L E B A I L L I.

Vous abandonner, ma chere amie! Pouvez-vous l'imaginer seulement?

C A T H E R I N E.

Il est vrai que ce seroit bien mal à vous, après l'embarras où vous m'avez mise.

O iv

L E B A I L L I.

Je vous aime toujours , & je suis plus occupé que vous , de vous tirer d'affaire.

C A T H E R I N E.

Si je n'avois pas eu d'enfant encore pendant le voyage de mon mari , le reste ne seroit rien. Pourquoi s'en va-t-il , au bout du compte ?

L E B A I L L I.

Sans doute. Mais j'arrangerai cela , foyez tranquille.

C A T H E R I N E.

Je ne pourrois pas cacher les enfans. Tout le village fait ce qui est arrivé ; & puis ils font à lui , à ce que vous dites , malgré. . .

L E B A I L L I.

Oui , la loi y est conforme. Je vous dirois bien cela en latin. . . mais. . .

C A T H E R I N E.

Je ne l'entendrois pas. Ne nous amusons pas à cela.

L E B A I L L I.

Ecoutez , il me vient une idée. Vous croyez que votre mari va arriver , n'est-ce pas ?

C A T H E R I N E.

Oui , M. le Bailli , j'en suis même toute troublée , quand j'y pense.

L E B A I L L I.

Il ne faut point être troublée. Il faut vous en aller chez vous, & y demeurer tranquille. Moi, je resterai ici à l'attendre. Je parlerai à Gros-Jean. Sans nous entendre, vous verrez bien la mine qu'il fera. Je puis vous assurer qu'il ne sera pas mécontent.

C A T H E R I N E.

Vous le croyez ?

L E B A I L L I.

J'en suis sûr. Il n'aime pas mal l'argent ?

C A T H E R I N E.

Ah, beaucoup ! & c'est là ce qui lui a fait faire son voyage.

L E B A I L L I.

Quand je me tournerai du côté de votre maison, vous viendrez nous trouver avec vos deux enfans : vous en cacherez un d'abord ; & selon ce que nous dirons, vous montrerez l'autre.

C A T H E R I N E.

Et qu'est-ce que vous direz, M. le bailli ?

L E B A I L L I.

Il est inutile à présent que vous le sachiez.

C A T H E R I N E.

Mais pourquoi ? Je n'en dirai rien.

L E B A I L L I.

Ah, ne voilà-t-il pas la curiosité qui vous prend!

C A T H E R I N E.

Non, non, M. le bailli; c'est que je voudrions seulement savoir....

L E B A I L L I.

Allez-vous-en plus tôt que plus tard: il ne faut pas que votre mari nous trouve ensemble.

C A T H E R I N E.

Ah! je le vois tout là-bas.!

L E B A I L L I.

Vous voyez bien, éloignez-vous.

C A T H E R I N E.

Oh, il ne regarde pas de ce côté-ci. Adieu, adieu, M. le bailli.



S C E N E I I.

L E B A I L L I.

CETTE petite femme-là est charmante! Quand il m'en coûteroit quelqu'argent; c'est tout simple: & puis on promet.... D'ailleurs, il peut arriver quelque malheur, qui me procurera de

quoi tout payer. Nous sommes au public ; c'est au public à faire les frais de nos folies , puisque nous travaillons à punir & à réparer les fautes. Comme la circonstance donne de l'esprit ! Voilà une pensée qui ne m'étoit pas encore venue : je la mettrai bien à profit à l'avenir. Mais Gros-Jean s'approche : voyons si nous réussirons à le persuader.



S C E N E III.

LE BAILLI, GROS-JEAN.

LE BAILLI.

EH bien , Gros-Jean , vous voilà donc enfin de retour ?

G R O S - J E A N.

Oui , M. le bailli , à vot service ; comment vous en va ?

LE BAILLI.

Fort bien , Gros-Jean , fort bien. Votre voyage vous a-t-il valu bien de l'argent ?

G R O S - J E A N.

Il devoit m'en valoir ; mais j'ai mangé tout ce que j'avois porté ; encore bien heureux d'en avoir eu assez.

L E B A I L L I.

Et comment cela ? Votre oncle avoit des vignes, à ce que vous m'aviez dit.

G R O S - J E A N.

Oui, mais la justice a tout vendangé ; c'est comme la grêle, M. le bailli : c'est même encore pire ; car tous les frais ont fauché le reste ; & personne n'a eu rien, que deux ou trois créanciers, qui disent encore qu'on leur a pris les trois quarts de ce qu'ils devoient avoir.

L E B A I L L I.

Cela arrive quelquefois comme cela.

G R O S - J E A N.

Tout le monde mourroit à présent, que je ne voudrois pas me baïffer pour avoir un héritage.

L E B A I L L I.

Vous avez raison.

G R O S - J E A N.

Ne parlons plus de cela, M. le bailli. Quelle nouvelle y a-t-il ici ? Comment se porte ma femme ?

L E B A I L L I.

Votre femme se porte très-bien ; mais il y a bien des nouvelles depuis votre départ.

D R A M A T I Q U E S. 221

G R O S - J E A N.

Comment donc ! & font - elles bonnes] du moins ?

L E B A I L L I.

Oui , elles ne font pas mauvaises.

G R O S - J E A N.

Eh , pardi , M. le bailli , comptez - moi donc un peu ça.

L E B A I L L I.

Vous savez , quand vous êtes parti , que nous avions un nouveau seigneur qui venoit d'acheter cette terre-ci ?

G R O S - J E A N.

Oui , vraiment , & je n'étois pas fâchés d'être délivré de l'autre. Celui-ci est-il meilleur ?

L E B A I L L I.

Je vous en réponds ; c'est un homme qui aime à faire le bien du paysan.

G R O S - J E A N.

Voilà un brave homme pardi c'ti-là.

L E B A I L L I.

Mais il veut qu'on travaille. Il prétend que ce village fera très-riche dans quatre ans , si on veut faire ce qu'il dira.

G R O S - J E A N .

Et pourquoi pas ? D'abord qu'on veut notre bien, M. le bailli, c'est raisonnable.

L E B A I L L I .

Il dit aussi qu'il veut prouver que plus on a d'enfans, & plus on est riche.

G R O S - J E A N .

Oui, tant vaut l'homme, tant vaut la terre. Mais il faut pouvoir les élever, ces enfans ; ils ne travaillent pas en venant au monde.

L E B A I L L I .

Il fait bien cela ; & pour qu'il y ait beaucoup d'enfans dans son village, & qui se portent bien, voici ce qu'il a imaginé.

G R O S - J E A N .

Voyons, voyons ; j'aimons déjà ce seigneur-là, moi, M. le bailli.

L E B A I L L I .

Ecoutez bien.

G R O S - J E A N .

Oh, par la mordié, je n'en pardrons pas un mot, voyez-vous.

L E B A I L L I .

Chaque enfant qui viendra au monde pendant dix ans, il donnera au pere cent écus.

G R O S - J E A N.

Cent écus ! Et quand cela commencera-t-il ?

L E B A I L L I.

Oh, il y a déjà plus d'un an de passé.

G R O S - J E A N.

Plus d'un an ! Je suis bien malheureux de m'être en allé, j'aurions déjà gagné cent écus au moins.

L E B A I L L I.

Mais, depuis votre départ, votre femme est accouchée.

G R O S - J E A N.

Ma femme est accouchée, M. le bailli ? Mais il y a dix-huit mois ; & quand je suis parti, elle n'étoit pas grosse.

L E B A I L L I.

Il faut donc le dire au seigneur ; car il veut que les enfans soient réellement du mari.

G R O S - J E A N.

Gardez-vous - en bien, M. le bailli. Je ne fais ce que je dis. Oh, sûrement je me rappelle. . .

L E B A I L L I.

Prenez-y garde.

G R O S - J E A N.

J'aurai donc les cent écus ?

L E B A I L L I.

Oui , par enfant.

G R O S - J E A N.

Pardi , ce n'est pas tout perdre ; mais c'est un feigneur d'or ! Que je suis fâché de m'être en allé !

L E B A I L L I.

Tenez , voilà votre femme. Vous lui avez grande obligation de cet argent-là.

G R O S - J E A N.

Ah , pardi , je vous en répons. Je vois bien que sans elle je ne les aurois jamais eus.



S C E N E I V.

LE BAILLI, CATHERINE *montrant un enfant qu'elle porte.*

G R O S - J E A N.

EH , dis donc , femme , est-ce un fieu ou une fille , que j'ons pour ces cent écus ?

C A T H E R I N E.

C'est tous les deux , Gros - Jean.

G R O S - J E A N , *avec joie.*

Quoi , j'ons deux enfans ?

C A T H E R I N E.

C A T H E R I N E.

Oui, vraiment, mon ami.

G R O S - J E A N.

Ah, pargué, femme, c'est un trésor ! Quoi ;
M. le bailli, j'aurai fix cents francs ?

L E B A I L L I.

Oui, tu peux y compter.

G R O S - J E A N.

Voilà une brave femme, M. le bailli !

L E B A I L L I, à Catherine.

Cela va bien.

C A T H E R I N E, au Bailli.

Oh, je vais le rendre encore plus content.

L E B A I L L I, à Catherine.

Prenez garde à ce que vous direz.

C A T H E R I N E.

Ah, Gros-Jean ! nous aurons plus de fix cents
francs.

G R O S - J E A N.

Comment donc ?

C A T H E R I N E.

Ces deux enfans - là sont venus ensemble ;
vois - tu.

G R O S - J E A N.

Oui ?

Tome I.

P

C A T H E R I N E.

Eh bien , je suis grosse encore , je vas en avoir
aussi deux , cela fera douze cents francs.

G R O S - J E A N , *avec joie.*

Pardi , t'as raison.

L E B A I L L I , *à part.*

Cette femme-là me ruinera. (*A Catherine.*)

Mais vous n'êtes pas grosse ?

C A T H E R I N E.

Cela ne fait rien : je le deviendrai.

G R O S - J E A N.

Qu'est-ce que t'as , dis donc , femme ? Mais
quel bonheur , M. le bailli !

L E B A I L L I.

Oui , cela est très-heureux.

G R O S - J E A N.

Mais si cela va comme cela tous les ans ; v'là
que j'aurons fix cents francs de rente.

L E B A I L L I.

Je vous le disois bien. Votre femme vous en-
richira.

G R O S - J E A N.

Pardi , c'est bien vrai. Je croyois d'abord de-
voir te gronder...

L E B A I L L I , *à Gros-Jean,*

Qu'est-ce que vous allez dire ?

G R O S - J E A N.

Oh ! rien , rien , M. le bailli ; je nous ob-
ferverons.

C A T H E R I N E.

Pourquoi donc vouloir me gronder , mon
ami ?

G R O S - J E A N.

Oh ! je dis gronder ; ce n'est pas gronder ;
à moins que ce soit te gronder de ce que tu
n'étois pas venue avec moi.

C A T H E R I N E.

J'aurois été bien aise d'y aller.

G R O S - J E A N.

Eh pardi non , j'en aurions été bien fâché !

C A T H E R I N E.

Comment , c'est bien vrai ?

G R O S - J E A N.

Sans doute ; ne faut-il pas que les enfans soient
faits ici , M. le bailli ?

L E B A I L L I.

Sûrement.

G R O S - J E A N.

Allons , allons , c'est bon. As-tu préparé à
souper ?

CATHERINE.

Oui , mon ami.

GROS-JEAN.

Eh bien , allons boire à la santé d'un si bon seigneur. M. le bailli , en voudriez-vous prendre votre part ?

LE BAILLI.

Pourquoi pas ? J'aime les braves gens , les honnêtes gens.

GROS-JEAN.

Allons , venez donc ; car je vous aimons bien aussi nous ; n'est-ce pas , Catherine ?

CATHERINE.

Oh , pour cela , oui ; & ce sera toujours tout de même.

GROS-JEAN.

Tu as raison , femme. Allons , allons souper , je parlerons un peu de cela à la table.



LES FOUX.

PROVERBE XIV.



P E R S O N N A G E S.

M. DISSONANT, *musicien.*

M. L'ABBÉ HIATUS, *poëte.*

M. DESJARRETS, *maître de ballets.*

CABRY, *prévôt de M. Desjarrets.*

Madame DOUAIREVILLE, *plaideuse.*

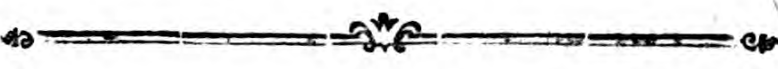
UN GARÇON CAFETIER.

La scène est dans un des cafés du Boulevard.



LES FOUX,

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

M. DISSONANT *entre en chantant entre ses dents. Il se promene, bat la mesure, s'arrête, & dit :*

CE n'est pas cela. Revoyons mes papiers. (*Il tire un papier de sa poche, & il lit.*)

C'est Victoire ici qu'on aime & que l'on fête.

Victoire, Victoire ! Où madame de Franville a-t-elle été prendre le nom de Victoire ? On est accoutumé à mettre une roulade sur le mot Victoire ; je ne peux pourtant pas commencer mon air par une roulade. Quand le diable y feroit, il faudra qu'elle s'en passe : d'ailleurs je ne veux pas composer cela à la françoise. A la françoise, moi ! Quoi, c'est cela qui m'arrête ? Allons, allons, il faut prendre le parti de continuer comme j'ai commencé. Voyons un peu. (*Il chante.*)

AIR : *adoré, adoré, poursuivi des belles, &c.*
de l'École de la jeunesse.

C'est Victoire ici qu'on aime & que l'on fête,
 C'est le plus doux amusement ;
 Du bonheur on se trouve au faite ;
 Il y renaît à chaque instant :
 Du bonheur on se trouve au faite,
 Il y renaît à chaque instant :
 C'est Victoire ici que l'on fête,
 C'est le plus doux amusement ;
 Du bonheur on se trouve au faite,
 Il y renaît à chaque instant.

Fort bien, fort bien,

C'est Victoire ici que l'on fête,
 C'est le plus doux amusement ;
 Du bonheur on se trouve au faite,
 Il y renaît à chaque instant.

Bravo, bravo. Il faut écrire cela tout de suite,
 Garçon ; garçon !



S C E N E I I.

M. DISSONANT, LE GARÇON.

L E G A R Ç O N.

ON y va. (*Il arrive.*) Ah ! c'est vous, M. Dissonant ?

M. D I S S O N A N T.

Oui, oui, donnez moi... (*Il chante.*)

Il y renait à chaque instant.

L E G A R Ç O N.

Qu'est - ce que vous voulez ? Du café, de la limonnade, de l'orgeat ?

M. D I S S O N A N T.

Non, non, une plume & de l'encre.

L E G A R Ç O N.

Vous allez en avoir dans l'instant. (*Il va en chercher.*)

M. D I S S O N A N T *chante.*

Du plaisir on se trouve au faite,

Il y renait à chaque instant,

Sans tourment,

Très - gaïment,

Sûrement

Très-content.

C'est Victoire ici que l'on fête;

C'est le plus doux amusement.

Ah, charmant, charmant ! Allons donc ; la plume, l'encre ?

L E G A R Ç O N.

La voilà, monsieur.

M. D I S S O N A N T, *s'asseyant & écrivant en chantonnant.*

C'est Victoire ici que l'on fête.

C'est le plus doux amusement.

S C E N E I I I.

M. DISSONANT, L'ABBÉ, LE GARÇON.

L' A B B É *entre en rêvant.*

FAUT-IL qu'une malheureuse rime m'arrête !
(*Il se promène.*)

M. DISSONANT *chante & écrit.*

Sans tourment,
Très-gaîment,
Très-content,
Sûrement.

C'est Victoire ici que l'on fête ;

C'est le plus doux amusement.

L' A B B É.

Revoyons encore. (*Il lit.*)

Ainsi qu'on voit naître les fleurs
Aux doux commandemens de Flore,
L'amour, des plus vives couleurs,
Orne le teint de Léonore.

Je ne changerai sûrement rien à cela.

Sa bouche exhale un doux parfum,

Semblable à celui que l'aurore

Répand. . . répand. . . répand. . .

M. DISSONANT *chante.*

Sans tourment,
Très-gaîment. . .

(*Il chante sans prononcer.*)

C'est le plus doux amusement.

L' A B B É.

Monfieur, ce que vous faites là fera-t-il long ?

M. D I S S O N A N T.

Monfieur, je n'en fais rien. (*Il chante.*)

L' A B B É.

Monfieur, c'est que j'ai un couplet à faire,
pour la fête d'une dame. . . .

M. D I S S O N A N T.

Moi de même, M. l'abbé ; je ne fais pas un
couplet, mais une ariette pour la fête d'une
dame, & qui, je me flatte, ne fera pas mau-
vaife. (*Il chante.*)

C'est le plus doux amusement.

A présent, voyons la reprise. (*Il chante.*)

Tout s'anime, on aime à rire. . .

L' A B B É.

Avec cet homme-là, je ne ferai jamais rien,
fi je n'écris. (*M. Diffonant chante sans pronon-
cer, en écrivant.*)

Sa bouche exhale un doux parfum,

Semblable à celui que l'aurore

Répond. . .

Il faut absolument que j'écrive. Garçon !

Le G A R Ç O N.

Monfieur ?

L' A B B É.

Une plume & de l'encre. (*Le Garçon va prendre l'écritoire de M. Dissonant pendant qu'il chante, & l'Abbé se met à écrire.*)

Tout s'anime, on aime à rire,
La gaité toujours vous soutient,
L'on ne se lasse pas de dire :

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!

M. D I S S O N A N T.

Ecrivons, écrivons. (*Il cherche sa plume.*)
Qu'est donc devenue l'écritoire? Hé, garçon!

Le G A R Ç O N.

Monfieur?

M. D I S S O N A N T.

Eh bien, mon encre, ma plume, qu'en avez-vous fait? LE G A R Ç O N.

J'ai cru que vous n'en aviez plus que faire; je l'ai donnée à M. l'abbé. Je m'en vais vous en chercher une autre.

M. D I S S O N A N T.

Allons, dépêchez-vous donc; ce drôle-là me fera perdre mes idées. (*Il chante.*)

L'on ne se lasse pas de dire :

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien!

L' A B B É.

Monfieur, fi vous chantez toujours, je ne pourrai jamais faire mon couplet.

M. D I S S O N A N T.

Monfieur, vous me prenez bien mon encre.

L' A B B É.

Ah ! monfieur, je m'en vais vous la rendre,
fi vous ne voulez plus chanter.

M. D I S S O N A N T.

Oh bien, l'on m'en donnera d'autre.

L' A B B É.

Mais ce n'est qu'une rime que je cherche.

L E G A R Ç O N.

Monfieur, voilà de l'encre & une plume.

M. D I S S O N A N T.

C'est bon. (*Il chante.*)

Il rend l'ame contente,

L'on ne defire plus rien.

Divin, divin ! (*Il écrit & chante.*)

Il rend l'ame contente,

L'on ne defire plus rien.

L' A B B É.

Mais, monfieur.....

M. D I S S O N A N T *chante.*

Sans cefle on rit, toujours on chante,

Sans cefle on rit, toujours on chante.

L' A B B É.

Monfieur ?

M D I S S O N A N T.

Laissez, laissez donc.

Sans cesse on rit, toujours on chante.

L' A B B É.

° Mais, monsieur, il m'est impossible de rien faire, si vous continuez de chanter haut.

M. D I S S O N A N T.

Travaillez pendant que j'écris. (*Il chante tout bas.*)

L' A B B É.

Sa bouche exhale un doux parfum,

Semblable à celui que l'aurore

Répand. . .

C'est incroyable que je ne puisse rien trouver.

M. D I S S O N A N T *chante.*

Sans cesse on rit, toujours on chante ;

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien !

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien !

L' A B B É.

Mais, monsieur. . . .

M. D I S S O N A N T *chante.*

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien !

(*Il se leve & bat la mesure.*)

Mais grand bien,

Mais grand bien,

Mais grand bien,

Mais grand bien. (*Il écrit, & chante bas.*)

L' A B B É.

Il va peut-être rester tranquille : essayons d'achever. *Il se frotte la tête.*



S C E N E I V.

M. DISSONANT, L'ABBÉ, M. DESJARRETS, CABRY.

M. D E S J A R R E T S.

C A B R Y !

C A B R Y.

Monseigneur ?

M. D E S J A R R E T S.

Dans combien de tems faut-il que je sois chez madame de Versant ?

C A B R Y.

Dans trois quarts d'heure.

M. D E S J A R R E T S.

Trois quarts d'heure ! Il n'y a personne ici, j'ai envie de commencer mon ballet en question. Sais-tu les airs ?

C A B R Y.

Je fais les deux premiers.

M. D E S J A R R E T S.

C'est bon. Joue-moi d'abord la marche des Paladins.

C A B R Y.

Je la fais toute entiere.

M. D E S J A R R E T S.

Attends un moment. (*Il fait quelques pas.*)

Je marche en avant d'abord, je reviens. . . .

C'est cela. Allons. (*Cabry joue.*)

M. D I S S O N A N T , L' A B B É.

Eh, monsieur ! monsieur !

M. D E S J A R R E T S.

Comment, messieurs, qu'est-ce que vous avez donc ? Ah, c'est vous, M. Diffonant !

M. D I S S O N A N T.

C'est moi - même qui compose une ariette, M. Desjarrets.

M. D E S J A R R E T S.

Ah, une ariette nouvelle ?

M. D I S S O N A N T.

Oui, vraiment, pour madame de Franville.

D E S J A R R E T S.

Je fais aussi un ballet pour la fête.

M. D I S S O N A N T.

C'est fort bien : mais faites taire votre maudit violon.

violon. Vous me faites perdre le ton , je ne fais plus où j'en suis.

M. D E S J A R R E T S.

Vous vous moquez , vous êtes trop habile pour cela.

L' A B B É.

Moi , monsieur , je fais un bouquet , je cherche une rime , & votre violon me distrait.

M. D E S J A R R E T S.

Allons , allons , joue toujours. (*Cabry joue , & M. Desjarrets danse.*)

M. D I S S O N A N T.

Un moment seulement , que j'aie écrit ceci. (*Il chante.*) Sans cesse on rit , toujours on chante ,

M. D E S J A R R E T S.

Joue donc. (*Il danse & M. Dissonant chante.*)

M. D I S S O N N A N T.

Ah , quel plaisir , qu'il fait de bien !

Arrêtez donc.

M. D E S J A R R E T S.

Mais je n'ai pas de tems à perdre , en honneur.

L' A B B É.

Mais , monsieur , par grace . . .

M. D E S J A R R E T S.

Allons , allons. (*Cabry joue , & il danse.*)

Attends , attends un moment. (*Il marche.*)

M. D I S S O N A N T.

Ah , quel plaisir , qu'il fait de bien !

Mais grand bien , Mais grand bien.

M. D E S J A R R E T S.

Mais , M. Diffonant , comment voulez - vous que je compose mon pas , si vous me chantez un autre air que celui sur lequel je dois danser ?

M. D I S S O N A N T.

Mais , M. Desjarrets , comment voulez-vous que j'acheve d'écrire mon ariette , quand vous faites jouer un autre air que celui que j'ai dans la tête ?

L' A B B É.

Hé , messieurs , comment voulez-vous tous les deux que je fasse des vers avec un pareil bruit ?

M. D E S J A R R E T S.

Messieurs , vous ferez comme vous voudrez. Allons , joue , & recommençons le tout. (*Il danse , M. Diffonant & l'Abbé se désespèrent.*)

M. D I S S O N A N T.

C'est impossible !

L' A B B É.

Je n'y tiens pas !

M. D E S J A R R E T S.

Cela va bien , je tiens ma marche. Laisse-moi dessiner ma gavotte.

(*Il compose en marchant, sans violon.*)

M. D I S S O N A N T *chantant.*

Ah, quel plaisir, qu'il fait de bien !

Mais grand bien,

Mais grand bien.

M. D E S J A R R E T S.

M. Diffonant, chantez donc tout bas.

M. D I S S O N A N T.

Je le veux bien, pourvu que vous ne fassiez pas jouer du violon.

L' A B B É.

Ah ! à la bonne heure.

M. D E S J A R R E T S.

Oui, oui, laissez-moi faire. (*Il danse.*) Nous croisons par ici, ha, ha ! à gauche à présent, chassez, fort bien, non, je tourne, ah, ah ! l'entrelas (*Il continue en marchant.*)

S C E N E V.

M. DISSONANT, L'ABBÉ, M. DESJARRETS, CABRY, Mad. DOUAIREVILLE.

Madame DOUAIREVILLE, à Cabry.

Monsieur, n'avez-vous pas vu ici M. Ron-geant ?

C A B R Y.

Qu'est-ce que c'est, madame, que M. Ron-
geant ?

Madame D O U A I R E V I L L E.

C'est mon procureur.

C A B R Y.

Je ne le connois pas; adressez-vous à ces mes-
sieurs, ils vous diront cela, ils étoient ici avant
nous.

Madame D O U A I R E V I L L E, à
M. *Dissonant.*!

Monsieur, voudriez-vous bien me dire.

M. D I S S O N A N T *chante.*

Il rend l'ame contente ;

L'on ne desire plus rien.

M. D E S J A R R E T S.

M. Dissonant, je m'en vais faire jouer du
violon. (*Il compose.*)

M. D I S S O N A N T.

Ah ! je vous demande pardon.

Madame D O U A I R E V I L L E, à
M. *Dissonant.*

Monsieur, dites - moi donc si vous avez vu
mon procureur ici. Il est pour moi de la der-
niere importance que je lui parle à l'instant; on

vient de me faire signifier un arrêt qui me réduira à la mendicité. Je n'ai pas un morceau de pain, si...

M. DISSONANT.

Dieu vous bénisse, ma bonne dame.

MADAME DOUAIREVILLE.

Mais, monsieur, je ne demande pas l'aumône ; répondez-moi, je vous prie.

M. DISSONANT.

Je suis occupé, madame, adressez-vous à ces messieurs.

MADAME DOUAIREVILLE.

Sauront-ils où il est ?

M. DISSONANT.

Oh, sûrement.

MADAME DOUAIREVILLE.

M. l'abbé ?

M. DISSONANT.

Oui, oui.

MADAME DOUAIREVILLE, à l'Abbé.

M. l'abbé ?

L'ABBÉ.

Je ne veux rien acheter, je n'ai pas le tems.

MADAME DOUAIREVILLE.

Mais, monsieur, je ne suis pas une marchande,

je suis une femme de qualité qui est la plus malheureuse du monde.

L' A B B É.

Vous n'êtes pas si malheureuse que moi. Qu'est-ce que vous demandez ?

Madame D O U A I R E V I L L E.
Mon procureur.

L' A B B É.

Procureur ! Il y a cent rimes à ce mot-là.

Madame D O U A I R E V I L L E.

Je ne vous parle ni de rime , ni de raison ; car je crois que j'aurois tort. Mais à qui donc s'adresser ici ? Ah ! voilà un monsieur qui se promène : il ne me dira pas qu'il est occupé celui-là du moins. (*Elle va à M. Desjarrets.*) Monsieur , pourrez-vous m'enseigner ce que je demande ? Je vous en aurai la plus grande obligation.

M. D E S J A R R E T S.

Oui , oui , tenez , passez par là.

Madame D O U A I R E V I L L E.
Par où , monsieur ?

M. D E S J A R R E T S.

A droite.

Madame D O U A I R E V I L L E.
A droite ?

M. D E S J A R R E T S.

Oui. Revenez à présent.

Madame D O U A I R E V I L L E.

Ici ?

M. D E S J A R R E T S.

Oui , chassez.

Madame D O U A I R E V I L L E.

Qui voulez-vous que je chasse ?

M. D E S J A R R E T S.

Vous ne m'entendez pas : tenez , approchez-vous de moi.

Madame D O U A I R E V I L L E.

Comme cela ?

M. D E S J A R R E T S.

Oui. En avant à présent.

Madame D O U A I R E V I L L E.

Mais pour quoi faire ?

M. D E S J A R R E T S.

Vous allez voir , donnez-moi la main. Allons , Cabry , joue.

C A B R Y , *accommodant son violon.*

Monfieur , tout-à-l'heure.

M. D I S S O N A N T.

Pour moi , je m'en vais.

L' A B B É.

Et moi aussi. (*Cabry joue.*)

M. D E S J A R R E T S.

Allons , madame , laissez vous conduire.

Madame D O U A I R E V I L L E.

Je ne demande pas mieux.

M. D E S J A R R E T S.

Plus vite donc.

Madame D O U A I R E V I L L E.

Vous me faites danser ?

M. D E S J A R R E T S.

Sans doute. (*Il la mene fort vite.*)

Madame D O U A I R E V I L L E.

Je n'en puis plus , ah ! ah !

M. D E S J A R R E T S.

Pourquoi donc voulez - vous danser , si vous n'avez pas la force ?

Madame D O U A I R E V I L L E.

Eh , je n'en ai pas d'envie , monsieur !

M. D E S J A R R E T S.

Ma foi , je l'ai cru. Allons-nous-en.

Madame D O U A I R E V I L L E.

La tête a tourné ici à tout le monde. J'ai envie d'aller attendre mon procureur chez lui. Il faudra bien qu'il revienne du moins pour se coucher.

L'IMPORTANT.

PROVERBE XV.

P E R S O N N A G E S.

LE MARÉCHAL DE FRANCE.

LE CHEVALIER DE COURE-PLAINE ,

aide-maréchal - des - logis de l'armée.

SAINT-GRATIEN , *aide-major.*

D'AUVERSAC , *capitaine d'infanterie.*

GERVAULT , *capitaine de cavalerie.*

DERINCOURT , *capitaine de dragons.*

UN GARÇON *de théâtre.*

*La scène est dans le foyer de la Comédie
Françoise.*



L'IMPORTANT,

[P R O V E R B E.]



SCENE PREMIERE.

■ SAINT-GRATIEN, D'AUVERSAC.

S A I N T - G R A T I E N .

EH bien, d'Auversac, que ferons-nous ?

D' A U V E R S A C .

Ma foi, je n'en fais rien. Quelle diable de fantaisie, de venir ici un jour de piece nouvelle ! Je savois bien que nous n'y trouverions pas de place.

S A I N T - G R A T I E N .

C'est qu'on m'a dit que ce seroit la plus belle chose du monde, que depuis long-tems on n'a rien vu de pareil.

D' A U V E R S A C .

Mais si elle est bonne, nous la verrons toujours bien. Au lieu de rester à la comédie Italienne....

S A I N T - G R A T I E N .

Mais il n'y avoit personne. Et puis je n'entends pas l'italien.

D ' A U V E R S A C .

Ni moi non plus ; mais Arlequin me fait rire.

S A I N T - G R A T I E N .

Oui , avec les cabinets de tourlourette , la laitiere pour dire une lettre , mariner pour marier ; M. Bataillon , Pataflon ; c'est toujours la même chose.

D ' A U V E R S A C .

Cela ne fait rien ; j'aime mieux cela qu'une tragédie , ou de la musique où je ne connois rien.

S A I N T - G R A T I E N .

Chacun a son goût.

D ' A U V E R S A C .

Tu aurois besoin de rire un peu , au moins ; car tu travailles trop.

S A I N T - G R A T I E N .

Cela te paroît comme cela , parce que tu ne fais rien , toi.

D ' A U V E R S A C .

Ne veux-tu pas que j'aïlle me casser la tête sur des cartes de géographie , ou à faire des

calculs ? C'est à vous autres , Messieurs de l'état-major , à vous donner cette peine-là. A propos , est-ce une affaire finie ? Entres-tu dans l'état-major de l'armée ?

S A I N T - G R A T I E N .

Oui , c'est décidé. Je voudrais voir seulement le chevalier de Coure-Plaine , pour savoir de lui quand je pourrai voir M. le Maréchal.

D' A U V E R S A C .

Que ne vas-tu chez lui ?

S A I N T - G R A T I E N .

On ne le trouve jamais le chevalier ; & c'est pour cela principalement que je suis venu ici , pour voir si je ne le rencontrerois pas.

D' A U V E R S A C .

Ah ! je ne m'étonne plus , si tu n'as pas voulu aller à la comédie italienne.

S C E N E II.

LE CHEVALIER , D'AUVERSAC , SAINT-GRATIEN.

LE CHEVALIER *entre d'un air effaré.*

IL n'y a personne ici. (*Il veut sortir.*)

S A I N T - G R A T I E N .

M. le Chevalier , M. le Chevalier !

L E C H E V A L I E R.

Qui est-ce qui m'appelle là ? Ah, c'est vous, M. de Saint-Gratien ! N'avez-vous pas vu le petit Duc, votre colonel ?

S A I N T - G R A T I E N.

Non ; personne n'est venu ici depuis que nous y sommes.

L E C H E V A L I E R.

C'est inconcevable ! Il me donne rendez-vous ici, pour que nous parlions de ses affaires, & je ne le trouve pas.

S A I N T - G R A T I E N.

Il va peut-être y venir.

L E C H E V A L I E R.

Ma foi, je ne peux pas deviner ce qu'il veut ; il a à me parler pour faire changer de quartier à son régiment. Il faut que je sache du moins où il veut aller, pendant que nous faisons le nouvel arrangement.

S A I N T - G R A T I E N.

Je n'en fais rien ; il ne m'en a pas parlé : mais, M. le Chevalier, j'ai été chez vous ce matin, pour avoir l'honneur de vous voir : vous veniez de sortir.

L E C H E V A L I E R.

Oui, le Maréchal m'a envoyé chercher, & nous n'avons rien fait; notre travail est remis à ce soir à neuf heures.

S A I N T - G R A T I E N.

On ne pourra donc pas le voir d'aujourd'hui?

L E C H E V A L I E R.

Non; nous serons renfermés toute la soirée.

S A I N T - G R A T I E N.

J'aurois pourtant besoin de lui parler, & cela me dérange beaucoup.

L E C H E V A L I E R.

Je conçois cela. Avez-vous une place ici?

S A I N T - G R A T I E N.

Non, vraiment; & vous?

L E C H E V A L I E R.

Oh, moi, j'ai la loge de la Maréchale, & puis celles de toutes les femmes de ma connoissance; mais on ne peut pas se partager.

S A I N T - G R A T I E N.

Vous êtes bien heureux! Savez-vous quand M. le Maréchal partira?

L E C H E V A L I E R.

Oui; mais je ne peux pas le dire.

S A I N T - G R A T I E N .

Et notre département ?

L E C H E V A L I E R .

Il est fait.

S A I N T - G R A T I E N .

De quel côté à peu près ?

L E C H E V A L I E R .

C'est un secret ; mais vous allez avoir vos ordres tout-à-l'heure.

S A I N T - G R A T I E N .

J'aurois bien voulu rester ici encore quelques jours.

L E C H E V A L I E R .

Cela fera difficile. Si vous voulez , j'en parlerai au Maréchal , & j'obtiens sûrement qu'on retarde votre départ.

S A I N T - G R A T I E N .

Tout de bon , vous me feriez plaisir ?

L E C H E V A L I E R .

Je vous dis que j'en fais mon affaire.

S A I N T - G R A T I E N .

Je vous en ferai très-obligé. Je n'ai besoin que de huit jours , pour avoir seulement le tems d'acheter des chevaux.

LE

LE C H E V A L I E R.

Je ne conçois pas cela. (*Il tire sa montre.*)
Il est près de cinq heures & demie, la Maréchale doit être arrivée; elle va bien me gronder, je m'enfuis.

S A I N T - G R A T I E N.

M. le Chevalier, quand pourrai-je avoir l'honneur de vous voir ?

L E C H E V A L I E R, *en s'en allant.*

Mais, quand vous voudrez; demain, après-demain, ou à Versailles, où nous ferons toute la semaine prochaine.

S C E N E III.

S A I N T - G R A T I E N , D ' A U V E R S A C .

D ' A U V E R S A C .

N'EST-CE pas là cet important qui égara notre colonne la campagne dernière, qui nous fit faire six lieues au lieu de deux, sans pouvoir trouver notre camp, & puis qui nous laissa là ?

S A I N T - G R A T I E N .

C'est lui-même.

Tome I.

R

D' A U V E R S A C.

Que le diable l'emporte ! C'est auffi lui qui vouloit battre les payfans Hannovriens parce qu'ils n'entendoient pas le françois, & qui ne favoit pas leur répondre quand ils lui parloient latin.

S A I N T - G R A T I E N.

C'est vrai.

D' A U V E R S A C.

Eh bien, ce font pourtant ces gens-là qui ont toutes les graces. Cela me met toujours en colere, de voir que, fans aucun talent que de la fatuité, l'on parvienne ainfi ; pendant que nous.....

S A I N T - G R A T I E N.

Paix donc, fi l'on t'entendoit !.....

D' A U V E R S A C.

Cela est-il faux ? Je fais bien que tu ne feras pas comme cela toi.

S A I N T - G R A T I E N.

Je crois que voilà M. le Maréchal ; oui, c'est lui-même.



S C E N E I V .

LE MARECHAL , SAINT - GRATIEN ;
D'AUVERSAC , UN GARÇON .

LE MARECHAL , *au Garçon de théâtre.*

V A - T - O N bientôt commencer ?

LE GARÇON .

Oui , monseigneur .

LE MARECHAL .

Eh , vous voilà , mon cher Saint - Gratien !
Je suis bien aise de vous voir . Vous viendrez ce
soir chez moi , n'est-ce pas ?

S A I N T - G R A T I E N .

M. le Maréchal , je le desirois fort ; mais . . .

LE MARECHAL .

Eh bien , qui vous en empêchera ?

S A I N T - G R A T I E N .

C'est qu'on m'a dit que vous seriez renfermé
toute la soirée avec M. le chevalier de Coure-
Plaine .

LE MARECHAL .

Avec le chevalier de Coure - Plaine ! Et qui
vous a dit cela ?

S A I N T - G R A T I E N .

C'est lui-même, M. le Maréchal. Je viens de le voir dans l'instant.

L E M A R E C H A L .

Ah ! celui-là n'est pas mauvais ; moi renfermé avec lui ! Et pourquoi faire ?

S A I N T - G R A T I E N .

Pour travailler , à ce qu'il dit.

L E M A R E C H A L .

Mais la tête lui a donc tourné ?

S A I N T - G R A T I E N .

Il s'est même chargé de parler à M. le Maréchal pour me donner quelques jours à rester ici.

L E M A R E C H A L .

Quelques jours ! Vous ne vous en irez qu'avec moi.

S A I N T - G R A T I E N .

Sûrement je suis à vos ordres ; mais c'est qu'il prétend que M. le Maréchal partira dans peu peut-être.

L E M A R E C H A L .

Moi ! dans deux mois au plus tôt. Ah ! je suis bien aise de savoir tout cela. C'est encore un joli travailleur !

S A I N T - G R A T I E N .

M. le Maréchal , ne lui dites pas que c'est moi qui ai dit cela.

L E M A R E C H A L .

Pourquoi ? Laissez-moi faire. Le voilà justement.



S C E N E V .

LE MARECHAL, SAINT - GRATIEN,
D'AUVERSAC, LE CHEVALIER.

L E C H E V A L I E R .

M. le Maréchal, je venois favoir si vous artiviez , pour....

L E M A R E C H A L .

Où avez - vous donc pris , M. le Chevalier , que nous devons être renfermés ensemble toute la soirée?

L E C H E V A L I E R .

Mais , M. le Maréchal , c'est que j'ai cru....

L E M A R E C H A L .

Et pour travailler avec vous encore?

L E C H E V A L I E R .

C'est que j'ai pensé que vous aimeriez mieux voir M. de Saint-Gratien le matin.

LE M A R E C H A L.

Vous avez fort mal pensé. Je veux le voir toujours , à toute heure. Et vous vous mêlez de vouloir protéger ? Cela vous va bien , vis-à-vis de lui sur-tout !

LE C H E V A L I E R.

Moi ?

LE M A R E C H A L.

Oui , vous. Vous me faites partir bientôt. A vous entendre , je suis à vos ordres apparemment.

LE C H E V A L I E R.

En vérité , je n'ai jamais pensé. . . .

LE M A R E C H A L.

Allons , allons. Madame la Maréchale est-elle arrivée ?

LE C H E V A L I E R.

Oui , M. le Maréchal ; je venois au-devant de vous pour vous le dire.

LE M A R E C H A L.

Venez , Saint-Gratien , je veux vous présenter à madame la Maréchale. Il faut , pour faire connoissance avec elle , que vous veniez souper avec nous. Y a-t-il une place dans sa loge pour Saint-Gratien ?

L E C H E V A L I E R.

Non, M. le Maréchal.

L E M A R E C H A L.

Et où étiez-vous, vous ?

L E C H E V A L I E R.

Dans sa loge.

L E M A R E C H A L.

Eh bien, vous trouverez une autre place ; un agréable comme vous ne sauroit jamais manquer.

S A I N T - G R A T I E N.

Mais, M. le Maréchal, je ne veux pas prendre la place de M. le Chevalier.

L E M A R E C H A L.

Pourquoi donc cela ? Allons, je vous dis que je le veux. Venez.

S A I N T - G R A T I E N.

Bon soir d'Auverfac, à demain.

D ' A U V E R S A C.

Je suis charmé de ce qui vient d'arriver, Adieu.





S C E N E V I.

LE CHEVALIER, GERVAULT.

L E C H E V A L I E R.

ME voilà bien avancé ! Que devenir à présent ?

G E R V A U L T.

Eh bien , Chevalier , que fais-tu donc ici ? La piece va commencer.

L E C H E V A L I E R.

Je le fais bien.

G E R V A U L T.

Tu es bien heureux toi , je ne fais pas comme tu fais ; tu es toujours placé le mieux du monde. Je suis venu trop tard , & je ne peux pas trouver un coin ; tout est plein.

L E C H E V A L I E R.

Je voudrois pouvoir te donner ma place ; car j'ai envie de m'en aller.

G E R V A U L T.

Bon , quelle folie !

L E C H E V A L I E R.

Je ne te mens pas. J'ai promis à la duchesse qui est malade , d'aller lui tenir compagnie pen-

dant la comédie, parce qu'elle n'aura personne.

G E R V A U L T.

Tu iras après la grande piece, & tu lui en diras des nouvelles; cela te servira d'excuse.

L E C H E V A L I E R.

Non, je t'en prie, jette-moi à sa porte: tu me feras plaisir; car je ne pourrai jamais trouver mes gens.

G E R V A U L T.

Quoi, tu laisserois comme cela la Maréchale? Fi donc! je ne le souffrirai jamais, je suis trop de tes amis pour cela, & je ne te quitterai point que je ne t'aie vu entrer dans sa loge.

L E C H E V A L I E R.

Je te dis que je ne le peux pas; en honneur j'ai affaire.



S C E N E VII.

*L E C H E V A L I E R, D E R I N C O U R T,
G E R V A U L T.*

D E R I N C O U R T.

EH bien, mon pauvre Chevalier, te voilà donc débusqué? La loge de la Maréchale est remplie & tu n'y es pas! Tu dois être bien humilié, de te voir comme cela préférer un nouveau-venu.

266 PROVERBES DRAMATIQUES.

G E R V A U L T.

Quoi, tu me trompois ?

L E C H E V A L I E R.

Non ; je t'assure que je n'ai pas voulu y rester, & que j'ai même cédé ma place.

D E R I N C O U R T.

Oui ; cédé sa place. Il y a bien été forcé par le Maréchal. Je fais ton histoire ; je viens de rencontrer d'Auversac, qui m'a tout conté.

G E R V A U L T.

Tu me la diras.

D E R I N C O U R T.

Je t'en réponds bien.

G E R V A U L T.

Ah, bien ! Je viens te mener chez la duchesse, où tu veux aller. Dérincourt y viendra aussi.

D E R I N C O U R T.

Je ne demande pas mieux.

G E R V A U L T.

Et tu lui diras ce qui vient de lui arriver.

D E R I N C O U R T.

Cela fera délicieux. Oh, parbleu, tu viendras ! Allons, allons. (*Ils s'en vont, & emmènent le Chevalier.*)



L'ENRAGÉ.

PROVERBE XVI.



P E R S O N N A G E S.

LE COMTE D'ERMONT, *lieutenant - général.*

LE CHEVALIER DE GIRSAC, *lieutenant d'infanterie.*

Madame THOMAS, *maîtresse d'auberge.*

M. HACHIS, *cuisinier.*

La scène est dans une auberge.



L'ENRAGÉ,

P R O V E R B E.

La scène représente une chambre d'auberge de campagne.



SCENE PREMIERE.

LE COMTE, Madame THOMAS.

Madame THOMAS *entrant la première,*
& fermant la fenêtre.

M. le Comte, voilà votre chambre.

LE COMTE.

Elle n'est pas trop bonne ; mais une nuit est bientôt passée.

Madame THOMAS.

Monfieur, c'est la meilleure de la maison, & personne n'a encore couché dans ce lit - là depuis que les matelas ont été rebattus.

LE COMTE.

Voulez-vous bien mettre cela quelque part ?
(*Il lui donne son chapeau, son épée & sa canne,*

& il s'assied.) Ah ça, madame Thomas, qu'est-ce que vous me donnerez à souper ?

Madame T H O M A S.

Tout ce que vous voudrez, M. le Comte.

L E C O M T E.

Mais encore ?

Madame T H O M A S.

Vous n'avez qu'à dire.

L E C O M T E.

Qu'est-ce que vous avez ?

Madame T H O M A S.

Je ne fais pas bien ; mais si vous voulez, je m'en vais faire monter M. l'Ecuyer

L E C O M T E.

Ah ! oui, je serai fort aisé de causer avec M. l'Ecuyer.

Madame T H O M A S, *criant.*

Marianne, dites à M. l'Ecuyer de monter.

L E C O M T E.

Avez-vous bien du monde dans ce tems-ci, madame Thomas ?

Madame T H O M A S.

Monfieur, pas beaucoup, depuis qu'on a fait passer la grande route par . . . chose . . .

L E C O M T E.

Je passerai toujours par ici, moi ; je suis bien aisé de vous voir, madame Thomas.

Madame T H O M A S.

Ah , monfieur ! je fuis bien votre fervante ,
& vous avez bien de la bonté.

L E C O M T E.

Il y a long-tems que nous nous connoiffons.

Madame T H O M A S,

Monfieur m'a vue bien petite.

L E C O M T E.

Et vous m'avez toujours vu grand , vous :
c'est bien différent.

S C E N E I I.

LE COMTE, Madame THOMAS,
M. HACHIS.

Madame T H O M A S.

TENEZ , M. l'Ecuyer , parlez à M. le Comte.

L E C O M T E.

Ah , M. l'Ecuyer , qu'est-ce que vous me don-
nerez à manger ?

M. H A C H I S.

Monfieur , dans ce tems-ci , nous n'avons pas
de grandes provifions.

L E C O M T E.

Mais , qu'est-ce que vous avez ?

M. H A C H I S.

Qu'est-ce que M. le Comte aime ?

L E C O M T E.

Je ne suis pas difficile ; mais je veux bien souper. Voyons.

M. H A C H I S.

Si M. le Comte avoit aimé le veau...

L E C O M T E.

Oui, pourquoi pas ?

M. H A C H I S.

Ce matin, nous avons une noix de veau excellente.

L E C O M T E.

Eh bien, donnez-la-moi.

M. H A C H I S.

Oui ; mais il y a deux messieurs qui l'ont mangée. Cela ne fait rien, on donnera autre chose à M. le Comte.

L E C O M T E.

Mais quoi ?

M. H A C H I S.

Madame Thomas, si nous avons cette outarde de l'autre jour...

L E C O M T E.

Est-ce qu'il y en a dans ce pays-ci ?

M a d a m e T H O M A S.

Oui, monsieur, quelquefois.

L E

LE C O M T E.

Et vous ne pourriez pas en avoir une ?

M. H A C H I S.

Oh, mon dieu, non.

LE C O M T E.

Pourquoi dit-il que vous en aviez une l'autre jour ?

Madame T H O M A S.

Ce n'est pas nous, ce sont des voyageurs qui passent par ici, & qui nous en font voir quand ils en ont; & quand il dit l'autre jour, il y a plus de six mois.

M. H A C H I S.

Six mois! il n'y en a pas trois.

Madame T H O M A S.

Je dis qu'il y en a six, puisque c'étoit le jour du mariage de M. le Bailli.

M. H A C H I S.

Vous croyez ?

Madame T H O M A S.

J'en suis sûre.

Le C O M T E.

Oui; mais avec tout cela, je meurs de faim ;
& je ne fais pas encore ce que j'aurai à souper.

Madame T H O M A S.

Il n'y a qu'à commencer par faire une fricassée de poulets.

M. H A C H I S.

Oui, cela se peut faire, & cela n'est pas long.

LE C O M T E.

Eh bien, allez donc toujours. Nous verrons après.

M. H A C H I S.

Allons, allons. (*Il s'en va & il revient.*) Je pense à une chose : nous n'en avons pas de poulets, nous n'avons que ceux qui sont éclos ce matin, & ils sont trop petits.

Madame T H O M A S.

Eh bien, nous donnerons autre chose à monsieur.

LE C O M T E.

Mais dépêchez-vous.

Madame T H O M A S.

Il n'y a qu'à faire une compote de pigeons.

M. H A C H I S

Vous savez bien que, depuis qu'on a jeté un fort sur le colombier, il n'y en revient plus.

Madame T H O M A S.

C'est vrai, je n'y pensois pas.

LE C O M T E.

Mais donnez - moi de la viande de boucherie ,
& finissons.

Madame T H O M A S.

M. l'Ecuyer n'est pas long , il est accoutumé à
servir promptement.

LE C O M T E

Donnez-moi des côtelettes.

M. H A C H I S.

On a mangé les dernières à dîné.

LE C O M T E.

N'y a-t-il pas ici un boucher ?

Madame T H O M A S.

Oui , monsieur , mais c'est aujourd'hui jeudi ;
il ne tuera que demain.

LE C O M T E.

Quoi , je ne pourrai donc rien avoir ?

M. H A C H I S.

Pardonnez-moi ; mais c'est qu'il faut savoir le
goût de monsieur.

LE C O M T E.

Mais j'aime tout , & vous n'avez rien.

M. H A C H I S.

Si monsieur vouloit un gigot , par exemple ?

S ij

L E C O M T E.

Oui; & vous n'en aurez pas?

M. H A C H I S.

Je vous demande pardon , nous en avons un.

L E C O M T E.

Ah , voilà donc quelque chose ! Et il sera bien dur ?

M. H A C H I S.

Non , monsieur , il sera fort tendre , j'en réponds.

L E C O M T E.

Eh bien , mettez-le à la broche tout de suite.

M. H A C H I S.

Allons , allons , il sera bientôt cuit.

L E C O M T E.

Vous n'avez pas autre chose ?

M. H A C H I S.

Non , monsieur , pour le présent ; mais si vous repassiez dans huit jours. . . .

L E C O M T E.

Eh , va te promener. Allons , ne perdons pas de tems.

M. H A C H I S.

J'y vais , j'y vais.

Madame T H O M A S.

Et moi , je m'en vais mettre le couvert en attendant.

L E C O M T E.

Allons, dépêchez-vous tous les deux.

Madame T H O M A S.

Vous n'attendrez pas. (*Elle sort.*)

S C E N E I I I.

L E C O M T E *seul*, prenant du tabac.

QUELLE diable d'auberge ! (*Il se promène.*)
On ne m'y rattrapera plus. (*Il regarde à la fenêtre
& il lit l'enseigne.*) Ici l'on fait noces & festins,
à pied & à cheval. Ce sont de jolis festins, je
crois.

S C E N E I V.

L E C O M T E , Madame T H O M A S.

Madame T H O M A S, *mettant le couvert.*

LE couvert sera bientôt mis ; c'est toujours une
avance.

L E C O M T E.

Et le gigot est-il à la broche ?

Madame T H O M A S.

Oui, monsieur, il y a long-tems.

L E C O M T E.

Pourvu qu'il ne soit pas gâté encore.

Madame T H O M A S.

Oh, non, monsieur, le mouton est tué d'hier.

L E C O M T E.

D'hier ? Il fera dur comme un chien.

Madame T H O M A S.

Non, non. (*Elle s'en va & revient.*) Quel vin veut M. le Comte ?

L E C O M T E.

Eh, celui que vous aurez.

Madame T H O M A S.

Nous avons du vin blanc & du vin rouge.

L E C O M T E.

Donnez-moi du blanc.

Madame T H O M A S.

C'est bien choisir, car c'est le meilleur.

L E C O M T E.

Oui, je crois que ce sera de joli vin !

Madame T H O M A S.

Il est excellent ; car quand monseigneur l'intendant passe par ici, on en met toujours six bouteilles dans son carrosse.

L E C O M T E.

Pour ses gens apparemment.

Madame T H O M A S.

Non, car c'est lui qui paie tout.

L E C O M T E.

Je le crois bien.

Madame T H O M A S.

Vous verrez , vous verrez. (*Elle crie.*) (Marianne ! Oh ! (*Elle sort & prend deux bouteilles qu'elle met sur la table.*) Tenez , en voilà de deux façons ; vous choisirez. (*Elle s'en va & elle revient.*) Monsieur , je voulois vous dire une chose

L E C O M T E.

Qu'est-ce que c'est ? Pourvu qu'il ne soit rien arrivé au gigot !

Madame T H O M A S.

Oh , non , monsieur , tout au contraire.

L E C O M T E.

Eh bien , dites donc ?

Madame T H O M A S.

Monsieur , c'est que nous avons là - bas un jeune officier , & . . .

L E C O M T E.

Quoi ?

Madame T H O M A S.

Si M. le comte vouloit , il auroit l'honneur de souper avec lui.

L E C O M T E.

Et le gigot est-il fort ?

Madame T H O M A S.

Oh , oui , monsieur.

S iv

L E C O M T E.

Sans cela il ne souperoit pas, n'est-ce pas ?

Madame T H O M A S.

Mais nous ferions bien embarrassés.

L E C O M T E.

Faites-le monter.

Madame T H O M A S.

Je m'en vais le lui dire.

L E C O M T E.

Ecoutez , apportez un couvert.

Madame T H O M A S.

Oui , oui , monsieur.

L E C O M T E.

Attendez donc ; le connoissez-vous cet officier ?

Madame T H O M A S.

Oui , monsieur ; il passe toujours par ici.

L E C O M T E.

Vous ne savez pas son nom ?

Madame T H O M A S.

Son nom ? Ah ! c'est M. le chevalier de Girfac.

L E C O M T E.

Girfac ?

Madame T H O M A S.

Oui , j'en suis bien sûre ; car il a passé par ici quand il étoit page , & il a écrit son nom sur la cheminée de sa chambre.

L E C O M T E.

Allons , faites-le venir.

Madame T H O M A S.

J'y vais , j'y vais. M. le Chevalier , M. le Chevalier , par ici , par ici. Entrez là.



S C E N E V.

L E C O M T E , L E C H E V A L I E R.

~~L E C H E V A L I E R.~~

M. le chevalier, entrez donc. (*Le Chevalier fait de très-grandes révérences.*) Je serois charmé de faire connoissance avec vous.

L E C H E V A L I E R.

Mon général , c'est bien de l'honneur pour moi.

L E C O M T E.

Affeyez - vous donc. (*Le Chevalier s'affied.*) Nous ferons mauvaise chere. D'où venez-vous comme cela ?

L E C H E V A L I E R.

Du régiment , mon général , de Dunkerque.

L E C O M T E.

Qu'est-ce qui en est lieutenant-colonel à présent ? est - ce toujours le bonhomme la Garde ?

L E C H E V A L I E R .

Non , mon général ; il a obtenu une lieutenance de roi. C'est M. de Gouviere.

L E C O M T E .

Ah ! qui étoit dans Poitou ?

L E C H E V A L I E R .

Justement.

L E C O M T E .

Et le major ?

L E C H E V A L I E R .

C'est encore M. de la Verdac.

L E C O M T E .

Un gros garçon , que j'ai vu , il y a bien longtemps , commandant de bataillon.

L E C H E V A L I E R .

Oui , mon général.

L E C O M T E .

Et qu'est devenu le petit Guiraudan ? C'étoit un joli officier.

L E C H E V A L I E R .

Il s'est marié d'abord qu'il a eu la croix , & il a quitté.

L E C O M T E .

Et comment appelez-vous.... un grand , qui étoit si fou ? Attendez....

L E C H E V A L I E R.

Du Merlier ?

L E C O M T E.

Oui, c'est cela ; je l'aimois beaucoup.

L E C H E V A L I E R.

Il a été tué à Hastembeck.

L E C O M T E.

Ah, le pauvre diable !... Je ne fais pas si l'on nous fera bientôt souper.

L E C H E V A L I E R.

Mon général, si vous voulez, j'irai voir.

L E C O M T E.

Oui, oui, vous êtes ici le junior. Mais voilà madame Thomas, restez, restez.



S C E N E V I.

*L E C O M T E, Madame T H O M A S,
L E C H E V A L I E R.*

L E C O M T E.

EH bien, madame Thomas, où en sommes-nous ?

M a d a m e T H O M A S.

Je viens voir si ces messieurs veulent être servis ?

L E C O M T E.

Eh mais, sûrement, tout de fuite.

Madame T H O M A S.

Allons, allons. (*Elle va chercher le souper.*)

L E C O M T E.

Mettons-nous toujours à table. (*Ils s'arrangent tous les deux, & déploient leurs serviettes.*)Madame T H O M A S, *apportant le gigot.* (1)

Tenez, messieurs, voilà un gigot qui a la meilleure mine du monde.

L E C O M T E.

Oui; mais il est bien petit, madame Thomas.

Madame T H O M A S.

Pas trop, monsieur; vous en ferez bien content.

L E C H E V A L I E R.

Si vous voulez, mon général, je m'en vais le couper.

L E C O M T E.

Non, non, laissez-moi faire. (*Il coupe le gigot.*) Avez-vous faim?

L E C H E V A L I E R.

Oui, vraiment; car je n'ai pas dîné.

(1) On fait un gigot avec un morceau de pain, dans lequel on enfonce une fourchette pour faire le manche, que l'on entoure de papier.

LE COMTE.

Tant pis.

Madame THOMAS.

Ah ça, messieurs, vous n'avez plus besoin de rien ?

LE COMTE.

Vous n'avez pas autre chose ?

Madame THOMAS.

Non, monsieur, dont je suis bien fâchée. Quand vous appellerez, je viendrai tout de suite.



SCENE VII.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

TENEZ, M. le Chevalier, voilà une bonne tranche. Un peu de jus. Je vous en redonnerai d'autre, quand vous aurez mangé cela.

LE CHEVALIER, *dévorant.*

J'aurai bientôt fait.

LE COMTE, *mangeant.*

Vous vous étouffez.

LE CHEVALIER.

Oh, que non.

L E C O M T E.

Allons, buvez un coup. (*Ils boivent.*)

L E C H E V A L I E R.

Mon général, voulez-vous bien me donner une autre tranche ?

L E C O M T E.

Vous mangez trop vite.

L E C H E V A L I E R.

Quand j'ai grande faim, je ne perds pas de tems, comme voyez.

L E C O M T E.

Oui, oui. (*Ils mangent vite tous les deux.*)

L E C H E V A L I E R.

Mon général, je suis fâché de la peine ; mais si vous vouliez me laisser prendre.

L E C O M T E, *coupant.*

Eh, non, non, un moment s'il vous plait. Tenez, voilà un bon morceau.

L E C H E V A L I E R.

Oh, il fera bientôt expédié. (*Il mange d'une vitesse incroyable.*)

L E C O M T E, *à part en mangeant.*

Il faut prendre un parti ici.

L E C H E V A L I E R.

Mon général, voulez-vous bien ? ...

LE COMTE

Buvez en attendant. (*Le Chevalier boit.*) Tenez, cela sera peut-être un peu dur. (*Il lui donne un morceau en faisant une grimace.*) Eh bien, comment le trouvez-vous? (*Il fait encore une grimace, & le Chevalier le regarde avec étonnement.*)

LE CHEVALIER.

Fort bon. (*Il le regarde, & le Comte redouble ses grimaces.*)

LE COMTE.

Il y a à tirer. (*Il fait une grimace.*)

LE CHEVALIER.

Un peu; mais cela ne fait rien. (*Le Comte fait encore une grimace qui étonne de plus en plus le Chevalier.*)

LE COMTE.

Qu'est-ce que vous avez donc? (*Il fait une grimace.*)

LE CHEVALIER.

C'est que..... vous.....

LE COMTE, *faisant la grimace.*

Quoi?

LE CHEVALIER.

Je ne fais pas ce que cela veut dire.

LE COMTE, *faisant la grimace.*

Ce mouvement-là que je fais ?

LE CHEVALIER.

Oui, mon général.

LE COMTE, *faisant la grimace.*

Je vous le dirai si vous voulez : ce n'est rien.

LE CHEVALIER.

Vous ne faisiez pas de même avant le souper.

LE COMTE, *faisant la grimace.*

Non, cela vient de me prendre tout-à-l'heure. Depuis quinze jours je suis comme cela souvent. Tenez, mangez ce petit morceau-là. (*Il fait la grimace.*)

LE CHEVALIER.

Et peut-on savoir d'où cela vient ?

LE COMTE, *faisant la grimace.*

Je vous le dirai si vous voulez. Il y a environ un mois que je fus mordu par un petit chien. . . . (*Il fait la grimace.*)

LE CHEVALIER, *avec inquiétude.*

Par un chien ?

LE COMTE. (*Il fait la grimace.*)

Oui, un petit chien noir. . . . Mangez donc.

LE

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus faim.

LE COMTE, *faisant la grimace.*

Quand je fais ce mouvement-là , je crois toujours le voir , ce chien , comme s'il alloit se jeter sur moi. (*Il fait la grimace.*) Mais ce n'est rien.

LE CHEVALIER *se leve , prend son assiette en regardant attentivement le Comte.*

LE COMTE, *faisant la grimace.*

Où allez-vous ?

LE CHEVALIER, *s'en allant.*
Je m'en vais revenir.

LE COMTE.

Mais restez donc.



 S C E N E V I I I .

L E C O M T E , *mangeant.*

Si je n'avois pas pris ce parti-là , je me ferois couché sans souper. (*Il mange le reste du gigot.*)
 Il se disputent là-bas. Dépêchons-nous. (*Il boit.*)
 Il n'est pas mauvais ce petit gigot-là. Quel train !
 Madame Thomas ! madame Thomas !

 S C E N E I X .

Madame T H O M A S , *sans paroître.*

MONSIEUR , laissez - moi faire , je m'en vais lui parler.

L E C O M T E .

Eh bien , venez donc.

Madame T H O M A S *à la porte, tenant la clef.*

Comment , Monsieur

L E C O M T E .

Qu'est - ce que vous avez donc ? Entrez ,
 entrez.

Madame *T H O M A S*, à la porte.

C'est M. le Chevalier, qui dit comme cela que c'est fort mal fait à moi de le faire souper avec un enragé.

L E C O M T E.

Il le croit réellement?

Madame *T H O M A S*, à la porte.

Comment, s'il le croit! Oui, Monsieur, il le croit; & c'est fort mal fait à vous de venir comme cela décrier mon auberge.

L E C O M T E.

Mais je ne suis pas enragé.

Madame *T H O M A S*, à la porte.

Pourquoi donc est-ce qu'il le dit?

L E C O M T E.

Approchez, approchez. Est-ce que les enragés boivent & mangent?

Madame *T H O M A S*, *approchant.*

Ah! c'est vrai. Il est donc fou.

L E C O M T E.

Apparemment.

Madame *T H O M A S.*

Je ne comprends pas cela.

L E C O M T E.

Faites-le venir.

Madame T H O M A S, *criant.*

M. le Chevalier, venez, venez.

L E C O M T E, *criant.*

Allons, Chevalier, arrivez.



S C E N E X.

L E C O M T E, L E C H E V A L I E R,
Madame T H O M A S.

Madame T H O M A S.

ENTREZ donc. M. le Comte n'est pas enragé.

L E C H E V A L I E R.

Vous n'êtes pas enragé ?

L E C O M T E.

Je vous dis que non.

L E C H E V A L I E R, *avançant.*

J'ai cru que vous alliez le devenir.

L E C O M T E.

C'est un conte que je vous ai fait.

Madame T H O M A S.

Quand je vous l'ai dit, vous n'avez pas voulu me croire.

L E C O M T E.

Je m'en vais boire à votre fanté. (*Il boit.*)

Madame T H O M A S.

Vous savez bien que les enragés ne boivent ni ne mangent.

L E C H E V A L I E R.

Mais, mon général, pourquoi faisiez-vous donc toutes ces grimaces?

L E C O M T E.

Pour vous empêcher de manger autant. Mais nous faisons la même route, & demain je vous promets de vous bien donner à dîner.

L E C H E V A L I E R.

Ma foi, j'en ai été la dupe tout-à-fait.

L E C O M T E, *se levant.*

Voulez-vous que nous allions voir nos chevaux?

L E C H E V A L I E R.

Je ne demande pas mieux.

Madame T H O M A S.

Pendant ce tems-là je m'en vais deffervir tout

294 PROVERBES DRAMATIQUES.

cela, & faire préparer vos lits. (*Elle emporte le plat & les assiettes.*)

L E C O M T E.

Vous ferez bien, madame Thomas. Allons, venez, Chevalier. (*Ils sortent.*)



LE DIAMANT.

PROVERBE XVII.

P E R S O N N A G E S .

Madame DE GERCOURT.

M. DE GERCOURT.

LE COMTE DE TOURMONT.

HENRIETTE, *femme - de - chambre de Madame
de Gercourt.*

M. DE MIRVAULT, *frere de M. de Gercourt.*

IKAEL, *marchand juif, Allemand.*

DUMONT, *valet - de - chambre de Madame de
Gercourt.*

CHAMPAGNE, *laquais de M. de Gercourt.*

*La scene est à Paris, chez Madame de
Gercourt.*



LE DIAMANT,

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

IKAEL, HENRIETTE.

IKAEL.

MATEMOISELLE Henriette , pale - vous un peu à moi.

HENRIETTE.

Ah , c'est vous , M. Ikaël ?

IKAEL.

Oui , matemoiselle , j'ai tonne pien à vous le pon chour.

HENRIETTE.

Qu'est-ce qui vous fait venir ici aujourd'hui ?
Avez-vous quelque chose de nouveau à vendre ?

IKAEL.

Oh ! j'ai un marché , c'est pour rien ; c'est plus que un ponheur pour celle qui l'aura.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

I K A E L.

C'est un tiamant qui vaut touze mille francs ,
& que l'on tonne pour. je vous tis pour
rien.

H E N R I E T T E.

Voyons.

I K A E L.

Tenez , regardez avec ces yeux dont vous
êtes connoiffante. (*Il lui donne une bague.*)

H E N R I E T T E.

C'est une bague ?

I K A E L.

Oui , justement , vous connoiffez fort pon ,
sur la moment.

H E N R I E T T E.

Elle est belle ; mais le prix fait tout.

I K A E L.

C'est un fort pel eau ; avec la feu qu'il chette ,
c'est un grand éclair.

H E N R I E T T E.

Et combien voulez-vous le vendre ?

I K A E L.

C'est un prix te touze mille francs qu'il faut.

H E N R I E T T E.

Douze mille francs ?

I K A E L.

Il coûte cela, & je tonne moi, parce que c'est un tame qui a besoin t'argent, pour moitié.

H E N R I E T T E.

Six mille francs ?

I K A E L.

Oui, justement, six mille francs ; je porte à fous, pour faire voir à matame te Gercourt.

H E N R I E T T E.

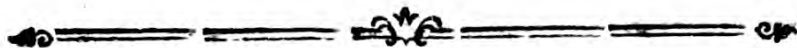
Attendez ; elle va venir, vous lui parlerez.

I K A E L.

Je veux bien. Je tonne aussi à vous, mademoiselle, si je fends ici.

H E N R I E T T E.

Tenez, je l'entends. (*Elle lui rend la bague.*)



S C E N E II.

Madame DE GERCOURT, HENRIETTE ;
IKAEL.

Madame DE GERCOURT, *dédaigneusement.*

QU'EST-CE que c'est que cet homme-là, mademoiselle ?

H E N R I E T T E.

C'est M. Ikaël, madame.

Madame D E G E R C O U R T.

Ah, oui, c'est vrai. Qu'est-ce qu'il veut ?
(*Elle s'assied.*)

I K A E L.

Matame, je marche ici pour fous faire un service fort peau.

H E N R I E T T E.

Tenez, madame, c'est un diamant admirable, voyez !

Madame D E G E R C O U R T.

Un diamant ? Non, je ne veux pas le voir.

I K A E L.

Mais, matame, le vue il coûte rien ; regarte un peu feulement, comme il prille. (*Il donne la bague.*)

Madame D E G E R C O U R T.

Il n'est pas vilain. (*Elle le regarde avec attention.*) Mademoiselle, mon diamant du milieu n'est-il pas plus beau que cela ?

H E N R I E T T E.

Non, vraiment.

Madame D E G E R C O U R T.

Mais vous avez raison ; il jette beaucoup de feu.

HENRIETTE.

C'est ce que j'ai vu de mieux dans ce genre-là,
& il n'est pas cher.

IKAEL.

Non, il est pour un morceau de pain.

MADAME DE GERCOURT.

Mais c'est que j'en rafole ! Réellement cela fe-
roit un effet !... Je ne le garderois pas en bague.

HENRIETTE.

Dites donc à madame.

IKAEL.

S'il faut parler en conscience, je tis à l'heure
même. Il faut touze mille francs, on n'auroit pas
un pareil pour ste prix, je jure.

MADAME DE GERCOURT.

Douze mille francs ! C'est beaucoup d'argent.
Je ne veux plus le voir. (*Elle le regarde toujours.*)

HENRIETTE.

Mais dites donc à madame le dernier mot,
M. Ikaël.

MADAME DE GERCOURT.

Non, je n'en veux plus entendre parler.

IKAEL.

Matame, je tis encore un parole : il faut touze
mille francs, comme j'ai tit ; mais je tonne à

matame pour six mille , parce que c'est un per-
sonne tout l'affaire il est embarrassée ; c'est un
tame qui a choué & qui a besoin t'archent.

Madame D E G E R C O U R T.

Six mille francs. Combien cela fait-il de louis ?

I K A E L.

Justement deux cents cinquante , comme cela il
est vrai.

Madame D E G E R C O U R T.

Deux cents cinquante louis ? Mademoiselle ,
cela n'est pas cher , n'est - ce pas ?

H E N R I E T T E.

Non , vraiment ; & vous trouveriez bien à
vous en défaire à ce prix - là.

Madame D E G E R C O U R T.

Il me fait un plaisir ! . . . que je ne peux pas
dire.

I K A E L.

Oui , il est fort plaisamment acréable ; matame
il a raison.

H E N R I E T T E.

Eh bien , madame , il faut l'acheter.

Madame D E G E R C O U R T.

Mais , je n'ai pas d'argent , & je n'ai rien à
vendre.

I K A E L .

Si vous n'avez point t'archent , tonne - moi
autre chose , je prends sur la pon prix.

Madame D E G E R C O U R T .

Que je suis malheureuse !

H E N R I E T T E .

Mais si monsieur vouloit . . .

Madame D E G E R C O U R T .

Mon mari ! Oui , c'est bien à lui qu'il faut s'a-
dresser ! Allons , reprends ton diamant , je ne veux
plus le voir. (*Elle rend la bague.*)

I K A E L .

Mais il a grand tort , il trouvera jamais un
pareil , matane.

Madame D E G E R C O U R T .

Allons , va-t-en ; cela me donne une humeur
épouvantable !

H E N R I E T T E .

M. Ikaël , attendez un moment.

I K A E L .

Je reste toujours , encore.

H E N R I E T T E .

Madame , il me vient une idée. M. le comte
de Tourmont vous prêteroit bien six mille francs
peut-être ?

Madame DE GERCOURT, *souriant.*

Lui ?

H E N R I E T T E.

Pourquoi pas ? Vous les lui rendrez quand vous voudrez.

MADAME DE GERCOURT.

Il est vrai que le comte. . . . Henriette, tu as bien de l'esprit, au moins.

H E N R I E T T E.

Madame, c'est mon zèle pour vous qui me fait imaginer cela. Ce marché est unique, & je ne voudrais pas vous le voir manquer.

MADAME DE GERCOURT,
nonchalamment.

Mais, c'est que le comte. . . Crois-tu qu'il le veuille ?

H E N R I E T T E.

Sûrement : il n'y a pas assez long-tems qu'il vous connoît pour qu'il ne saisisse pas cette occasion de vous faire plaisir. Et puis madame lui fera vouloir.

MADAME DE GERCOURT.

Je lui ferai vouloir ? Mais c'est que je ne l'aime pas trop.

HENRIETTE.

H E N R I E T T E.

Qu'est-ce que cela fait ? Vous n'en aimez pas d'autre mieux que lui à présent.

Madame D E G E R C O U R T.

Non... Écoute. Tu as raison ; il va sûrement arriver , & je lui ferai une querelle.....

H E N R I E T T E.

J'entends , & le raccommodement se fera par la bague.

Madame D E G E R C O U R T.

Non , je ne veux pas qu'il me la donne.

H E N R I E T T E.

Sans doute ; mais il vous prêtera l'argent qu'il faut pour l'acheter.

Madame D E G E R C O U R T.

C'est cela même.

H E N R I E T T E.

Ah , j'entends un carrosse ! (*Elle va voir à la fenêtre.*) C'est lui qui arrive. Je vais faire cacher le Juif dans l'anti-chambre , & je reviendrai. Vous me direz quand il faudra le faire entrer.

Madame D E G E R C O U R T.

Oui , c'est fort bien. (*Henriette emmene le Juif.*)



SCENE III.

Madame DE GERCOURT, LE COMTE,
DUMONT.

DUMONT, *annonçant.*

M. le comte de Tourmont.

Madame DE GERCOURT.

Quoi, c'est vous, M. le Comte! (*Elle se leve.*)

LE COMTE.

Que faites-vous donc, madame? Mais qu'avez-vous? Vous me paroissez bien abattue.

Madame DE GERCOURT.

Je n'ai rien, monsieur. Mais comment êtes-vous ici aujourd'hui?

LE COMTE.

Moi, madame! où puis-je être mieux? Si vous saviez avec quelle impatience j'attends le moment de vous voir.....

Madame DE GERCOURT.

Moi? Celui-là est merveilleux! Je vous jure que je ne m'y attendois pas.

LE COMTE.

Que voulez-vous donc dire, madame? Vous me désespérez, réellement.

MADAME DE GERCOURT.

Voilà , par exemple , ce que je ne crois pas : tenez , foyez vrai. Je ne trouve pas que vous ayez tort ; vous avez pu croire que je vous aimerois.....

LE COMTE.

Comment ! me ferois-je abusé ? Vous me faites trembler !

MADAME DE GERCOURT.

Non , monsieur , je ne vous fais pas trembler. Laissez-moi dire. Je crois que j'ai pu vous paroître aimable : mais à la longue , on ne paroît pas toujours la même , Il y a tant de femmes qui ont l'art de plaire , qu'il n'est pas difficile d'en trouver qui puissent vous paroître mieux que moi.

LE COMTE.

Je ne comprends pas.....

MADAME DE GERCOURT.

Cela n'est pas difficile cependant ; quand j'aime , à peine l'exprimai-je : j'ai une façon d'être toute particulière. Les hommes aiment les femmes vives , je ne le suis pas , ce n'est pas votre faute. Vous trouvez mieux , cela est tout simple.

LE COMTE.

Mieux , mieux ! Mais , madame.....

V ij

Madame D E G E R C O U R T.

Non, je vous dis vrai, la Présidente vous convient; & si j'étois homme, je sens que je l'aimerois.

L E C O M T E.

La présidente ! à peine lui ai-je parlé jamais.

Madame D E G E R C O U R T.

Quoi ! hier, pendant le souper... Là, pouvez-vous nier ?

L E C O M T E.

Je ne nie pas qu'elle m'a demandé quand j'irois à Versailles, & que je lui ai répondu que je n'en savois rien.

Madame D E G E R C O U R T.

Mais en répondant cela, on ne regarde pas une femme jusques dans le fond de l'ame, & on ne l'attend pas pour lui donner la main après le souper, quand on n'a pas autre chose à lui dire. Je ne suis pas jalouse au moins, n'allez pas le croire, ce n'est pas un reproche.

L E C O M T E.

Vous seriez bien fâchée que je le crusse; tant je vous suis indifférent.

Madame D E G E R C O U R T.

Indifférent, non; j'ai de l'amitié pour vous.

L E C O M T E.

Ah, madame, cessez ce ton; vous m'accablez; vous me désespérez; je ne vois que vous au monde capable de m'attacher, je ne veux vivre que pour vous.

MADAME DE GERCOURT.

On dit toujours cela.

L E C O M T E.

On peut le dire; mais on ne le fent pas comme je le fens; & je jure que jamais...

MADAME DE GERCOURT.

Pourquoi cet empressement pour la présidente? Car, si voulez que je vous l'avoue, cela m'a véritablement fâchée. Une femme qu'à peine vous connoissez....

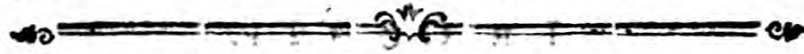
L E C O M T E.

Eh, madame, pourquoi ne me l'avoir pas dit? Je n'ai même rien lu dans vos yeux, qui me l'annonçât.

MADAME DE GERCOURT.

Parce que je voulois....





SCENE IV.

Madame DE GERCOURT , LE COMTE ,
HENRIETTE, IKAEL *du côté du Comte.*

HENRIETTE.

MADAME a sonné , je crois ?

MADAME DE GERCOURT.

Non , mademoiselle. Eh bien , pourquoi donc
laisser entrer cet homme-là ?

IKAEL.

M. Comte , si vous êtes ami de matame , c'est
un marché t'or.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME DE GERCOURT.

Allons , je n'en veux point. Mademoiselle , je
vous en prie , faites - le sortir.

HENRIETTE.

Mais , madame , que M. le Comte juge,

IKAEL.

Oui , M. Comte , c'est un tiamant qui n'a pas
sa pareil dans tout la monde entier.

LE COMTE.

Un diamant ? Voyons.

D R A M A T I Q U E S. 315

MADAME DE GERCOURT.

Non , ne regardez pas cela : d'ailleurs je n'en ai que faire.

LE COMTE.

Il est fort beau. Combien veux-tu le vendre ?

I K A E L.

Je tirai à M. Comte , il me connoît bien. A Metz , M. Comte , vous savez bien que j'étois connu dans la régiment ?

LE COMTE.

Allons , finis.

I K A E L.

M. Comte , je tis ste tiamant , il faut touze mille francs , comme je suis moi un juif. Eh bien , je tonne à matame pour fix mille francs.

LE COMTE.

Six mille francs ?

I K A E L.

Oui , pas plis.

MADAME DE GERCOURT.

Je n'en ai que faire.

LE COMTE, à *Henriette*.

Est-ce un bon marché , réellement ?

H E N R I E T T E.

Oui , vraiment , très-bon.

L E C O M T E.

Pourquoi donc ne le prenez-vous pas , madame ?

Madame D E G E R C O U R T.

Parce que j'en ai assez d'autres.

L E C O M T E.

Je crois deviner.... Le trouvez-vous beau ?

Madame D E G E R C O U R T.

Mais je ne l'ai pas trop vu , je ne veux pas être tentée.

L E C O M T E.

Regardez-le : il me paroît très-brillant ; & s'il vous convient , il n'y a pas à hésiter.

Madame D E G E R C O U R T.

Il est très-agréable.... mais....

L E C O M T E.

Vous n'avez pas d'argent peut-être ?

Madame D E G E R C O U R T.

Non , je n'en veux point , absolument.

L E C O M T E.

Mais si c'est cela , il ne faut pas laisser échapper cette occasion-ci.

I K A E L.

Oh , c'est un pon occasion.

L E C O M T E.

Je me charge de le payer , & vous me le rendrez quand vous voudrez.

Madame D E G E R C O U R T.

Non, je ne veux pas devoir absolument.

L E C O M T E.

A moi, sans doute; car qui est-ce qui ne doit pas?

Madame D E G E R C O U R T.

A vous, ni à personne, que pour des choses indispensables.

L E C O M T E

Prenez-le toujours. Si vous vous en dégoûtez, vous me le rendrez, ou vous me le paierez; vous ferez ce qu'il vous plaira. Toi, Ikaël, attends-moi là-dedans. Je te donnerai ton argent chez moi, où je vais retourner.

I K A E L.

Matame, il garde ton la bague?

Madame D E G E R C O U R T.

Oui, oui, puisque le Comte le veut. En vérité, M. le Comte, je ne fais pas encore quand je pourrai vous rendre cet argent-là: il faudra que nous prenions des arrangemens.

L E C O M T E.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira.

I K A E L.

M. Comte, matame, matemoiselle, je suis

rien pour vous servir. (*Il veut s'en aller.*)

L E C O M T E.

Attends - moi.

I K A E L.

Ah ! M. Comte , je suis pas pressé.



S C E N E V.

Madame DE GERCOURT , LE COMTE ,
HENRIETTE.

Madame D E G E R C O U R T.

IL est véritablement très-beau ce diamant-là ,
& je crois avoir fait un très-bon marché ; mais ,
Comte , je crains que cela ne vous dérange.

L E C O M T E.

Moi , Madame ! Je vous jure que non ; n'ayez
donc pas cette crainte - là.

Madame D E G E R C O U R T.

Mademoiselle , ne le trouvez - vous pas beau ?

H E N R I E T T E.

Oui , Madame , & je suis bien aise que vous
l'ayez acheté.

Madame D E G E R C O U R T.

Ah , mon dieu ! Mais je n'y pensois pas ; me

voilà dans le plus grand embarras : c'est comme si je ne l'avois pas ce diamant.

L E C O M T E.

Et pourquoi ?

Madame D E G E R C O U R T.

Parce que je n'en pourrai pas faire usage, je ne pourrai pas le porter.

L E C O M T E.

Comment ?

Madame D E G E R C O U R T.

Mon mari connoît tous mes diamans , & il fait bien qu'il ne me donne pas assez pour que je puisse acheter quelque chose de ce prix-là.

L E C O M T E.

Votre réflexion est embarrassante.

Madame D E G E R C O U R T.

Je suis désespérée. Il faut que je m'en détache absolument, & que le Juif le reprenne.

L E C O M T E , avec joie.

Madame, il me vient une idée admirable ! Il faut que le Juif le reprenne, oui : écoutez, écoutez ; c'est délicieux !

Madame D E G E R C O U R T.

Dites donc ?

L E C O M T E.

Ikaël le portera à votre mari , il le lui donnera pour cent louis ; le bon marché le tentera , & il l'achetara pour vous le donner.

MADAME D E G E R C O U R T.

Oui , votre idée est plaisante , & je gagnerai même à cela cent louis que je vous devrai de moins.

L E C O M T E.

Mademoiselle Henriette , faites entrer le Juif.

MADAME D E G E R C O U R T.

En vérité , Comte , vous êtes ravissant ! Je n'aurois jamais eu l'esprit d'inventer cela.

L E C O M T E.

Croyez-vous encore à la Présidente ?

MADAME D E G E R C O U R T.

Allons , allons , ne parlons plus d'elle.

H E N R I E T T E.

Je vais donc faire entrer le Juif ?

MADAME D E G E R C O U R T.

Oui , oui.

H E N R I E T T E.

M. Ikaël !



SCENE VI.

Madame DE GERCOURT, LE COMTE,
HENRIETTE, IKAEL.

LE COMTE.

IKAEL, écoute bien ce que je te vas dire.

IKAEL.

Oui, M. Comte.

LE COMTE.

Voilà la bague, qu'il faut que tu reprennes...

IKAEL.

Quoi, matame il ne veut plis ; c'est un grand tort, il est un fort pon marché, pour véritablement.

LE COMTE.

Ce n'est pas cela. Il faut que tu la donnes à M. de Gercourt, le mari de Madame, pour cent louis.

IKAEL.

Ah, M. Comte, je ne peux pas moins de six mille francs, en conscience ; c'est comme je tis.

LE COMTE.

On te la paiera toujours six mille francs ; mais

tu la donneras à M. de Gercourt pour cent louis....

I K A E L.

Mais , M. Comte , il fait un plaisanterie ; cent louis il fait pas six mille francs.

L E C O M T E.

Non , mais cela fait deux mille quatre cents livres.

I K A E L.

Eh bien , M. Comte , fous foyez bien que je ne peux pas pour ceux mille quatre cents livres.

L E C O M T E.

Non ; mais je te donnerai trois mille six cents livres , moi , pour le reste du paiement.

I K A E L.

Ah ! je comprends fort bien ; fous achetez à fous ceux , fous , M. Comte , & M. Gercourt encore.

L E C O M T E.

Oui ; c'est cela.

Madame D E G E R C O U R T.

Mais il ne faut pas qu'il aille dire à mon mari que vous paierez le reste.

I K A E L.

Il faut pas ?

LE COMTE.

Non , vraiment. Tiens , Henriette te menera chez lui , ou bien où il fera. Et tu lui diras que cette bague est à vendre pour six mille francs. S'il n'en veut pas pour ce prix-là , tu diminueras jusqu'à cent louis. Pour lors il la prendra , il te donnera cent louis , & je te donnerai le reste.

I K A E L.

Je comprends fort pon ; c'est pour lui faire croire encore un plus pon marché que six mille francs.

LE COMTE.

Oui ; & tu ne lui parleras pas de moi , ni de Madame.

I K A E L.

Oh , laissez faire ; je suis assuré à présent avec la tiamant. Où faut-il porter ?

Madame D E G E R C O U R T.

Henriette te le dira ; & quand il en sera tems . . .

I K A E L.

Ah , pon , pon !

H E N R I E T T E.

Madame , je crois que voilà Monsieur.

MADAME DE GERCOURT.

Mon carrosse doit être au bout du jardin,
sur le rempart.

HENRIETTE.

C'est Monsieur, lui-même.

MADAME DE GERCOURT.

Eh bien, je m'en vais. Reste ici; il ne saura
pas que je serai sortie: il y viendra sûrement.
Venez, Comte.



SCENE VII.

M. DE GERCOURT, HENRIETTE.

M. DE GERCOURT, *avec des papiers
à la main.*

Où est madame de Gercourt, mademoiselle?
Je la croyois ici.

HENRIETTE.

Monsieur, elle vient de sortir dans l'instant
par la porte du rempart.

M. DE GERCOURT, *s'assoyant
& lisant ses papiers.*

Et reviendra-t-elle souper?

HENRIETTE.

H E N R I E T T E.

Oui, monsieur; car elle se plaignoit encore ce matin qu'elle ne vous voyoit presque plus.

M. D E G E R C O U R T, *lisant.*

Oui, je crois que c'est bien là ce qui l'occupe!
Je souperai pourtant ici aujourd'hui.

H E N R I E T T E.

Cela lui fera grand plaisir.

M. D E G E R C O U R T, *lisant.*

Mademoiselle. . . . auriez-vous une écritoire?

H E N R I E T T E.

Oui, monsieur, en voilà une.

M. D E G E R C O U R T, *essayant d'écrire.*

Mais cela n'écrit non plus. . . . C'est bien là une écritoire de femme! Je vous en prie, dites qu'on me fasse venir mon caissier, ou M. Lenoir; c'est égal.

H E N R I E T T E.

Monsieur, ils n'y font pas.

M. D E G E R C O U R T, *écrivain.*

Comment, il n'y a personne au bureau?

H E N R I E T T E.

Non, parce que madame a donné sa loge de la comédie à ces messieurs, & ils y sont allés.

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

C'est bien nécessaire que des commis aillent à la comédie ! Mais je fais bien pourquoi ; c'est que cette femme-là n'a jamais le sol, & qu'elle se fait avancer ses quartiers par le caissier.

H E N R I E T T E.

C'est bien vrai , monsieur , qu'elle n'a pas d'argent. Si elle en avoit eu , je lui aurois fait faite aujourd'hui un bon marché ; mais je n'ai pas voulu seulement lui en parler.

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Vous avez bien fait ; & vous devriez , si vous lui êtes attachée , chasser tous ces petits marchands qui viennent sans cesse , & qui font une source de ruine pour les femmes.

H E N R I E T T E.

C'est aussi ce que je fais toujours. Monsieur , si vous vouliez voir le marché dont je vous parle...

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Je n'ai point d'argent , mademoiselle.

H E N R I E T T E.

Cela ne fait rien : je vais toujours vous l'aller chercher.

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Cela est inutile. (*Henriette sort & va chercher Ikaël.*)

SCÈNE VIII.

M. DE GERCOURT, IKAEL, HENRIETTE.

I K A E L.

MONSIEUR , je suis pien pour servir à fous.

M. D E G E R C O U R T.

Qu'est-ce que c'est ? quoi ? un Juif ! Pourquoi
laisse-t-on entrer ces gens-là ici ?

H E N R I E T T E.

Monfieur , c'est moi qu'il a demandée ; c'est
l'homme au bon marché dont je vous parlois.

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Je n'en ai que faire , allons.

I K A E L.

Si monfieur il fouloit regarter feulement fte
tiamant.

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Je te dis que non.

I K A E L.

Monfieur , confitez que je l'apporte ici de
préférence , & que fte tiamant qu'il vale touze
mille francs par-tout , on la tonne pour fix
mille.

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

S'il valoit douze mille francs, on ne le donneroit pas pour moitié.

I K A E L.

Non, cela il est frai, comme il tit monfieur; mais c'est la pefoin t'argent sur la moment, qui fait cette marché pon.

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Laisse-moi en repos.

H E N R I E T T E.

Mais, monfieur, voyez-le.

M. D E G E R C O U R T, *regardant le diamant.*

Voyons donc. Oui, il est fort beau; mais je n'en veux point.

I K A E L.

Eh pien, compien monfieur il feut tonner?

M. D E G E R C O U R T, *remettant le diamant sur la table & écrivant.*

Rien.

I K A E L.

Oh, rien, c'est un patinage, & monfieur il n'est pas capable, s'il ne regarte pas; mais je puis encore temanter moins, si il veut examiner: je tonne pour teux cents louis.

H E N R I E T T E.

Ah, monsieur, deux cents louis ! C'est pour rien.

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Que veux-tu que j'en fasse ?

H E N R I E T T E.

Mais, monsieur, pour madame ; c'est bientôt sa fête.

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Bon ! elle en a assez.

H E N R I E T T E.

Elle n'en a pas un comme cela.

I K A E L, *présentant le diamant.*

Oui, monsieur, regarde encore.

M. D E G E R C O U R T.

Je vois bien. Allons ; pour me débarrasser, je t'en donnerai cent louis.

I K A E L.

Ah, monsieur, ste tiamant-là pour cent louis
J'ai pas volé, je puis bien tire !

M. D E G E R C O U R T.

C'est tout ce que j'en peux donner. Allons,
laisse-moi donc en repos.

I K A E L.

Eh bien, mettre cent cinquante ?

M. D E G E R C O U R T.

Non.

I K A E L.

Fous ne foulez pas?

M. D E G E R C O U R T.

Je te dis que non.

I K A E L.

Eh bien, monsieur, prentre ton pour cent louis ; mais je puis bien assurer que je fends jamais encore pour cette prix-là.

M. D E G E R C O U R T.

Ils disent toujours cela.

H E N R I E T T E.

Je crois qu'il a raison. Quel plaisir cela va faire à madame !

M. D E G E R C O U R T.

Oh, oui ! tu verras. Il faudra que je lui aie encore obligation de le prendre peut-être. (*Il écrit un billet.*)

H E N R I E T T E.

En vérité, monsieur, vous ne connoissez pas la bonté de son cœur.

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

La bonté de son cœur !... Voilà un billet pour les cent louis : tu n'as qu'à attendre que le caissier soit revenu.

I K A E L.

Monfieur , s'il y a encore t'autres fortes pour la fervice , je fiens fur la moment.

M. DE G E R C O U R T , *écrivant.*

Non , non , je ne veux plus te voir.

I K A E L.

Monfieur , je fuis fort obligé. (*Il fort avec Henriette.*)

S C E N E I X.

M. DE G E R C O U R T , M. DE M I R E V A U L T ,
C H A M P A G N E .

C H A M P A G N E .

M. de Mirevault.

M. D E G E R C O U R T .

Mon frere ? (*Il fe leve.*) Et par quelle aventure à cette heure-ci ?

M. D E M I R E V A U L T .

Je viens vous dire une nouvelle.

M. D E G E R C O U R T .

Une nouvelle ?

M. D E M I R E V A U L T .

Oui ; nous marions ma fille.

M. D E G E R C O U R T.

Ah , ah ! Asseyez-vous donc. (*Ils s'assoyent.*)

M. D E M I R E V A U L T.

J'ai trouvé un parti qui me convient.

M. D E G E R C O U R T.

Tant mieux ! Est-ce le trésorier des états de...

M. D E M I R E V A U L T.

Non , non ; c'est un colonel.

M. D E G E R C O U R T.

Un colonel ?

M. D E M I R E V A U L T.

Oui , ou du moins qui en a la promesse ; c'est un homme de grande qualité.

M. D E G E R C O U R T.

Diantre !

M. D E M I R E V A U L T.

Ma fille sera présentée ; & il pourroit même arriver , s'il mouroit quelques parens vous m'entendez bien . . . qu'elle auroit le tabouret.

M. D E G E R C O U R T.

Et vous & votre femme , qu'est-ce que vous auriez ?

M. D E M I R E V A U L T.

Nous aurons que nous marierons bien notre fille.

M. DE GERCOURT.

Oui, c'est une grande affaire que vous faites là.
Et votre gendre est-il riche ?

M. DE MIREVAULT.

Non, pas à présent ; mais il a les plus grandes
espérances.

M. DE GERCOURT.

Enfin, vous êtes bien content ?

M. DE MIREVAULT.

Oui, je voudrais voir votre femme pour lui
en faire part.

M. DE GERCOURT.

Elle est sortie ; mais je me charge de le lui
dire. Et comment s'appelle.

M. DE MIREVAULT.

Quoi, je ne vous l'ai pas dit ?

M. DE GERCOURT.

Non, vraiment.

M. DE MIREVAULT.

C'est le marquis de Ferville, vous le con-
noissez ?

M. DE GERCOURT.

Sûrement.

M. DE MIREVAULT.

Vous voyez bien ?

M. D E G E R C O U R T.

Oui, c'est une très-bonne affaire.

M. D E M I R E V A U L T.

Je suis bien aise que vous l'approuviez. Ah ça, je m'en vais ; car j'ai mille choses à acheter, des étoffes, des diamans.

M. D E G E R C O U R T.

Est-ce que vous vous connoissez en diamans ?

M. D E M I R E V A U L T.

Oui, vraiment, & très-bien même.

M. D E G E R C O U R T.

Tenez, voyez un peu cela.

M. D E M I R E V A U L T.

Ah, ah! c'est fort beau!

M. D E G E R C O U R T.

Qu'est-ce que cela vaut ?

M. D E M I R E V A U L T.

Mais, attendez, Cela vaut douze mille francs, & au meilleur marché dix.

M. D E G E R C O U R T.

Vous le croyez ?

M. D E M I R E V A U L T.

Je vous dis que je m'y connois très-bien.

M. D E G E R C O U R T.

Devinez combien il m'a coûté ; c'est un hasard.

M. DE MIREVAULT.

Huit mille francs ?

M. DE GERCOURT.

Pas tant.

M. DE MIREVAULT.

Si vous l'avez eu pour fix, c'est pour rien.

M. DE GERCOURT.

Il ne me coûte que cent louis.

M. DE MIREVAULT.

C'est inconcevable ; car il est admirable.

M. DE GERCOURT.

Je vous dis vrai.

M. DE MIREVAULT.

Pardi , vous devriez bien me le céder ; c'est un
hasard unique.

M. DE GERCOURT.

Je ne le peux pas , je l'ai acheté pour madame
de Gercourt.

M. DE MIREVAULT.

Elle en a tant ! & vous me feriez le plus grand
plaisir du monde.

M. DE GERCOURT.

Eh bien , écoutez , arrangeons-nous.

M. DE MIREVAULT.

Je ne demande pas mieux.

M. D E G E R C O U R T.

Vous l'avez estimé dix mille francs ?

M. D E M I R E V A U L T.

Oui ; est - ce que vous voulez me le vendre cela ?

M. D E G E R C O U R T.

Fi donc ! Voici ce que je veux dire ; vous mariez ma niece : je serai obligé de lui faire un présent.

M. D E M I R E V A U L T.

Eh bien , vous lui donnez ce diamant ?

M. D E G E R C O U R T.

Oui ; mais vous me rendez mes cent louis.

M. D E M I R E V A U L T.

Mais , vous ne lui donnerez rien par cet arrangement - là.

M. D E G E R C O U R T.

Je vous demande pardon , & l'excédant des cent louis.

M. D E M I R E V A U L T.

Cela ne se peut pas , & vous vous moquez de moi.

M. D E G E R C O U R T.

Non , je ne le cède qu'à cette condition.

M. D E M I R E V A U L T.

C'est un peu vilain ce que vous faites là.

M. DE GERCOURT.

Vilain ou non , voyez si cela vous convient.

M. DE MIREVAULT.

Allons , comme vous voudrez

M. DE GERCOURT.

Vous me rendrez mes cent louis à votre aise ,
pourvu que je les aie demain avant midi.

M. DE MIREVAULT.

Oui , oui. (*Il s'en va.*)



SCENE X.

M. DE GERCOURT *écrivant*, Madame DE GERCOURT.

Madame DE GERCOURT.

ET par quel hasard , monsieur !, êtes-vous établi ici ?

M. DE GERCOURT, *écrivant*.

Je suis venu vous y chercher ; j'y suis resté.

Madame DE GERCOURT, *s'assessant*.

C'est bien honnête à vous. Je me plaignois tantôt de ce que je ne vous vois jamais que des instans.

M. D E G E R C O U R T.

Comment donc , ceci est nouveau !

Madame D E G E R C O U R T.

Mais point du tout. Il semble , à vous entendre , que je ne vous aime pas ; vous savez bien le contraire.

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Moi ! point du tout.

Madame D E G E R C O U R T.

Oh , laissez donc là vos écritures.

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Si vous voulez , je m'en irai chez moi.

Madame D E G E R C O U R T.

C'est bien répondre à tout ce que je vous dis de tendre !

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

De tendre ! Sûrement ce que je fais vaut mieux que de la tendresse pour vous. Je suis occupé à recueillir , quand vous ne faites que songer à répandre , à dépenser.

Madame D E G E R C O U R T.

L'un est plus honnête que l'autre. Répondez-moi donc. N'avez-vous vu personne depuis que vous êtes rentré ?

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Non. Ah ! j'ai vu mon frere. Il marie sa fille ,
il est enchanté!

Madame D E G E R C O U R T.

Je le crois.

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Au marquis de Ferville.

Madame D E G E R C O U R T.

Au marquis de Ferville ! C'est bien fait à eux !
C'est ma belle-sœur qui aura fait ce mariage-là ;
car c'est la plus ridicule créature avec sa vanité. . .

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Je me suis chargé de vous le dire.

Madame D E G E R C O U R T.

A la bonne heure ; comme ils voudront. Mais
vous avez vu quelqu'un encore ?

M. D E G E R C O U R T, *écrivant.*

Je vous dis que non.

Madame D E G E R C O U R T.

Pour cela , vous dites que vous venez me cher-
cher , & vous êtes bien peu occupé de moi :
comment voulez - vous qu'on cause avec vous
pendant que vous écrivez ? Dites - moi donc ,
on m'a dit que vous aviez vu quelqu'un encore ?

M. D E G E R C O U R T.

Ah ! un Juif.

Madame DE GERCOURT.

Un Juif ? Quoi , vous auriez acheté quelque chose pour moi ? Je vous reconnois bien là ; il y a long-tems que vous ne m'aviez rien donné , & vous vous en êtes souvenu : qu'est - ce que c'est ?

M. DE GERCOURT.

J'avois acheté un diamant.

Madame DE GERCOURT.

Pour moi ?

M. DE GERCOURT.

Oui.

Madame DE GERCOURT.

Laissez donc cela . . . Eh bien , où est-il ? Donnez-le moi. Il est sûrement beau ?

M. DE GERCOURT.

Oui , il est fort beau.

Madame DE GERCOURT.

Voyons-le donc.

M. DE GERCOURT.

Ecoutez-moi.

Madame DE GERCOURT.

Mais , que voulez - vous dire ? Voyons le diamant.

M. DE GERCOURT.

Laissez-moi vous expliquer ceci.

Madame

MADAME DE GERCOURT.

Mais , quelle explication faut-il ? Donnez-le moi.

M. DE GERCOURT.

Attendez ; c'est un marché admirable que j'ai fait. Mon frere l'a estimé dix mille francs.

MADAME DE GERCOURT.

Il doit être beau.

M. DE GERCOURT.

Oui , vraiment , il est beau , & je ne l'ai acheté que cent louis.

MADAME DE GERCOURT.

Voyons - le donc.

M. DE GERCOURT.

Voici bien le meilleur : mon frere l'a trouvé charmant , il en a eu envie.

MADAME DE GERCOURT.

Vous ne le lui avez pas donné ?

M. DE GERCOURT.

Je n'ai pas été si sot.

MADAME DE GERCOURT.

Vous avez bien su tout le plaisir que vous me feriez.

M. D E G E R C O U R T.

Ecoutez jusqu'au bout; il vouloit que jé le lui cédaſſe pour cent louis.

Madame D E G E R C O U R T.

Mais point du tout.

M. D E G E R C O U R T.

Sans doute; voici ce que j'ai fait. J'ai dit: puis-
qu'il marie ſa fille, je ſerai obligé de lui faire
un préſent.

Madame D E G E R C O U R T.

Eh bien ?

M. D E G E R C O U R T.

Je lui ai dit: vous trouvez qu'il vaut dix mille
francs; en vous le cédant pour cent louis. . . .

Madame D E G E R C O U R T, *intriguée.*

Comment ?

M. D E G E R C O U R T.

Voyez mon calcul; c'eſt comme ſi je don-
nois à ma niece ſept mille fix cents livres.

Madame D E G E R C O U R T.

Eh bien, vous le lui avez donné ?

M. D E G E R C O U R T.

Oui; mais il me rendra mes cent louis. Voilà
ce qu'on appelle ſaifir l'occafion.

MADAME DE GERCOURT.

Allez, vous êtes odieux; c'est une vilainie abominable!

M. DE GERCOURT.

Voilà bien comme sont les femmes; elles n'entendent rien aux affaires.

MADAME DE GERCOURT.

Mais, si c'est un bon marché, pourquoi n'en aurois-je pas profité?

M. DE GERCOURT.

Mais songez donc que c'est sept mille six cents livres que je donne, sans qu'il m'en coûte un fol.

MADAME DE GERCOURT.

Je songe que vous ne savez ce que c'est de rien faire qui puisse me faire plaisir. Non, monsieur, jamais; j'étois bien sotte de l'imaginer.

M. DE GERCOURT.

Mais...

MADAME DE GERCOURT.

Non, je ne veux rien entendre.

M. DE GERCOURT.

On ne peut donc jamais avoir d'agrément dans sa maison, en cherchant même à faire de son

mieux. J'étois revenu ici pour souper avec vous,
& je m'en vais.

MADAME DE GERCOURT.

Allez, allez, monsieur, chercher à gagner sur
un Juif. Voilà comme sont ces messieurs les ma-
ris; & ils veulent qu'on les aime après cela!



S C E N E X I.

MADAME DE GERCOURT, LE COMTE,
HENRIETTE.

LE COMTE.

H BIEN, madame, cela a-t-il bien réussi?

MADAME DE GERCOURT, *sèchement.*

Oui, monsieur, très-bien.

LE COMTE.

Ah, j'en suis enchanté!

MADAME DE GERCOURT.

Oui, vous avez eu là une belle idée! Il a
acheté le diamant cent louis, & il l'a cédé à son
frère pour le même prix.

LE COMTE.

Quoi, vous ne l'avez pas?

Madame DE GERCOURT.

Non, monsieur, non. Faut-il vous le répéter cent fois ? Voilà le fruit de votre belle imagination.

LE COMTE.

Mais, madame, j'ai cru....

Madame DE GERCOURT.

Monsieur, il falloit me laisser faire ; mais vous vous croyez toujours plus d'esprit que nous.

LE COMTE.

Je suis bien loin de le penser, & je vous ai toujours trouvée supérieure en tout à tout ce que je connois.

Madame DE GERCOURT.

Toutes ces fadeurs-là sont hors de saison, & vous me ferez plaisir de vous retirer.

LE COMTE.

Parlez-vous sérieusement ?

Madame DE GERCOURT.

Oui, monsieur, & très-sérieusement. Je sens que je ne vous dirois que des choses désagréables.

LE COMTE.

J'espère que demain vous ne penserez pas comme cela.

342 PROVERBES DRAMATIQUES.

Madame DE GERGOURT.

Demain, comme aujourd'hui, je ne veux plus vous revoir. Ne me suivez point, c'est un parti pris; c'est inutile. (*Elle s'en va avec Henriette.*)

LE COMTE.

Amour, foins, argent, rien ne peut vaincre leurs caprices, & nous avons toujours tort !



LES
SECONDES LOGES
DE L'OPÉRA,
LE DIMANCHE.
PROVERBE XVIII.

P E R S O N N A G E S.

Madame GOURSAIN, *marchande de galons.*

M. GOURSAIN, *son mari.*

Madame MERIGON, *marchande de drap.*

M. MERIGON, *son mari.*

M. MORANDAL, *intendant de maison.*

M. RENARD, *procureur au Châtelet.*

*La scène est dans une des secondes loges,
après l'opéra.*

LES SECONDES LOGES
DE L'OPÉRA,
LE DIMANCHE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Madame GOURSAIN, Madame MERIGON,
M. RENARD, M. MORANDAL.

M. MORANDAL.

EH BIEN, Mesdames, comment avez-vous
trouvé l'opéra aujourd'hui ?

Madame GOURSAIN.

Affez joli; il n'est pourtant pas si beau que
l'autre:

M. MORANDAL.

Lequel ?

Madame GOURSAIN.

Eh, celui qu'on jouoit, il y a eu dimanche
quinze jours.

M. M O R A N D A L.

Armide : ah damè ! c'est autre chose ; mais chacun vaut son prix.

Madame M E R I G O N.

M. Morandal , n'avez-vous pas vu mon choux ? Il m'a promis de venir me reprendre ici.

M. M O R A N D A L.

Il est monté avec moi , & il va venir tout-à-l'heur. Mais qui est-ce qui est là qui se cache avec son chapeau ? N'est-ce pas un certain procureur appelé Renard ? Il me semble avoir vu ce visage-là quelque part.

M. R E N A R D.

Visage , toi-même , eh , poliffon. Je voudrais bien savoir pourquoi on laisse entrer ici des gens du parterre !

Madame M E R I G O N.

Ah , Madame , il va recommencer ! En vérité , il nous a fait bien rire toujours pendant l'opéra. Il a été , on ne peut pas plus , divertissant.

M. M O R A N D A L.

Je le crois bien ; c'est le métier des finges.
(*Il rit*) Ah , ah , ah , ah.

Madame G O U R S A I N.

Ah ! M. Morandal , finissez donc , ne me faites

pas rire davantage ; car je n'en peux plus à force de me retenir.

M. R E N A R D.

Il ne falloit pas vous gêner, Madame, & me demander mon chapeau.

Madame M E R I G O N, *riant très-fort & essuyant ses yeux.*

Hi, hi, hi, hi, hi. Ah, je n'en puis plus!

Madame G O U R S A I N.

Mais, où prend-il donc tout ce qu'il dit?

Madame M E R I G O N.

Ah ! je crois que voilà mon mari.

S C E N E II.

Madame GOURSAIN, Madame MERIGON,
M. MERIGON, M. MORANDAL, M. RENARD.

Madame M E R I G O N.

EH bien, mon choux, où étois-tu donc?
Nous t'attendions.

M. M E R I G O N.

Allons, allons, me voilà. Madame Gourfain est-elle un peu contente?

Madame G O U R S A I N.

Oh ! pour cela oui.

M. M E R I G O N.

Vous me croirez une autre fois, Madame; vous voyez que je me connois en musique, moi.

Madame G O U R S A I N.

Oui; mais M. Gourfain m'avoit dit que j'entendrois l'air que chante ma fille: j'ai toujours écouté, & on ne l'a pas chanté.

M. R E N A R D.

C'est qu'on ne savoit pas que vous étiez ici; mais une autre fois cela n'arrivera plus.

M. M E R I G O N.

Renard se moque de vous, madame Gourfain; je vous en avertis.

Madame G O U R S A I N.

Bon, je ne l'écoute ni plus ni moins que s'il ne parloit pas.

Madame M E R I G O N.

Si tu favois, mon choux, tout ce qu'il nous a dit! Il a pensé nous faire crever de rire; il nous a fait des contes.....

M. R E N A R D.

Sans les barons.

Madame G O U R S A I N.

Il n'a jamais été si fou.

M. M O R A N D A L.

C'est vous, Mesdames, qui lui tournez la tête.

Madame M E R I G O N.

Ah, c'est bien honnête cela, M. Morandal !
Il ne nous a pas dit de ces choses-là, par exemple.

M. R E N A R D.

Comment ! mais c'est que je ne parle jamais
de choses, moi : pour qui me prenez-vous ?

M. M E R I G O N.

Voilà votre paquet, Mesdames ; pourquoi
l'attaquez-vous aussi ? Il ne restera jamais court.

M. R E N A R D.

Oh, ces dames savent bien que ce n'est pas
mon défaut.

Madame M E R I G O N.

Comment, nous le savons bien ? Celui-là est
assez impertinent. (*A madame Gourfain.*) Est-
ce que vous en savez quelque chose, Madame ?

Madame G O U R S A I N.

Il faut lui pardonner, il ne fait ce qu'il dit.
Où est donc M. Gourfain ? Je l'ai vu dans le
parterre, qui se donnoit des airs de lorgner. Dame,
il falloit voir ! Est-ce qu'il ne nous a pas lorgnées
aussi nous ?

M. M O R A N D A L.

C'étoit avec ma lorgnette, que je lui avois
prêtée. Elle est fort bonne.

Madame G O U R S A I N.

Il n'avoit donc pas la fiemme; car il en a une garnie en argent, qui est fort belle : c'est un Milord Anglois qui la lui a donnée. Et tenez, M. Mérigon, vous savez bien; c'est celui à qui nous avons fait ce gros envoi pour un grand mariage... Vous souvenez-vous?

M. M E R I G O N.

Oui, oui, je me rappelle cela, j'ai quelque idée confuse.

M. R E N A R D.

On ne dit plus confuse; on dit honteuse, n'est-ce pas, Mesdames, que c'est plus honnête?

Madame G O U R S A I N.

Ah, mon dieu, le drôle de corps! Ne finirez-vous donc jamais?

M. R E N A R D.

Je n'ai pas encore commencé.

Madame G O U R S A I N.

Tenez, tenez, voilà M. Gourfain.



SCENE III.

Madame GOURSAIN , Madame MERIGON ,
M. GOURSAIN , M. MERIGON , M. MOR-
RANDAL , M. RENARD.

M. MERIGON.

MESDAMES , j'ai l'honneur de vous saluer.

Madame MERIGON.

Bonjour , M. Gourfain.

M. GOURSAIN.

Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là que
vous avez avec vous ?

M. MERIGON.

Allons , allons ; entre dans la loge , tu le verras.

M. GOURSAIN.

Oh , je n'ai que faire d'y entrer. Est-ce que
vous ne vous en allez pas donc ? Voulez-vous
coucher ici ? Je suis votre serviteur.

Madame GOURSAIN.

Mon ami , tu ne me dis rien ? Dis donc , la
poule , d'où viens-tu ?

M. GOURSAIN.

Pardi ! moi , je vous attendois toujours là-bas.

Il n'y a presque plus personne. Eh, dis donc, toi, frere Renard, qu'est-ce que tu fais là dans ton coin ? Tu ne dis rien ?

M. R E N A R D.

Ces dames m'ont défendu de parler.

M. G O U R S A I N.

A propos, M. Morandal, j'ai vu votre Duc là-bas.

M. M O R A N D A L.

Ne vous a-t-il pas demandé si j'étois ici ?

M. G O U R S A I N.

Non, il ne m'a pas parlé ; mais il m'a fait l'honneur de me saluer bien poliment.

M. M O R A N D A L.

Il me demande quelquefois : eh bien, M. Morandal, comment avez - vous trouvé l'opéra dimanche, & les dames avec qui vous étiez ? Ah, ah, monsieur le drôle, vous n'êtes pas de mauvais goût !

M. G O U R S A I N.

Tout de bon ? .. Ecoute donc cela, madame Gourfain.

Madame M E R I G O N.

Qu'est-ce que c'est ? Nous n'avons pas entendu.

M.

M. M O R A N D A L.

Je disois à M. Gourfain, que M. le Duc vous trouvoit fort jolies toutes les deux.

Madame G O U R S A I N.

Quoi, tout de bon, il vous a parlé de nous?

M. M O R A N D A L.

Oui, en vérité.

Madame M E R I G O N.

C'est bien honnête à lui, & il nous fait bien de l'honneur.

Madame G O U R S A I N.

Il faudroit le prier de venir un jour à notre maison de Passy.

Madame M E R I G O N.

Ah, que c'est bien dit!

M. M O R A N D A L.

Il ne demanderoit pas mieux.

Madame G O U R S A I N.

Comme cela feroit enrager Madame Augrand, avec sa vieille croix de Saint-Louis, elle qui dit toujours qu'elle n'aime que les gens de condition! Il faudra arranger cela, entendez-vous, M. Morandal?

M. M O R A N D A L.

Oui, oui, laissez-moi faire.

M. M E R I G O N.

Dites donc un peu , vous autres , qu'est-ce que vous avez fait de l'Abbé ?

Madame M E R I G O N.

Il est allé à son concert de la rue de la Verrerie.

M. G O U R S A I N.

Et viendra-t-il souper ?

Madame G O U R S A I N.

Il nous a promis sans faute de n'y pas manquer....

M. M E R I G O N.

C'est que je serois bien aise que M. Morandal qui passe sa vie avec des gens de condition , l'entendît chanter. Vous verriez comme c'est une belle voix ; il fait toujours trembler toutes les vitres de la maison quand il chante.

Madame M E R I G O N.

Ah , c'est vrai ! mon choux a raison ; il faut se boucher les oreilles pour l'entendre.

M. G O U R S A I N.

Ah , oui , c'est le plus beau creux du monde ! N'est-ce pas comme cela qu'il faut dire ?

M. R E N A R D.

Oui , mais pas devant des dames ; il ne faut

pas parler de corde dans la maison d'un pendu.
(*Il rit.*) Ah , ah , ah , ah.

M. M O R A N D A L.

Celui-là est un peu fort de café, Mesdames,
qu'en dites-vous ?

Madame G O U R S A I N.

Allons, allons-nous-en. Madame Mériçon,
je vous conseille de vous trouffer un peu ; car
dans ces tems humides-là, on abyme ici toutes
ses robes.

Madame M E R I G O N.

Vous avez bien raison. M. Gourfain, aidez-
moi un peu à sortir d'ici ; mais ne me lâchez pas ;
car je ne suis pas légère.

M. G O U R S A I N.

Appuyez, appuyez-vous ; là, vous y voilà.

Madame G O U R S A I N.

M. Gourfain, Bertrand est-il là-bas ?

M. G O U R S A I N.

Oui, oui, il est avec le carrosse ; mais j'ai ren-
voyé Lapierre.

Madame G O U R S A I N.

Et pourquoi donc cela ?

M. G O U R S A I N.

Il faut bien qu'il aille mettre le couvert. Vous
ne pensez à rien, vous autres.

Madame M E R I G O N.

Ah , oui , les hommes s'entendent beaucoup au ménage ! N'est-il pas vrai , madame ? Je crois que sans nous ils feroient bien embarrassés.... Ah , M. Renard , prenez donc garde ; vous allez me faire tomber.

M. R E N A R D.

Ne craignez rien. Allez , allez , ce que je tiens je le tiens bien.

M. M O R A N D A L.

Il n'est pas procureur pour rien ; il a la ferre bonne.

M. G O U R S A I N.

Ah ça , M. Morandal , allez - vous - en , vous deux & Renard , avec ces dames.

M. M E R I G O N.

Oui , oui ; nous nous en irons Gourfain & moi de notre côté.

Madame M E R I G O N.

Où vont-ils donc comme cela ?

M. R E N A R D.

Ils ont une petite fille en ville. Laissez-les faire ; il ne faut pas que les femmes se mêlent de cela.

Madame M E R I G O N.

Adieu , mon chou ; ne fois donc pas long-tems.

M. M E R I G O N .

Ne vous inquiétez pas , nous arriverons avant
vous.

M. R E N A R D .

Si vous ne revenez pas , vous nous écrirez ;
mais prenez garde au cornet où vous tremperez
votre plume , entendez-vous ?

F I N du Tome premier.

T A B L E

D E S P R O V E R B E S

Contenus dans ce premier Volume.

I. <i>Le Maître de Ballets.</i>	Page 9
II. <i>Les deux Anglois.</i>	19
III. <i>Le Poulet.</i>	29
IV. <i>Le Sourd.</i>	45
V. <i>Le Suisse malade.</i>	67
VI. <i>L'Après-dinée.</i>	85
VII. <i>Les faux Indifférens.</i>	105
VIII. <i>Le Portrait.</i>	117
IX. <i>Les deux Amis.</i>	150
X. <i>Alménorade, tragédie.</i>	165
XI. <i>Sortie de la Comédie françoise.</i>	177
XII. <i>Le Seigneur Auteur.</i>	192
XIII. <i>Le Mari absent.</i>	213
XIV. <i>Les Foux.</i>	229
XV. <i>L'Important.</i>	249
XVI. <i>L'Enragé.</i>	267
XVII. <i>Le Diamant.</i>	295
XVIII. <i>Les secondes Loges de l'Opéra.</i>	343

EXPLICATION

DES PROVERBES

Contenus dans ce premier Volume.

- I. SELON les gens l'encens.
- II. Il ne faut pas jeter le manche après la coignée.
- III. Les battus paient l'amende.
- IV. Le premier venu engraine.
- V. L'entente est au diseur.
- VI. Un clou chasse l'autre.
- VII. Le feu est caché sous la cendre.
- VIII. Après la pluie le beau tems.
- IX. Les deux font la paire.
- X. Souffler n'est pas jouer.
- XI. La moitié du monde se moque de l'autre.
- XII. Un peu d'aide fait grand bien.
- XIII. Abondance de biens ne nuit pas.
- XIV. Tous les foux ne sont pas aux Petites-Maisons.
- XV. Belle montre, & peu de rapport.
- XVI. Plus de peur que de mal.
- XVII. Les battus paient l'amende.
- XVIII. Il ne sort du sac que ce qu'il y a dedans.

